This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

## Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

## About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

553

Johann Ludwig Hordt

# MÉMOIRES

d'un

NTILHOMME SUÉDOIS

crits par lui même dans sa retraite,

L'ANNÉE 1784.

à Berlin
chez J. Pitra, Libraire
du Roi, 1788.

659884-129

# AVANT-PROPOS
## DU LIBRAIRE.

Je crois faire plaisir au public, en lui rendant ison de la manière dont je suis parvenu à ces *émoires*. Aiant le bonheur d'être honoré de bienveillance de l'illustre auteur, bienveillan- dont je me glorifie plus que de tout autre re, j'eus occasion un jour de voir ce ma- scrit et de le parcourir à la hâte. J'avoue 'il piqua d'autant plus ma curiosité, que je ıs y trouver bien des choses vraiment curi- ses et intéressantes. Je pris la liberté de prier de vouloir m' en permettre une lecture

plus reflèchie, et je ne l'obtins pas ſans peine de ſa modeſtie: Enfin il voulut bien céder à mes inſtances; et je n'eus pas lu vingt pages de cet ouvrage, que mon empreſſement à l'avoir, pour pouvoir le donner au public, fut extrême. Je devins importun: je ne ceſſai de lui repréſenter que, ſ'il me faiſoit la grace de me permettre l'impreſſion de ces mémoires, ce ſeroit non ſeulement un moien de me dédommager des pertes énormes que j'avois eſſuiées depuis deux ans, mais encore un puiſſant ſecours pour me mettre plus à même de continuer à ſoutenir ma nombreuſe famille.

Mes vives inſtances ébranlèrent ſon coeur ſenſible et compatiſſant aux maux de ſon prochain, comme il y en a de ſi beaux traits caractériſtiques dans tout le cours de ſa vie. Jl fût ſi généreux que de me promettre que, ſ'il pouvoit ſe reſoudre à donner ſes mémoires au public, je devois compter que je ſerois l'unique qu'il en favoriſeroit; et, en me temoig-

nant encore qu'il craignoit trop que je ne perde, en *m'avanturant* (ce ſont ſes propres termes) à en être l'éditeur, il me fit connoître encore mieux par cette crainte ſurement non fondée, et l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à mon bien être, et le peu de mérite qu'il attribuoit à cette production de ſon loiſir. Je ne me rebutai pas; je devins plus preſſant encore, ſans trop de témérité: Enfin, il me fit la grace de me dire: „Puisque vous me temoignez tant que ce ſera là une occaſion favorable pour vous indemniſer de vos pertes conſidérables, je veux bien conſentir à vos empreſſemens. — Je vous en fais même don, et ſouhaitte que vous en faſſiez vôtre profit."

Pouvois-je m'attendre à tant de marques bonté, de généroſité et de déſintéreſſement? regarde ce préſent comme d'autant plus préux, que je ne l'ai pas mérité d'aucune fa-, et que je compte que mes peines et ma nſe ne ſeront point perdus, et que le pu-

blic m'en aura une ſorte d'obligation particulière, puisqu'en ſ'amuſant, il ſ'inſtruira en même temps ſur pluſieurs faits et circonſtances qui n'ont pas été racontés jusqu'ci avec autant de véracité, de déſintéreſſement et de certitude.

En effet, on trouvera dans ces mémoires bien de petites choſes amuſantes et divertiſſantes, et tout ce qui peut intéreſſer d'ailleurs par un grand nombre de faits auſſi bien politiques, que militaires; outre que le ton de candeur et d'impartialité regne dans tout l'ouvrage. On y rencontre par-tout des traits d'un homme d'honneur et de probité, qui, ſur les événemens publics dont il a été le temoin, et ſur ſes propres actions, parle toujours avec franchiſe, ſans paſſion et ſans épouſer la querelle d'aucun parti. On n'y trouve pas moins un obſervateur exact et judicieux, et un critique ſévère. Il rapporte tout ce qu'il a vu, entendu, ou ce que des gens dignes de foi lui ont

nant encore qu'il craignoit trop que je ne perde, en *m'avanturant* (ce ſont ſes propres termes) à en être l'éditeur, il me fit connoître encore mieux par cette crainte ſûrement non fondée, et l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à mon bien être, et le peu de mérite qu'il attribuoit à cette production de ſon loiſir. Je ne me rebutai pas; je devins plus preſſant encore, ſans trop de témérité: Enfin, il me fit la grace de me dire: „Puisque vous me te„moignez tant que ce ſera là une occaſion fa„vorable pour vous indemniſer de vos pertes „conſidérables, je veux bien conſentir à vos „empreſſemens. — Je vous en fais même don, „et ſouhaitte que vous en faſſiez vôtre profit.“

Pouvois-je m'attendre à tant de marques de bonté, de générosité et de déſintéreſſement? Je regarde ce préſent comme d'autant plus précieux, que je ne l'ai pas mérité d'aucune façon, et que je compte que mes peines et ma dépenſe ne ſeront point perdus, et que le pu-

Johann Ludwig Hordt

# MÉMOIRES

*d'un*

## GENTILHOMME SUÉDOIS

*écrits par lui même dans sa retraite,*

## L'ANNÉE 1784.

*à Berlin*
*chez J. Pitra, Libraire*
*du Roi, 1788.*

qu'il ne ſera pas faché d'avoir conſacré quelques momens à la lecture d'un ouvrage inſtructif, en même temps qu'il eſt amuſant; et qu'il y puiſera plus de connoiſſances que dans bien d'autres livres à la mode, où l'eſprit brille, peut-être plus, ſans qu'il y ait, pour cela, autant de choſes utiles et curieuſes.

65 9884-129

# AVANT-PROPOS
## DU LIBRAIRE.

e crois faire plaisir au public, en lui rendant ſon de la manière dont je ſuis parvenu à ces *moires*. Aiant le bonheur d'être honoré de ienveillance de l'illuſtre auteur, bienveillan- dont je me glorifie plus que de tout autre e, j'eus occaſion un jour de voir ce ma- crit et de le parcourir à la hâte. J'avoue il piqua d'autant plus ma curioſité, que je s y trouver bien des choſes vraiment curi- ès et intéreſſantes. Je pris la liberté de rier de vouloir m' en permettre une lecture

*MONSEIGNEUR,*

*Je craindrois d'être trop téméraire en hazardant de mettre aux pieds de VOTRE ALTESSE ROYALE & de LUI dédier* LES MÉMOIRES D'UN GENTIL-

HOMME SUÉDOIS *&c. &c., si je n'étois rassuré par l'Auguste & gracieuse bienveillance dont* ELLE *a daigné honorer, depuis tant d'années & dans tant de diverses occasions, l'auteur de ces Mémoires, le Comte de Hordt. VOTRE ALTESSE ROYALE, qui a fait, tant dans la guerre que dans la paix, l'admiration de l'Europe entière, par Sa rare prudence & Son courage intrépide dans les plus grands dangers, par Ses profondes connoissances & Ses négociations aussi glorieuses qu'utiles pour*

*'tat, & qui continue aujourd'hui 'ugmenter cette admiration, par Sa ceur, Son humanité & Son affabili- ne me refusera pas la grace, & j'ose n supplier très respectueusement, de voir procurer un mérite de plus à ouvrage, en mettant Son ILLUS- E NOM à la tête.*

*Ce n'étoit qu'à VOUS, MON- 'GNEUR, à qui je pouvois dédier ce ssement d'un Militaire qui a appris, OTRE école, à faire trembler les mis de la Prusse, en même temps*

*que VOUS les traitiez avec clémence & grandeur d'ame.*

*Je suis avec le plus profond respect,*

*MONSEIGNEUR,*

DE *VOTRE ALTESSE ROYALE,*

à Berlin,
ce 22. Août 1788.

*le très humble, très obéissant et très soumis Serviteur.*
*SAMUEL PITRA,*
*Libraire du Roi.*

ors d'une ancienne famille qui tient un rang dis-
é parmi la Nobleſſe Suédoiſe. Mes ancêtres
resque tous embraſſé la profeſſion des armes; &
cette glorieuſe carrière, à la quelle ils ſe ſont
iés par gout, autant que par l'effet des exemples
ſtiques toujours ſi puiſſans ſur nos cœurs & ſur
prits, ils ont également bien mérité de l'Etat &
uverain. C'eſt le juſte tribut d'éloges que leur
ma reconnoiſſance: trop heureux ſi, en m'ap-
iſſant de leur appartenir, je leur reſſemble au
par quelques vertus!

Mon pére *) ſervit en France, & fit les dernières
ignes de la guerre qui fut terminée par le Traité
swick en 1697; mais, en 1700, il fut rappellé
éde. Charles XI étoit mort, & Charles XII,

l étoit né en 1674.

ſon fils, qui lui avoit ſuccédé dès l'âge de 15 ans, étoit à peine monté ſur le trône, que trois puiſſances jalouſes s'étoient liguées pour lui faire la guerre. Fréderic IV, Roi de Dannemarck, Pierre I, Czar de Moscovie, & Auguſte, Roi de Pologne, avoient cru ſans doute, tirer avantage de ſa jeuneſſe, bien loin de prévoir, comme une funeſte expérience le leur apprit bientôt, qu'ils auroient à combattre un autre Alexandre.

Perſonne n'ignore que les ſuccès du héros Suédois tinrent du prodige. Il pénètre dans le Dannemarck, aſſiége Copenhagen, force l'armée ennemie dans ſes retranchemens, & ménace Fréderic de mettre ſon Royaume & ſa Capitale à feu & à ſang, s'il ne ſatisfait promptement ſon allié, le Duc de Holſtein, contre lequel il a commis quelques hoſtilités. Vainqueur des Danois qu'il reduit, en moins de Six ſemaines, à lui demander la paix, & qu'il ſe contente d'humilier, en ſignant avec eux le Traité de Travendahl, il ſe hâte de marcher contre le Czar Pierre I, attaque ſon armée de quatre vingt mille hommes devant Narva; & après avoir maſſacré ou noyé trente mille ennemis, & en avoir obligé vingt autres mille à lui demander quartier, il diſperſe le reſte, ſans autre perte que celle de douze cent Suédois ſur les huit mille qui compoſent toutes ſes forces. C'eſt alors qu'il court ſe venger d'Auguſte. Il paſſe la Duna, bat le Maréchal de

nau qui lui en dispute le passage, & remporte sur Saxons la victoire la plus signalée. La Courlande end à lui: la Lithuanie ne lui oppose que de vains rts. Il va chercher Auguste; maitre de Varsovie, oursuit vivement, gagne la bataille de Klitschow de nouveau en fuite l'armée Saxonne, assiége orn; & s'aidant des intrigues du Cardinal Primat, it élire Stanislas Leczinki Roi de Pologne. Quel ieur pour la Suéde, que ce jeune Monarque, a-lé par ses prospérités & par ses triomphes, ne pas profiter alors de ses avantages, & qu'il refusât ix que tous ses ennemis s'empressoient également ii offrir! Jamais règne n'eut été plus-glorieux. Royaume n'eut pas perdu dans la suite une très le partie de ses domaines: — peut-être même t-il accru de plusieurs provinces conquises: Et iédois, tranquilles & heureux au dedans, eussent nué à jouir au dehors de la considération qu'ils ent acquise sous ce grand Capitaine, par leur ure: Mais la passion de la guerre l'emporta au dès bornes d'une sage modération. Il dicta onditions de la paix de 1706 à Auguste qu'il de reconnoître Stanislas pour Roi de Po-; & , au lieu de se reconcilier avec le Czar, il le chemin de ses Etats, sous l'espoir de le dé-r peut-être encore; mais, après des succés tou- soutenus pendant deux années entières, il se vit

enfin abandonné par la fortune à Pultawa, le 9e Juillet 1709, & reduit à la cruelle néceſſité d'aller chercher un azile chez les Ottomans.

Mon pere eut l'honneur de ſuivre ce prince pendant toute cette guerre, juſqu'à ſon retour de Turquie. Ses longs & fidelles ſervices l'avoient fait élever au Grade de Général de Cavalerie & de Capitaine-Lieutenant des Trabans, ou gardes du Corps: Mais ſes fatigues & ſes bleſſures le mettant hors d'état de lui continuer ſes ſervices militaires, il ſe démit de ſes emplois; & Sa Majeſté, pour le récompenſer, lui donna en même temps l'un des premiers & des plus conſidérables gouvernemens de la Suéde.

Ce trait de bienveillance prouve tout à la fois, l'équité du Monarque, & le mérite du ſujet. Malheur à l'état où l'on peut oublier ſes zélés ſerviteurs en pareilles circonſtances. C'eſt l'émulation ſeule qui porte les hommes aux grandes choſes; & ſans la douce perſpective d'une honorable retraite, le ſentiment du patriotisme eſt ſans activité, comme ſans énergie.

Rendu à lui-même, & jouiſſant d'une ſorte de tranquillité, mon pere ne ſongea plus qu'à faire choix d'une compagne dont les ſentimens, l'humeur, le caractère achevaſſent d'aſſûrer le bonheur du reſte de ſes jours, & il ſe maria. Il étoit alors âgé de quarante ſix ans. Deux fils & une fille furent bientôt les fruits de cette union.

La diſſipation & l'agitation continuelle d'un mi-
e paroiſſent peu propres à diſpoſer à la vie do-
ique & privée; & l'on croiroit, qu'après avoir
, pendant ſa jeuneſſe, au milieu du tumulte des
s & des horreurs de la guerre, on eſt incapable
occuper avec ſatisfaction & avec ſuccès, des mi-
ux détails de ſa maiſon & des ſoins paiſibles de
mille. Cependant une expérience journalière
ve le contraire.

On ne ſent jamais mieux combien il eſt doux de
rer aux ſentimens d'époux & de pere, & de rem-
les obligations qu'impoſent ces deux qualités re-
ables, que lorſqu'une longue ſuite d'événemens
viciſſitudes nous a mis dans le cas d'apprécier, &
himères de l'ambition, & le néant de la plûpart
hoſes humaines.

Tel fut mon pere dans le ſein de l'amitié conju-
& filiale. Homme d'honneur, zélé patriote, &
reconnoiſſant, autant que fidelle envers ſon Sou-
n, il ne négligea jamais les affaires de ſon gou-
ment: on peut même dire, qu'il les adminiſtra
urs avec une ſageſſe & une habileté dignes de
de modèle; mais, ſes devoirs d'homme public
fois remplis, il vécut pour lui-même, pour ſa
ne, pour ſes enfans; & c'eſt ſurtout à nôtre
ation qu'il ſe conſacra avec le zèle le plus
nu.

Charles XII mourut le 11e Décembre 1718 devant Friedrichs-Hall qu'il affiégeoit; & les Etats du Royaume reprirent leur ancienne forme de gouvernement. Ils avoient tant de confiance en mon pere, qu'ils s'empresserent de l'appeller au Sénat. Obligé, par conséquent, de quitter ses fonctions & sa place de Gouverneur, il fixa son séjour dans la Capitale qui lui présenta de nouveaux moyens pour perfectionner l'éducation de ses enfans.

Nous fumes mis, mon frere & moi, dans les gardes à pied, en qualité de simples soldats, pour nous instruire de tous les détails de la profession militaire, pour nous accoutumer de bonne-heure à la subordination, & pour sentir plus vivement cette importante vérité, malheureusement trop méconnue aujourd'hui dans bien des Etats, que la naissance n'est jamais un titre suffisant pour obtenir les premières places, & qu'elle ne sçauroit jamais suppléer le mérite. Un pareil service, loin de nous paroître abject ou ridicule, nous enflammoit d'une noble émulation.

Après quelque temps de service, mon frere, qui étoit mon ainé, passa comme officier dans un autre régiment, & je fus laissé, en qualité de porte-enseigne dans celui des gardes à pied. J'avois quatorze ans: ma vivacité à cet âge étoit extrême; & peu capable encore de faire des réflexions & de porter mes regards

avenir, je crus qu'à l'exemple de la plûpart de
:amarades, je pouvois me donner les airs de vi-
ì ma fantaisie. Cependant, comme je logeois
mes parens, je me contraignois devant eux:
livré, pour la plus grande partie du temps, à
ıropre conduite, je fis tant d'étourderies, que
ıues unes parvinrent à la connoissance de mon
Sa tendresse en souffrit; mais, pour en arrêter
ınestes suites, il prit la ferme résolution de m'é-
er du grand monde & de me procurer des occu-
ns qui me fissent perdre insensiblement le goût
rivolités.

Frédéric I, Prince de Hesse-Cassel, avoit épousé
Avril 1715, Ulrique Eléonore de Suéde, soeur
harles XII; & cette princesse, qui, après la
de son frére, avoit succédé au trône de Suéde,
Fevrier 1719, s'étoit démise de la Royauté,
ée suivante, en faveur de son Auguste Epoux qui
nença à gouverner le 4e Avril 1720. Fréderic
ınt alors, mon pere prit la liberté de lui deman-
pour moi un drapeau dans un régiment de pro-
, & Sa Majesté, connoissant ses motifs & les ap-
vant, se rendit à ses sollicitations sans la moindre
ulté.

Mon départ de Stockholm me coûta d'autant
, que je ne connoissois guères d'autre passion que
de l'amour, qui est ordinairement si vive, si im-

pétueufe dans la première effervefcence de la jeuneffe; Mais les chagrins que j'éprouvai, en m'éloignant de la Capitale & en me fevrant, pour ainfi dire, de tous mes plaifirs, furent néanmoins un peu tempèrés par la joye de me voir parvenu au rang d'officier. J'ai été beaucoup moins flatté dans la fuite du grade de Général, que je ne me rejouis alors de ce premier avancement.

Le régiment dans lequel j'entrai étoit du nombre de ceux qui, d'après les anciens réglemens du pays, fubfiftoient du produit des terres qu'on leur donnoit à cultiver. Chacun, depuis le Colonel jufqu'au fimple moufquetaire, avoit fa portion de terrain à mettre en valeur, & cette portion étoit plus ou moins confidérable fuivant le grade. Ainfi, transformé tout à coup en cultivateur, & obligé d'habiter le petit domaine qui m'étoit affecté, je ne fongeai plus qu'à tirer le meilleur parti de mon état.

Ma fociété fe bornoit à celle du Curé de la paroiffe; & je ne voyois les officiers de la Compagnie qu'une fois par mois & pendant les deux jours qu'ils fe raffembloient pour les exercices. Combien cette vie folitaire & tranquille différoit de celle que je menois au paravant à Stockholm! Je me pliai au joug de la néceffité. L'économie domeftique & rurale fit prefque mon unique étude, & le plaifir de la chaffe

tint lieu de tous ceux que j'avois perdus. Je
mençai à faire de férieufes réflexions: Je fentis
le feul parti que j'avois à prendre dans cescircon-
ces, étoit de me livrer entièrement aux objets de
occupations, puifqu'il ne dépendoit pas de moi
n'en créer d'autres qui fuffent plus de mon goût;
eu à peu je trouvai de la fatisfaction, où je n'a-
envifagé d'abord & dans le lointain, que des pei-
& de l'ennui.

D'ailleurs, le chef du régiment étoit l'ami parti-
r de mon pere; & par égard pour lui, il m'ho-
it de fes bontés. Il me permettoit de temps en
ps de l'aller voir; & même, comme mes parens
édoient des terres à peu de diftance de la province
étois confiné, j'avois auffi quelque fois la liberté
aire quelque féjour chez eux, ce qui ne contribuoit
peu à adoucir la rigueur de ma folitude.

Je paffai de la forte près de trois années: & je
ai pas eu de regret dans un âge mûr, puis que
genre de vie me mit dans le cas de refléchir fur
étourderies, de revenir de mes écarts, & de me
une efpèce de plan de conduite pour l'avenir.

Cependant je brulois d'impatience de revoir
khölm & mes anciennes connoiffances. Le pré-
e favorable pour demander la permiffion d'y
e un voyage, fe préfenta, & je le faifis. L'affem-

blée des Etats nationnaux, en 1738, alloit s'ouvrir; & les régimens étant dispensés des exercices durant les diètes, je pouvois m'absenter de mon domicile sans inconvénient. Je sollicitai un congé: on me l'accorda, & je revolai à Stockholm. On m'accueillit par-tout, & je passai mon temps fort agréablement.

Bientôt une nouvelle carrière s'ouvrit devant moi. Charles VI mourut l'année 1740, seizième & dernier Empereur de la Maison d'Autriche, dont la tige masculine fut éteinte avec lui; & la France, sous le Ministère du Cardinal de Fleury, méditoit le projet d'établir sur le trône impérial la maison de Bavière; Mais la Russie, par l'étroite alliance qui subsistoit depuis longtemps entr'elle & l'Autriche, étant un obstacle à ses vues, la Cour de Versailles songea à occuper cette puissance de ses propres intérêts, en lui opposant la Suéde; ne doutant pas que, si elle parvenoit à faire marcher les Suédois contre les Russes, une pareille diversion ne fut assez puissante pour lui faciliter l'éxécution de ses desseins.

J'étois à portée de voir les commencemens & de suivre les progrès des intrigues de la Cour de France à cette occasion. Le Comte de Saint Severin, qu'elle avoit dans ce temps-là pour Ambassadeur près la nôtre, & qu'elle employa quelques années après en qualité de Ministre plénipotentiaire au Congrès d'Aix-la

›elle en 1748, népargna ni foins, ni démarches, gent, pour gagner les efprits; & l'on fçait par expérience conftante de tous les temps & de tous ›ays, combien, dans un gouvernement républi- , c'eft un reffort puiffant que celui de l'argent, ›ut. Il n'eut pas de peine à fe faire un très grand ı dans l'affemblée des Etats; & le parti dont il ofoit à fon gré, devint fi préponderant, que les ıteurs, qui préferoient les douceurs de la paix aux tages très incertains d'une nouvelle Guerre contre uffie, d'autant plus formidable qu'elle s'étoit ac- des dépouilles de Charles XII, furent renvoyés ıis à la penfion, & qu'on leur déclara très formel- ›nt que, malgré leurs fidelles fervices, les Etats n'a- nt plus de confience en leur adminiftration.

Mon pere fut du nombre de ces honêtes gens, à leur droiture & leur patriotifme firent donner l'ex- ion, mais dont, par le plus fingulier contrafte, on ›ût s'empêcher de reconnoître hautement le Zèle & ›robité. Il fe retira dans fes Terres, & il vecut ore affez, pour avoir la fatisfaction, avec tous les res Sénateurs qui avoient partagé fa disgrace, d'être ifié par les événemens aux yeux du public, fi toute- s il eft poffible à de bons ferviteurs de l'Etat & du ıverain, d'éprouver quelque fentiment de plaifir, milieu des défaftres de fa patrie. Perfonne n'ig- ›e que la Suéde perdit encore dans cette guerre une

grande partie de la Finlande; que plusieurs milliers de soldats périrent, non par le fer ennemi, mais par la faim & les maladies; & que, malgré les subsides de la France, les finances du Royaume s'épuisérent entièrement. Le Comte de Saint Severin ne cessoit de représenter cette entreprise téméraire sous les aspects les plus favorables, & l'argent qu'il répandoit à pleines mains, secondant merveilleusement son éloquence, ses insinuations prévalurent sur les sages avis de bons patriotes. Ainsi la multitude l'emporta sur la plus saine partie de la Nation, & cette malheureuse guerre fut décidée.

On ne prit pas même le temps convenable pour faire les préparatifs nécessaires. Lestroupes qui etoient en Finlande, furent d'abord augmentées de deux régimens d'infanterie, sous le prétexte des travaux quéxigeoit le mauvais état des forteresses; &, l'année suivante, ceux qui composoient la diète, en se séparant, se déchargèrent de toutes les opérations ultérieures sur ce Sénat, qui, depuis la dispersion de ses plus illustres membres, étoit tout dévoué à la France, & sacrifioit à ses vues l'intérêt de l'Etat & du Souverain, sans se mettre en peine de l'avenir.

Peu de temps après la cloture de cette fameuse diète, Six mille Fantassins reçurent ordre de passer en Finlande sous le commandement du Major-Général de Buddenbrock. J'étois de son regiment dont deux ba-

ns marchoient; mais appartenant au troisième
evoit rester sur les frontières de la Norwege, je
itai comme une faveur d'être échangé contre quel-
officier de l'un des deux qui étoient destinés pour
nlande, & je l'obtins de mon chef sans difficulté.
oliai dans ce moment les torts faits à mon pere;
en moins encore arrêté par les erreurs de la poli-
:, je me laissai entrainer par le désir si naturel à la
esse, de me signaler, si l'occasion s'en présentoit,
: m'avancer dans ma profession.

Nous arrivâmes à nôtre destination vers la fin de
iée. Nôtre armée étoit de quinze mille hommes,
ar conséquent assez forte pour pouvoir espérer de
sser nos avantages jusqu'aux portes de St. Peters-
rg; la plus grande partie des troupes de la Russie
rouvant alors en Crimée & en Moldavie, sous les
res du Maréchal de Münich: Mais, soit qu'on se
me sorte de gloire d'attendre que les forces enne-
s se fussent rassemblées, pour les combattre plus
iorablement, on se contenta de nous assigner des
rtiers d'hyver, où nous restames dans l'inaction la
s absolue.

La France avoit compté sur la durée de la guerre
: Russes & des Turcs; mais les événemens ne ré-
ndirent pas à ses calculs politiques. La Cour de
enne avoit signé le premier de Septembre 1739, ce

fameux Traité, par lequel elle céda au Grand Seigneur la Valachie impériale, la Servie, Belgrade & Sabacz, dont les fortifications furent démolies, & consentit à ce que les rives du Danube & du Saw servissent à l'avenir de limites à la Hongrie & à l'Empire Ottoman. A son exemple, celle de St. Petersbourg se vit à peine ménacée d'une guerre nouvelle par les Suédois bercés du vain espoir de reprendre tout ce qu'ils avoient perdus sous Charles XII, qu'elle se hâta de faire elle même la paix avec la Porte; & bientôt elle fut en état de nous opposer une armée considérable, de manière que tout continua à demeurer tranquille de part & d'autre, & qu'on se contenta de s'observer reciproquement.

Cette irrésolution cessa toute fois peu après la mort de l'Imperatrice Anne Iwanowna, & celle de l'Empereur Charles VI, qui arrivérent presque en même temps, & la même année 1740. Alors la politique se réveilla; & la France, qui vouloit achever son ouvrage, profita de la circonstance.

L'Electeur de Bavière, en vertu du testament de Ferdinand I, reclama le Royaume de Bohême, la Haute-Autriche, comme province démembrée de son Electorat, & le Tirol, comme héritage enlevé à sa maison. Il réfusa de reconnoître l'Archi Duchesse Marie Thérése pour heritière universelle de la maison d'Autriche, & protesta contre *la Pragmatique-Sanction*.

Ses prétenſions, bien ou mal fondées, furent le ſignal de la guerre de 1741.

Dès l'année ſuivante, les armes de la France le firent couronner, Duc d'Autriche à Lintz, Roi de Bohême à Prague, & Empereur à Francfort ſur le Mayn, ſous le nom de Charles VII. La Suéde de ſon côté, ſuivant les arrangemens concertés, devoit empêcher la Ruſſie de porter du ſecours à la Reine de Hongrie; & l'on ſe flattoit d'autant plus que nous réuſſirions dans l'expedition qui nous étoit échue en partage, qu'on tramoit à St. Petersbourg une revolution en faveur de la Princeſſe Eliſabeth, fille de Pierre I, que l'Impératrice Anne, par ſon teſtament, avoit exclue du trône, en nommant pour ſon Succeſſeur le Prince Iwan, fils du Duc Antoine Ulric de Brunswick & de la Princeſſe Anne, ſous la tutelle du Duc de Courlande, ſon favori. La France fit entrevoir à la Suéde, combien ce moment étoit favorable pour attaquer les Ruſſes. L'aſſemblée des Etats fut donc extraordinairement convoquée à Stockholm, quoique la dernière diéte n'eut fini que de puis peu; & le Comte de Saint Severin manœuvra ſi bien, que la guerre fut publiée au ſon destimbales & des trompettes, ſans qu'on s'aviſat ſeulement de donner le temps aux Généraux qui commandoient en Finlande, de raſſembler leurs troupes diſperſées de tous côtés dans ce vaſte Duché, dont l'étendue eſt de plus de cent milles d'Allemagne.

C'est ce qui arrive presque toujours, lorsqu'une nation, divisée en différens partis, est entrainée par les intrigues d'une puissance étrangère. On ne songe qu'à faire prévaloir ses avis: on n'ambitionne que de culbuter, d'écraser entièrement le parti de l'opposition. Le point essentiel, dit-on, est gagné: le temps & les circonstances feront le reste: Mais que résulte-t-il de ces résolutions précipitées? rarement elles sont couronnées par le succès; &, pour l'ordinaire, elles causent la perte ou couvrent d'opprobre, & ceux qui les ont prises, & ceux qui les ont conseillées.

Le Comte de Lœwenhaupt, Maréchal de la diéte, en récompense du Zèle ardent qu'il avoit montré à seconder les projets de la France, reçut le commandement de l'armée qui étoit destinée à agir, & qui fut renforcée de quatre régimens de cavalerie, de deux bataillons des gardes à pied, de cinquante piéces de canons de campagne, avec le nombre d'artilleurs necessaires, & de tous les régimens qui se trouvoient déjà en Finlande; desorte que cette armée se monta à vingt Sept mille hommes.

Il n'en falloit pas davantage dans un pays tel que celui qui alloit devenir le théatre de la guerre, si d'ailleurs toutes les autres mésures qu'on devoit prendre, eussent répondu à l'importance de l'expedition dont il s'agissoit.

On équippa vingt vaiſſeaux & quarante galères;
te flotte fit voile pour la Finlande, où tout enfin
ınit, à l'exception du Général en chef qui, ne
ınt quitter Stockholm avant que la diéte ne fut
ıée, ſe fit devancer par le manifeſte ou déclara-
le guerre qu'il expédia en toute diligence par un
:r au Général de Buddenbrock.

Celui-ci s'empreſſa de faire porter le manifeſte à
emière poſte que les Ruſſes avoient ſur leurs
ières, & enſuite il envoya des ordres à tous nos
ıens de quitter leurs quartiers & de s'avancer.

On ne conçoit pas un pareil délire. Pourquoi
s raſſembler toutes nos forces, avant que d'aver-
ıs ennemis que nous venions de leur déclarer la
e & de la publier ſolemnellement dans la Capi-
Et ne pouvoit-on pas bien aiſément prévoir
tomberoient ſur nous, dès qu'ils connoitroient
leſſeins? Mais on croyoit avoir encore affaire
mêmes Ruſſes qu'on avoit autrefois battu à
a; & l'on diroit qu'en Finlande comme à Stock-
, on ne cherchoit à ſe ſignaler que par de vai-
x puériles fanfaronnades.

Les Généraux qui ſervoient ſous Mr. de Budden-
c, preſſentant les funeſtes ſuites de la précipita-
avec laquelle il avoit agi, lui repréſentérent vi-
nt la néceſſité de prévenir les Ruſſes par des

marches forcées. Il n'écouta point leurs sages avis; & rien ne fut capable de le tirer de sa sécurité. Il se contenta de détacher le Major-Général de Wrangell à la tête de trois cent dragons & de cinq bataillons, avec ordre de se porter entre les forteresses de Friedrichsham & de Willmanstrand (si toute fois on pouvoit les nommer des forteresses,) afin d'être à portée de les couvrir, & de donner du secours à celle des deux qui en auroit le plus pressant besoin.

Bientôt nous fumes informés, qu'à peine les Russes avoient reçu nôtre manifeste, qu'ils s'étoient mis en marche vers nos frontières, au nombre de quinze mille hommes commandés par le Maréchal de Lascy. Mr. de Buddenbrock suivit Wrangell avec le reste de son armée, mais dont, par malheur, les régimens étant fort dispersés, n'arrivoient que successivement & avec une extrême lenteur. Celui où je servois fut un des premiers.

Nous campames dans les environs de Friedrichsham, & au lieu d'attaquer nous mêmes nos ennemis, comme on devoit naturellement s'y attendre, puisque c'étoit nous qui déclarions la guerre, nous ne songeames qu'à nous mettre en état de défense.

Le Maréchal de Lascy n'ignoroit pas que nos troupes étoient, non seulement très éloignées encore des frontières, mais à une très grande distance les

des autres. Il profita habilement de la circon-
e, & s'avança contre nous, pour pouvoir nous
e en détail & avant que nous fussions réunis en
;-d'armée. Il dirigea sa marche vers Willman-
d qui n'avoit qu'un foible rempart, & dont un
›ataillon composoit toute la garnison.

Wrangell, informé par ses dragons de ces mou-
:ns, quitta son camp qui étoit à quatre milles de
place, & se mit en devoir de la couvrir avec les
bataillons qu'il commandoit. Il fit sçavoir en
e temps au Général de Buddenbrock ce qui se paf-
espérant qu'il se hâteroit de se joindre à lui, pour
ècher le Maréchal de Lascy de faire de nouveaux
;rès; Et en attendant cette jonction, il se posta
les canons de la forteresse & sur une hauteur,
avantageusement que le terrain coupé de cet en-
: là put le lui permettre. Il fit sortir le bataillon
ʒardoit la ville avec six piéces de canons pour ren-
:r les cinq autres bataillons qn'il avoit déja. Il
angea sur la même ligne: les trois cent dragons
pérent les deux aîles de son infanterie, & tous les
ıns furent placés sur le haut de la colline.

Aussitôt que le Général de Buddenbrock eu
le courier, il ordonna la marche des sept bataillons
étoient arrivés, car le reste de l'armée se trouvoit
ıre fort éloigné; mais une terreur incroiable rég-

régnoit parmi nous: on ne prit que de fausses mésures, & nous perdimes vingt quatre heures. Mr. de Lascy, averti par ses patrouilles & ses espions de l'impossibilité où nous étions de porter à temps du secours à Wrangell, se détermina sur le champ à l'attaquer avec toutes ses forces. Les Suédois se défendirent avec une bravoure & une intrépidité qui leur méritérent les éloges de leurs ennemis mêmes. Ils disputérent longtemps le terrain: mais enfin ils cédérent à la supériorité. Tout fut pris ou dispersé. Wrangell, grièvement blessé, se rendit prisonnier, ainsi qu'une multitude d'autres officiers: l'artillerie fut prise, & la forteresse emportée.

Je ne décrirai pas plus au long cette affreuse journée, puisque je ne fus pas du nombre des combattans: mais ceux qui désireront la mieux connoître, n'ont quà recourir aux mémoires du Général de Manstein qui, étant alors au service de la Russie, se distingua dans cette action à la tête du régiment d'infanterie qu'il commandoit.

Cette triste nouvelle nous fut apportée, la nuit suivante, par quelques fuyards. Nous n'étions plus éloignés que d'une bonne marche de Willmanstrand, & nous avions fait halte pour reposer les troupes jusqu'au jour. Mr. de Buddenbrock n'eut rien de plus pressé que d'ordonner la retraite, & d'aller reprendre nôtre ancien camp.

De son côté le Maréchal de Lascy se retira aussi, bua son armée en quartiers d'hyver derrière Wi- , & ne laissa pour nous observer, qu'un corps ısaques qui, suivant leur coutume & leurs mœurs, ;érent tout le pays, & exercérent les cruautés les inouies sur les malheureux habitans. Le Géné- Comte de Lœwenhaupt, s'étoit enfin rendu à : camp, & nous l'y trouvâmes, en y rentrant. Le des troupes y arriva de même: mais le premier nous étoit porté, & il ne dépendoit plus de nous prévenir.

Un pareil début, dans la guerre, manque rare- : d'avoir la plus grande influence sur l'avenir. Il t le courage d'une armée, par la mauvaise opi- qu'il lui fait concevoir de ses chefs, & par la ıte qu'il lui inspire que leurs opérations ultérieu- ıe soient aussi mal combinées; & c'est ce que nous érifiames que trop dans la suite.

Nous demeurames dans nôtre camp, entassés, r ainsi dire, les uns sur les autres; la Finlande ınt pas un pays propre à contenir beaucoup de ıpes ensemble: mais la disposition des lieux a du ns cet avantage, qu'il faut peu de monde pour défendre, pourvû qu'on le veuille, & qu'à moins ɔn n'abandonne, comme nous le fimes la campagne ante, tous ses postes successivement, faute d'expé-

rience d'habileté ou de bonne volonté, on n'a guères à craindre d'y être forcé.

Le Comte de Lœwenhaupt ne nous fit faire aucun mouvement. Cependant, nos ennemis s'étoient retirés à plus de vingt milles de nous. Leurs Généraux avoient pris le chemin de St. Petersbourg, après avoir ordonné, avant leur départ, d'y conduire Mr. de Wrangell & tous les autres prisonniers de la malheureuse affaire de Willmanstrand; & le Général Keith, qui ensuite passa au service du Roi de Prusse en qualité de Feld-Maréchal, étoit seul resté à Wiburg pour commander leur armée pendant l'absence de Mr. de Lascy.

La saison étant déja fort avancée, nous fumes obligés de lever nos tentes pour nous baraquer dans la terre, & pour nous garantir ainsi, le mieux que nous pouvions, de la rigueur du froid, jusqu'à ce que nos quartiers d'hyver eussent été réglés.

C'est alors que les maladies commencérent à faire parmi nous le plus grand ravage. La même mortalité régna sur nos galères & nos vaisseaux; & je crois pouvoir assûrer, sans qu'on me taxe d'exagération, qu'avant la fin de cette année, nous eumes le malheur de perdre plus d'un tiers, tant de l'armée navale que de celle de terre.

Je tombai malade, comme tant d'autres, dans l'étroite & triste baraque que j'habitois. Heureuse-

régiment des gardes arriva, & mon frere, qui t officier, m'amena un médecin qui, par ses r son habileté, me tira d'affaire: je leur dois servation à l'un & à l'autre.

u mois de Novembre les quartiers d'hyver fu-ignés, & l'on travailla à compléter les regimens oient tant souffert à la journée de Willmanstrand. it, pour cet effet, dans les autres régimens de e, la quantité d'officiers nécessaires pour rem-ceux qui manquoient aux premiers; & je fus de ibre. On me mit, comme Lieutenant, dans ce-Dalekarlie. Le quartier général fut établi dans : de Friedrichsham: on distribua l'infanterie & erie, tant bien que mal, dans les environs, & alerie fut renvoyée bien avant dans la province, e qu'à peine, sur les frontières, y avoit-il de oger toute l'infanterie.

La compagnie dans la quelle j'étois, par exem-composée de quatre officiers, de six bas-officiers cent cinquante hommes, n'avoit pour toute ha-on que dix mauvaises cahutes de paysans. Les s étoient fort rares; car le pays, qui est très sté-& par conséquent peu peuplé, étoit incapable de en fournir avec abondance: mais, après le sé-assez long que nous venions de faire dans nôtre p où nous avions été, en quelque manière, enter-out vivans dans la petite enceinte de nos baraques

& au milieu de monçeaux de neige, nous avions du moins la consolation de n'être plus exposés à un froid excessif, & de jouir de la tranquillité.

Ce repos néanmoins ne tarda pas à être interrompu. Le Marquis de la Chetardie, ambassadeur de France à la Cour de St. Petersbourg, trouva le moyen d'avertir, que la révolution projettée en faveur de la Princesse Elisabeth, étoit prête d'éclater de nouveau, & que, pour en faciliter le succès, il étoit temps que nôtre armée se mit en mouvement & s'avançât du côté de celle des Russes.

Nous n'avions en tout alors que quatre officiers Généraux, sçavoir le Général en chef, un Lieutenant-Général & deux Majors-Généraux. Les trois plus anciens voulurent également partager les dangers d'une expédition dans laquelle ils espérerent de se couvrir de gloire, en assûrant les plus grands avantages à leur patrie. Ils se mettent à la tête des Six mille hommes qui sont le plus à portée des ennemis, & se frayent une route à travers les neiges, sous prétexte d'aller leur enlever quelques magazins qu'ils avoient laissé en arrière, en se retirant après l'affaire de Willmanstrand.

Le régiment dans lequel je servois fut compris parmi ceux qn'on choisit pour cette expédition. Arrivés sur les frontières, nous nous cantonnames dans trois villages; &, quatre jours après, nous vîmes

re à nôtre quartier général, un de nos capitaines
roit été fait prisonnier, suivi d'un trompette,
officier & de trente dragons, avec l'importante
lle, que la Princesse Elisabeth étoit montée sur
ne Impérial; que le jeune Prince Iwan, avec sa
ice & tous ses parens, avoit été enfermé, & que
réchal de Münich venoit de subir le même sort,
que plusieurs autres Seigneurs de son parti.

Ce capitaine Suédois renvoyé, avoit reçu un pré-
de cinq cent ducats pour les fraix de son retour à
ée: Et de là, il étoit chargé d'aller annoncer la
è nouvelle à nôtre Cour, en lui déclarant de la
de l'Impératrice, que ses désirs & ses vœux les
constans, pendant qu'Elle régneroit, ne ten-
ent qu'à empêcher toute effusion de sang humain;
conséquemment aux dispositions pacifiques de cette
veraine, nos troupes avancées pouvoient se retirer;
nfin Sa Majesté Impériale lui donneroit une en-
satisfaction.

D'après des assûrances aussi positives, on conclud
suspension d'armes pour trois mois; & nous re-
nes le chemin de nos quartiers d'hyver avec la joye
lus vive, & les espérances les plus flatteuses.

Le Général de Wrangell, guéri de ses blessures,
s estropié pour le reste de ses jours, arriva de mê-
bientôt après; nous réïtera, de la part de la nou-
e Impératrice, les protestations les plus fortes de

l'étroite & fincère amitié qu'elle défiroit de voir régner déformais entre fon Empire & la Suède, & continua fa route fur Stockholm.

Nous demcurames tranquilles, & les négociations commencerent ; nôtre Général en chef ayant plein pouvoir de traiter avec la Cour de St. Petersbourg.

Tout paffa par les mains de l'ambaffadeur de France. L'Impératrice offrit de payer les fraix de la guerre. Nous prétendimes que Wiburg & tout le pays qui étoit entre cette forterefle & nôtre territoire, devoient nous être cédés. Deux mois entiers furent employés en conférences, fans rien conclure.

Quel ne fut pas nôtre étonnement, lorfqu'au mois de Mars nous vîmes, aux portes de Friedrichsham, un officier Ruffe, fuivi d'un trompette, qui démandoit à parler à Mr. le Comte de Lœwenhaupt. On le fit entrer dans le camp, l'armiftice n'étant pas expiré. Il annonça de la part du Maréchal de Lafcy que, comme le terme dont on étoit convenu pour la fufpenfion d'armes venoit de finir, & que fa Cour ne lui avoit fait paffer aucun ordre pour le prolonger, il nous donnoit avis que les hoftilités alloient recommencer dès le même jour.

En effet, nous apprimes en même temps que les Ruffes défiloient par Wiburg pour s'étendre en cantonnement vers nos frontières. L'officier Ruffe repartit; & toute nôtre armée reçut ordre de fe rap-

ıer de Friedrichsham. La consternation devint
ale; & la promptitude avec laquelle nous primes
rrangemens, occasionna la plus horrible confu-
Déjà l'on croyoit voir l'ennemi sous les mu-
; de la ville, quoiqu'il fut encore bien loin de
, & que la rigueur de la saison l'empêchat même
ncer avec des forces assez considérables pour pou-
entreprendre quelque expédition importante.

Il fut décidé que, dans le cas où il se présente-
levant nous, nous abandonnerions la ville, après
'oir fait sauter les remparts & ruiné les magazins.
ſe hâta même d'éxècuter en grande partie cette ré-
:ion précipitée, par rapport à nos magazins.

Bientôt après nous fumes informés qu'aumoins
nilles de distance nous séparoient encore de l'ar-
Russe, & que quelques Cosaques seulement
ent fait une excursion jusques là. Nôtre trouble
issipa; & nous retournames pour la troisième fois
s nos quartiers, avec injonction néanmoins de nous
r prêts à ouvrir la campagne de fort bonne heure.
te tranquillité dura jusqu'à la fin de May; car
ver ne finit qu'alors dans cette contrée. Cepen-
ıt les négociations entre les deux Cours alloient
ıjours leur train, & nous voyions passer très fré-
:mment les couriers qu'elles s'expédioient tour à
ır l'un à l'autre: mais la nôtre refusant de se rela-

cher de ses prétensions sur les provinces ou une partie des provinces que nous avions perdues sous Charles XII, & celle de St. Petersbourg ne voulant consentir qu'à un dédommagement pécuniaire des fraix de la guerre, toute négociation cessa, malgré tous les efforts des deux ambassadeurs de France; & nous nous mîmes effectivement en campagne dès le mois de May.

Depuis ma tendre enfance où j'ai embrassé l'état militaire jusqu'à ce moment, j'ai fait douze campagnes, dont les événemens ont été plus ou moins heureux ou malheureux; car la fortune des armes surtout, est très inconstante, & les revers balancent presque toujours les succès: Mais dans cette longue & pénible carrière, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de campagne, où l'on se soit conduit avec moins de sagesse, & où l'on ait fait plus de bévues.

D'abord, comme aggresseurs, nôtre rôle étoit sans contredit d'agir offensivement, & nous nous réduisimes à la simple défensive. C'est une faute dont il n'appartient qu'aux militaires expérimentés de bien sentir toutes les conséquences. Si, du moins, on avoit pris de sages mésures pour se garantir des surprises de l'ennemi, & pour se mettre en état de le repouser vigoureusement; mais on ne fit rien de ce qu'il falloit faire. La conduite de nôtre Général fut étrange en tout, & ses dispositions ne sont comparables à rien.

La Finlande eſt un des pays de l'Europe les plus
:s par des rivières, des montagnes, des bois, des
s. On y trouve fort peu de plaines & quel-
baſſins, où à peine on peut aſſeoir un camp de
:, à quinze mille hommes. Ce ſont des chaines
ontagnes, dont les gorges ſont ſi étroites, qu'une
: armée n'y défile jamais qu'avec la plus grande
ulté. Les côtes ſont bordées d'une quantité d'îles
: rochers, qui permettent à quatre galères tout
lus de paſſer à la fois; & les ports que forment
nbouchures, mettent une flotte à l'abri de toute
te; de ſorte que les galères, ne pouvant être at-
ées & battues en flanc, couvrent en même temps
de l'armée.

Nôtre flotte étoit déjà en mer pour l'ouverture
tte campagne. Elle étoit en fort bon état & ſu-
eure à celle de la Ruſſie qui, depuis la mort de
re le Grand, avoit été très négligée. Nos galères
aloient pas en nombre celles de l'ennemi; mais
; valoient infiniment mieux. Nos vivres avoient
embarqués ſur des vaiſſeaux marchands qui ſui-
nt nos galères; & nôtre armée, malgré tous ces
ecs qu'elle avoit ſoufferts l'année précédente, étoit
npoſée de vingt mille hommes, dont le quart étoit
a cavallerie. Nôtre artillerie avoit été pourvue de
quante bonnes piéces de campagne de trois & de ſix
es de balles, & de quelques unes de douze,

C'eſt ainſi que nous ouvrimes cette campagne en nous rapprochant de Friedrichsham. L'ennemi ne pouvoit venir à nous que par un défilé qui n'étoit qu'à un mille au de là de cette ville. Nôtre Général y fit avancer un Colonel avec mille fantaſſins. On y fit un grand abbatis d'arbres des deux côtés. Il étoit donc abſolument impoſſible aux Ruſſes de tourner le poſte, ni de l'attaquer autrement que dans la gorge à vingt hommes de front; & dans cet endroit là même, on avoit également fait un abbatis d'arbres de plus de vingt pas de profondeur: Mais, auſſitôt que l'ennemi parut, ce poſte preſque inattaquable, fut abandonné. Le Colonel ramena ſon détachement au camp, ſans avoit fait tirer un ſeul coup de fuſil, prétextant que ſes ordres étoient de ſe retirer à l'approche des Ruſſes. Le Général ſe contenta de le déſavouer, & cette honteuſe retraite reſta impunie.

On y envoya enſuite un Lieutenant-Colonel avec trois cent hommes: mais, ayant trouvé le poſte déjà occupé par l'ennemi, il ſe hâta de revenir ſur ſes pas; & quoiqu'il eut été harcelé par des coſaques & des huſſards, il nous rejoignit ſans avoir eu un ſeul homme tué ou bleſſé, ce qui lui attira les plus grands éloges: Car telle étoit alors la conduite de nos Suédois, que la plus légere réſiſtance étoit un prodige & faiſoit crier au miracle.

Cependant, dès le lendemain, l'ennemi se pré-
devant la ville, nôtre camp étant placé derrière,
le champ il fut résolu de l'abandonner, d'en re-
la garnison, de faire sauter le magazin à poudre
toit considérable, & de bruler ceux des vivres; ce
ous exécutames la nuit suivante.

Nôtre armée alla camper en déça de la riviére
mi ou Kyemen, qui en cet endroit a, à peuprès,
cent pas de largeur, après avoir brulé le pont;
cavalerie, à l'exception de quelques détachemens
ardes qu'on retint, fut envoyée plus en avant.
restames quelques jours dans cette situation.

L'ennemi profita de ce temps pour s'emparer de
le dont nous avions abandonné la défense. Il fit
dre les feux, réparer un peu les ouvrages, & il
ogea.

Nous avions à nôtre gauche, dans l'intérieur du
, un second passage assez spatieux pour recevoir
armée considérable. Un Colonel fut commandé
mille dragons pour en défendre l'entrée: & ce
s étoit suffisant, eu égard à la situation du local.

Les Russes, informés de nos dispositions, par-
it de Friederichsham, & vinrent camper vis à vis
ous au delà de la rivière; & c'est ici que pour la
nière fois, depuis l'ouverture de la campagne,
nous canonnames de part & d'autre pendant

quelques jours: Mais bientôt, nôtre Général qui apprit que nôtre flotte & nos galères se retiroient, de crainte que celles de nos ennemis ne parvinsent à les tourner, abandonna le poste qu'il occupoit. Il crut qu'il seroit plus en sûreté derrière le second bras de la rivière de Kimi, qui n'étoit ni moins large ni moins environné de montagnes, que le premier que nous avions quitté; & c'est là qu'il choisit son nouveau camp.

L'ennemi songeoit sérieusement à nous poursuivre; mais comme il lui falloit du temps pour construire un pont, ou raccomoder celui que nous avions brulé, nous fumes quelques jours tranquilles.

Les vivres commençoient à nous manquer. Pour les raffraichir, je fus commandé pour aller avec cinquante hommes & le nombre de bateaux nécessaires, en prendre sur les vaisseaux de transport qui nous cotoyoient avec les galères. Je ne pus être de retour que deux jours après; mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, arrivé à l'endroit où j'avois laissé nôtre armée, je n'apperçus que des Cosaques qui avoient passé la rivière à la nage, & qui pilloient les débris de nôtre camp & tous les villages des environs! Je mis pied à terre; & suivi de trente hommes de mon détachement, je m'avançai vers le village le plus prochain, pour apprendre des nouvelles de nôtre armée. Je n'y trouvai personne. Les pauvres habitans s'etoient

ıſuis dans les bois. Je pris le parti de m'en ıer vers mes bateaux, harcelé par une centaine ıques qui cotoyoient la rivière, ſans me perdre ant de vue; mais il n'y eut que quelques coups tirès de part & d'autre.

: m'embarquai & fis voile avec ma flotte, ne : trop où je devois aller, & mes bateliers igno- auſſi bien que moi, la route qu'il falloit pren- Nous parcourumes, au gré du hazard, les dif- :s petites îles qui bordoient les côtes; & nous 'rions au loin la flotte & les galères de l'ennemi: ıſement la nuit ſurvint, & le calme le plus pro- mpêcha les Ruſſes de s'approcher. Un pêcheur nlevai dans l'une de ces îles, me conduiſit juſqu'à lères qui s'etoient auſſi retirées.

'e me rendis, dès le lendemain, à nôtre armée depuis que je l'avois quittée, s'étoit portée à e ſix mille en arrière. Mon arrivée fit le plus plaiſir, & je fus très bien accueilli dans le ; mais à peine les vivres que j'avois apportés diſtribués, qu'on reçut ordre de décamper la uivante.

:l eſt vrai que nôtre ſituation n'étoit rien moins ıntageuſe. Elle ne pouvoit nous ſervir tout au que pour les communications néceſſaires; mais renche celle que nous primes étoit très favora- ſi ce n'eſt que la cavalerie étoit éloignée de l'in-

fanterie, à la gauche, d'un demi mille, aiant entre elles un grand bois & un marais. Ce bois couvroit le front & les deux flancs de l'infanterie, & un abbatis de cinquante pieds de profondeur rendoit nôtre camp presqu'innaccessible.

On espèroit que nous nous maintiendrions dans ce poste, si nos ennemis osoient tenter de nous en déloger, quoique nôtre flotte fut en si mauvais état, que les deux tiers des mâtelots & des soldats avoient péri; ou étoient hors de service par maladies. Cependant les galères qui couvroient nôtre magazin ambulant, continuèrent à occuper la même station pour ne pas nous abandonner entièrement à la merci de nos ennemis.

Ils entreprirent de tomber sur nôtre cavalerie, mais sans aucun succès. Elle les repoussa vigoureusement & avec cette valeur qui l'a presque toujours distinguée. Quatre bataillons, que nôtre Général fit aussitôt marcher à son secours, & qui arrivérent à temps, les forcérent à renoncer à leur entreprise. J'étois du nombre des officiers qui composoient le détachemeut.

Nous avions deux marches à faire. La première fut assez tranquille; mais le second jour, les Russes profitant de la faute que nous avions faite de ne pas couvrir nôtre marche, en distribuant sur les hauteurs des postes détachés, y établirent eux-mêmes,

.t la nuit une batterie, & firent fur nos colon-
ı feu continuel. Heureufement la cavalerie
›ris les devants; deforte que l'infanterie feule
frit. Nous perdimes environ cinquante hom-
ns cette marche.

Jos Généraux, à l'exception de celui qui com-
it l'arrière-garde, ignoroient ce qui fe paffoit,
artis pour aller diner chez le Baron de Nollken,
ınt miniftre de nôtre Cour à St. Petersbourg. Il
;otoyoit fur mer dans l'Yacht qu'on lui avoit
, pour être à portée de reprendre au befoin le
négociations.

Jous campions tout près de là ville de Hellfing-
Une chofe très fingulière, c'eft que nous tom-
précifément dans les mêmes fautes qui avoient
le prétexte à toutes les autres retraites que nous
ıs de faire. Hellfingfors eft fituée fur une lan-
e terre qui s'avance dans la Baltique. Cette ville
ie le débouché par lequel nous vinmes & un fe-
de l'autre côté, confiftant en une chauffée qui
it à Abo, le long de la mer. Nous fûmes donc
mme dans un cul de fac. L'ennemi qui s'étoit
maitre des défilés par les quels nous étions en-
ans le camp, détacha par fa droite un corps fuf-
pour empêcher nôtre évafion par l'autre; de-
que nôtre armée entière, cavalerie, infanterie,
rie, fe vit bientôt enfermée des deux côtés. Il

ne nous restoit pour toute ressource que de retourner en Suéde par mer.

Il n'y avoit pas plus de deux ou trois jours que nous étions campés, lorsque nous commençames à manquer de fourage, & principalement de foin & de paille. La cavalerie souffrit extrêmement de cette disette. On se défit des chevaux des officiers, de ceux de l'artillerie & de l'infanterie. On en tua une partie, & les autres furent chassés hors du camp & livrés en proye aux Cosaques. Nous eumes néanmoins toujours des vivres en abondance, nôtre magazin flottant étant dans le port avec nos galères. Quelques jours se passerent dans cette situation. Nous ne voyions de nos ennemis que les grandes gardes vis-à-vis des nôtres, & leurs généraux qui souvent se montrérent sur les hauteurs pour reconnoître le terrein.

Cependant une nuit, Crasnaschock, brigadier des Cosaques, voulut nous surprendre, & entreprit de passer le marais qui couvroit le front de nôtre camp; nos patrouilles le découvrirent. Nos piquets s'avancerent, firent feu sur les Cosaques & les obligerent de se retirer avec précipitation; mais Crasnaschock, dont le cheval s'embourba, reçut un coup de feu dont il mourut sur la place.

Dès le lendemain, le Maréchal de Lascy envoya à nos grandes gardes un trompette pour avoir des nouvelles de cet officier qu'il supposoit, sans doute, que

avions fait prisonnier; mais comme on répon-
que tout avoit été tué, un second trompette ar-
e troisième jour, pour demander la permission
oyer chercher le cadavre de Crasnaschock. Nô-
énéral l'avoit fait transporter dans une maison.
quiesca sans difficulté à la requisition de Mr. de
. Un officier Cosaque arriva dônc le lendemain,
des domestiques apportant sur un dromadaire des
s convenables pour vêtir le corps. Ils lui mirent
afftan de brocart; & après les prières & les céré-
es qu'ils ont coutume de faire en pareille occa-
ils enlevérent le cadavre sur le drômadaire qu'ils
irent d'un grand tapis dont quatre domestiques
ent chacun un bout; & c'est ainsi que ce cortège
etourna à l'armée Russe.

La mort de cet officier fit jouir son fils de six cens
ducats. Crasnaschock les avoit amassés pendant
ierre contre les Turcs & les Tartares. J'ai ap-
dans la suite, de plusieurs officiers Russes, que
it l'un des hommes les plus abandonnés à la boiss-
& que sa férocité naturelle étoit telle, que pour
yer, il se faisoit quelque fois amener des douzai-
de prisonniers à qui il tranchoit la tête avec son
e pour montrer son adresse.

Peu de jours après l'enlévement du cadavre de ce
stre à figure humaine, un nouveau trompette se
enta à nôtre grand-garde, accompagné d'un aide

de camp du Maréchal de Lafcy, qui demanda à parler à nôtre Général de la part de ce Maréchal. Nôtre grand-garde fe hâta de faire fon rapport, & il fut ordonné fur le champ qu'on les conduifit, avec les précautions ufitées en pareilles circonftances, à la ville où nos Généraux avoient leurs quartiers. L'adjudant repréfenta que, nôtre armée fe trouvant enfermée de tous côtés, & la faifon étant avancée, nous ne pouvions éviter de nous rendre à difcrétion; mais que comme l'Impératrice ne faifoit cette guerre que forcément & à contre cœur, Mr. le Maréchal, pour nous prouver toute la bienveillance de fa Souveraine, nous offroit une bonne capitulation, fi nous voulions lui envoyer quelqu'un de nos officiers pour l'arranger. La première réponfe fut qu'on étoit réfolu de fe défendre jufqu'à la dernière extrêmité; mais cet aide de camp, qui reparut deux jours après, déclara que, fi l'on s'obftinoit plus long-temps à rejetter ces offres, Mr. le Maréchal ne confentiroit plus à aucune capitulation, & que nous ferions tous paffés au fil de l'épée.

Pendant cette négociation nôtre Cour avoit fait partir de Stockholm un Colonel avec un Yacht; pour aller chercher nôtre armée; & dans le cas où il la rencontreroit, il étoit muni des ordres néceffaires pour arrêter nos généraux, & pour les conduire en droiture à la Capitale; laiffant tout le refte fous la garde & la protection de la providence.

Le Major-Général du Bousguet fut seul excepté: on lui conféra le commandement de l'armée.

Jamais Général ne s'est vu dans une plus triste situation. Je dois dire à sa louange, que c'étoit de tous nos officiers de l'état major celui qui avoit toujours fait éclatter le plus de ressentiment à l'occasion de nos différentes retraites, & dont la bravoure ne fut jamais équivoque.

Aussi, dans ces malheureuses conjonctures, sa première détermination fut de se faire jour vers Abo, à la tête de son armée; espérant que l'hyver qui s'approchoit, arrêteroit les poursuites de l'ennemi; mais le Conseil de guerre aiant été assemblé pour cet effet, tous nos officiers lui répréssenterent unanimement, que l'armée étoit hors d'état de faire une aussi longue & pénible retraite, & qu'elle ne pouvoit entreprendre de percer à travers le camp ennemi, sans courir le risque évident de périr toute entière.

Le résultat de ce conseil fut donc de députer au Maréchal de Lascy un officier de marque, pour lui faire part du changement qui venoit d'avoir lieu dans nôtre armée par rapport au commandement, & pour lui proposer de régler les préliminaires de la capitulation.

Enfin deux Colonels furent chargés de l'une & l'autre part, d'en conclure les conditions; & dès le troisième jour de leurs conférences, tout fut définiti-

vement arrangé: on pense bien que le vainqueur fit la loi; & tels furent les principaux articles de la capitulation.

On convint que l'armée se retireroit en Suéde; que l'infanterie seroit embarquée sur les galères; que la cavalerie qui s'en retourneroit par terre, seroit munie d'un passeport du Maréchal de Lascy jusqu'à Tornœ, ville frontière de la Bothnie occidentale qui sépare la Suéde de la Finlande, à cent milles de distance à peu près, de l'endroit où nous étions; que les régimens de Finlande, consistant en deux de dragons de mille chevaux chacun, & en six d'infanterie de douze cent hommes, mettroient bas les armes & livreroient leurs chevaux à l'ennemi; que tous ceux qui composoient ces différens corps se retireroient chez eux, & vivroient tranquilles dans la province qui désormais seroit soumise à la domination de l'Impératrice; enfin, que toute nôtre artillerie qui alors, à proportion de l'armée, étoit aussi belle & aussi nombreuse qu'elle pouvoit l'être, passeroit avec tout son train, au pouvoir de nos ennemis.

Le jour de l'éxécution de cette honteuse & humiliante capitulation fut fixé: il y eut suspension d'armes jusqu'au printemps. Tout fut signé & ratifié de part & d'autre; & nous nous préparames pour nôtre départ.

En attendant, une curiosité naturelle nous fit profiter de la cessation des hostilités pour aller par-

courir l'armée ennemie; & les Russes, de leur côté, vinrent dans la nôtre.

C'est à cette occasion que je vis Mr. le Maréchal de Lascy, vieillard très respectable, & tous les autres Généraux qui servoient sous lui; Mr. de Keith, celui qui depuis a été Feldt-Maréchal de l'armée Prussienne, & Mr. de Löwendahl qui passa quelque temps après au service du Roi de France où il obtint le bâton de Maréchal. Tous ces officiers se conduisirent envers nous avec une politesse à la quelle nous nous attendions peu.

Les dispositions de leur camp nous frappérent vivement, tant elles contrastoient avec les nôtres. Leurs troupes & leurs chevaux étoient dans le meilleur état; les vivres abondoient; & les boutiques même des marchands, qu'on trouvoit tout autour du quartier général, dans ce pays presque désert où nous avions été poursuivis, excitoient nôtre attention & nous causoient la plus grande surprise.

Trois jours après la signature de la capitulation, nous embarquames l'infanterie sur nos galères. En même temps la cavalarie traversa le camp ennemi pour se rendre à sa destination. Les troupes Finnoises mirent bas les armes; & nôtre artillerie, rangée devant le front de nôtre camp, fut livrée à un bataillon Russe qui s'avança pour s'en mettre en possession. C'est la

première fois que j'ai été témoin de ce trifte & douloureux fpeétacle; & graces au ciel, je n'en ai plus vu ni n'en verrai jamais plus de pareil; mais je ne conçois pas que des gens d'honneur, & dont l'ame a quelque énergie, ne prennent pas confeil de leur feul défefpoir dans ces occafions, plutôt que déffuyer la honte d'une capitulation auffi flétriffante; & c'eft à quoi j'exhorte mon fils, fi jamais il étoit reduit à cette cruelle néçeffité.

Accablé fous le poid de l'inquiétude & de la douleur dans nôtre fituation, je comparois les Suédois d'alors avec ceux du commencement de ce fiècle. Et combien je les trouvois différens! Il y avoit quarante ans que Charles XII, avec huit mille Suédois, battoit quatre ving mille Ruffes; tant il eft vrai que le gouvernement eft ce qui a le plus d'influence fur l'efprit & les mœurs des peuples, & qu'il eft moralement impoffible qu'on éxécute de grandes chofes dans un Etat qui eft en proye aux factions, & dont chaque membre en particulier ne confulte que fon caprice ou fon intérêt.

Ainfi finit cette campagne. Nous ne fongeames plus qu'à quitter promptement ce théâtre d'horreurs. Je fus du nombre de ceux qu'on embarqua fur les galères pour Stockholm. Le trajet étoit de plus de quatre vingt milles, & nous étions comme entaffés les uns fur les autres. Auffi perdimes nous en chemin

le la moitié de nos gens: & je suis assûré que,
lieu d'accepter les conditions avilissantes que les
s nous avoient imposées, on s'étoit déterminé à
dre courageusement le terrain & tant de postes
ıgeux, ou même à s'ouvrir un passage au travers
ınemi, lorsqu'on s'etoit laissé enfermer de toutes
à Hellsingfors, jamais la perte de nôtre armée
été aussi considérable.

Mes deux domestiques tomberent malades: je
nis pour moi même l'effet de la contagion; &
ıe il n'étoit plus question que de nous rendre à
:holm, j'obtins la permission de prendre les de-
par la route de la poste. J'atteignis les côtes de
e sans accident; mais à peine eus-je mis pied à
, qu'une fièvre chaude me prit. J'avois encore
ieues à faire pour me rendre par terre à Stock-
ı. Seul & privé de mes domestiques, je ne laissai
le poursuivre ma route sur un charoit de poste, &
ivai enfin dans cette Capitale, au milieu de la nuit,
: sachant où je devois descendre; car alors on n'a-
pas encore d'auberges.

Mon frere m'avoit devancé; mais j'ignorois où
oit logé. Heureusement je rencontrai un ami qui
ffrit obligeamment la chambre & le lit qu'il occu-
: chez ses parens dont je connoissois la maison, &
ındemain, ayant découvert où étoit mon frere, je
s avertir de mon arrivée & de la situation dans la

quelle je me trouvois. Il se hâta de venir me voir & de prendre les arrangemens nécessaires pour me faire conduire chez lui.

Je fus comblé de politesses par mon ami & par ses parens; & leurs soins pour moi n'eussent pas été plus vifs, si j'avois eu l'honneur de leur appartenir. Ils ne vouloient pas même consentir à ce que je sortisse de leur maison, tant que je serois tourmenté par cette fièvre ardente; mais, malgré toute la reconnoissance d'ont j'étois pénêtré pour leurs bontés, je cédai aux désirs de mon frere, & je fus transporté chez lui, où, graces à mon tempérament, & peut-être encore à l'habileté de mon médecin, je me rétablis si bien & si promptement, qu'en moins de trois Semaines il ne parut plus que j'eusse été malade. La fièvre avoit absorbé toutes les humeurs bilieuses & corrigé tout le mauvais sang dont j'avois fait provision pendant la campagne.

Les Etats du Royaume étoient alors assemblés. Le Roi & le Sénat avoient également jugé à propos de convoquer une diète extraordinaire, pour arrêter les funestes suites de nos revers en Finlande. On n'entendoit qu'une voix contre le Gouvernement & nos Généraux. On fit le procès à ceux-ci, & les deux premiers perdirent la tête. Les autres en furent quittes pour un Arrêt de quelque mois dans leurs chambres dont une sentinelle gardoit la porte.

Dèsque nos galères arrivérent avec les débris de l'armée, on renvoya les régimens dans leurs provinces, pour aller s'y reposer. Il fut ordonné à quelques autres régimens de marcher vers Tornœ, au devant de la cavalerie, & d'y rester jusqu'au printemps où l'on feroit en état de prendre d'autres mesures.

La diète ne cessa d'être très orageuse. Tous les esprits étoient dans la plus grande fermentation. On se disputoit; on éclatoit en murmures contre le Gouvernement, & il y avoit tout lieu de craindre une révolution. Ainsi pour amuser la nation, & pour détourner les malheurs dont elle étoit ménacée, il fallut songer à faire naître de nouvelles affaires. Frédéric I, qui régnoit alors, étoit d'un âge très avancé. La Reine étoit morte depuis un an; & comme ils n'avoient pas donné d'heritier, il y eut des hommes assez habiles pour fixer l'attention publique sur la succession au trône.

D'abord, on jetta les yeux sur le Prince de Hollstein Gottorp, quoique très jeune encore: mais comme l'Impératrice de Russie l'avoit appellé au près d'elle à St. Petersbourg pour lui succéder un jour, ce Prince refusa l'offre qu'on lui fit du trône de Suéde, ou plutôt on le rejetta en son nom; de quoi il fut très faché dans la suite quand il l'apprit. C'est ce qu'il m'a avoué lui même depuis à St. Petersbourg.

Cette réponse aiant été apportée à Stockholm par le Baron de Peckin, fils du Ministre de Holstein près nôtre cour, qui avoit pris service dans nôtre armée, on vit tout d'un coup se former deux partis, dont l'un se déclara en faveur du Duc régnant de Deux-Ponts, & l'autre pour le Prince Royal de Dannemarck. Le premier étoit soutenu par la France; mais la nation penchoit en faveur du second; desorte que, sans la paix qui fut conclue à Abo avec la Russie, sous la condition que le Prince de Holstein, Adolphe Fréderic, Evêque de Lübeck, seroit déclaré successeur au trône, le Prince Royal de Dannemarck l'auroit emporté.

Pendant toutes ces négociations qui durerent, non seulement tout l'hyver, mais encore le printemps & même une partie de l'Eté suivant; tandis que les plenipotentiaires des deux Cours belligérantes qui étoient assemblés à Abo, travailloient avec l'activité la plus vive au grand ouvrage de la paix, on ne laissa pas de faire toutes sortes de préparatifs pour la guerre. La cavalerie, qui nous avoit quittés en Finlande, étoit arrivée à Tornœ: elle reçut ordre d'y rester avec l'infanterie qu'on avoit envoyée à sa rencontre.

Nos galères sortirent, dèsque la saison le permit. Elles rencontrèrent celles des Russes à l'île d'Aland dont le Général de Keith s'étoit déjà mis en possession. Les nôtres commencèrent l'attaque; mais

comme ce Général avoit établi de bonnes batteries sur la terre ferme pour couvrir ses galéres, il nous prit en flánc, & nous canonna pendant quelques heures avec la plus grande vivacité. Nous fumes obligés de nous retirer, & nous fumes mouiller aux côtes Suédoises. Les troupes de terre partirent pour leur destination. Le régiment de Dalekarlie, dans lequel je servois, fut du nombre. Je me hâtai donc d'aller le rejoindre dans la province: Mais quelle fut má surprise, lorsqu'en arrivant, je vis le drapeau de la revolte déployé; & ce jour même que ce régiment devoit se trouver à Tahlun, ville capitale de la province, lieu du rendez-vous, pour continuer ensuite sa marche vers la frontière, douze mille paysans arrivérent en même temps que ce régiment, armés de hallebardes & de toutes sortes d'armes qu'ils avoient encore conservées, si je ne me trompe, depuis le temps de Gustave Vasa. Ils se saisirent du Gouverneur & prirent le chemin de Stockholm. Quelques officiers les suivirent les uns parforce & les autres de bonne volonté: Ils en furent punis dans la suite, comme ils le méritoient; mais la plupart, (& j'étois du nombre de ceux-ci) ne balancerent point à se retirer où ils pouvoient. Nôtre Colonel fit partir un courier qui heureusement passa au travers des paysans, quoiqu'ils occupassent toutes les avenues, & qui arriva à Stockholm avant les revoltés. Nous nous cachames dans

le pays le mieux que nous pûmes, & nous nous y tinmes tranquilles pour attendre l'issue de cette revolte: deux ou trois autres officiers du même régiment avoient pris avec moi ce parti. Il nous étoit impossible de passer & plus encore d'opposer aucune resistence, n'ayant pas un seul homme à commander.

Les douze mille paysans pousserent jusqu'à Stockholm, sous la conduite des soldats du régiment qu'ils s'étoient donnés pour officiers. Ils trouverent, devant la Capitale, le Roi qui avoit marché à leur rencontre, accompagné d'un petit nombre de personnes, pour tâcher de les ramener à leur devoir & pour les engager à s'en retourner chez eux: Mais ils déclarerent à Sa Majesté qu'ils vouloient assister à l'élection de son Successeur, & s'enquêrir des causes de cette malheureuse guerre.

Le Roi rentra dans Stockholm, & les revoltés l'y suivirent. Ils passerent tranquillement, tambours battans, au milieu des troupes qu'on avoit postées devant la ville, & dont une partie, sans faire plus d'efforts pour s'opposer à leur passage, se retira en fort bon ordre.

Telle étoit l'irrésolution qui régnoit dans cette circonstance critique. Heureusement les revoltés, entrés en ville, se dispersérent sans ordre dans tous les quartiers, s'y logérent confusément, se firent donner à boire & à manger; mais ils prirent néanmoins

la précaution d'établir quelques corps de gardes ſur les grandes places. Ils envoyerent enſuite quelques députés au château, pour faire leurs propoſitions, où plutôt pour déclarer ce qu'ils exigoient: Mais un ſeul coup de canon, qu'un officier d'artillerie s'aviſa de lâcher de ſon propre mouvement ſur leur grande garde, cauſa tant d'allarmes parmi ces payſans, qu'ils ſe diſperſérent de tous côtés. Ils voulurent ſe rallier. Ils firent feu ſur un régiment d'infanterie qui ſe trouvoit vis-à-vis d'eux; mais à peine ce régiment qui s'avança, eût tiré quelques coups de canon, qu'ils prirent la fuite. Deux eſcadrons de cavalerie qui étoient à portée, tombérent ſur eux & les diſperſérent. On prit tout ce qui ne put ſe ſauver, & en même temps on arrêta au château les députés dont je viens de parler. On inſtruiſit ſur le champ leur procès. Leurs principaux chefs furent condamnés à être roués, d'autres à être fouettés, & tous les autres furent renvoyés chez eux ſous bonne eſcorte.

Le Sénateur Baron de Adlerfeld, à qui le Roi avoit conféré, ainſi qu'au Sénateur Comte de Roſen, le commandement des troupes contre les mutins, eut le malheur de recevoir un coup de feu dont il mourut quelques jours après. Le Colonel qui étoit tombé ſur eux avec ſon régiment, fut légérement bleſſé à la tête. Une douzaine depayſans perdirent la vie dans

la chaleur de l'affaire; & à neuf heures du ſoir, le calme fut parfaitement rétabli dans la ville.

Ce ſoulèvement auroit pu avoir les ſuites les plus ſérieuſes, ſi les Dalecarliens avoient eu alors un Güſtave Vaſa à leur tête: Mais il n'eſt pas donné à tous les ſiècles de produire de pareils hommes. C'eſt ainſi que le hazard ſauva alors ceux qui avoient témérairement allumé cette guerre, ſans motif légitime ou pour m'exprimer avec plus de franchiſe, afin de plaire à la France, ſans penſer à la ſituation où ſe trouvoit encore la Suéde après le malheureux régne de Charles XII, & qu'elle ne changera peut être jamais, ſurtout depuis l'agrandiſſement de l'Empire Ruſſe.

Tandisque ces événemens ſe paſſoient dans Stockholm, le congrès d'Abo parvintà conclure la paix, ſous les conditions, que le Prince de Holſtein Eutin ſeroit déclaré ſucceſſeur au trône, que la Finlande nous ſeroit rendue jusqu'à la rivière de Kimi, deſorte que néanmoins nous perdimes une bonne partie de ce Duché, avec les trois villes de Friedrichsham, Willmanſtrand & Nyslott. Il ne fut plus queſtion des fraix de la guerre; & comme les ſubſides de la France n'alloient pas à la moitié des ſommes qu'on y avoit employées, les pauvres habitans du royaume furent obligés de ſupporter le reſte qui y manquoit.

Le prince de Holſtein ayant été déclaré ſucceſſeur, deux Sénateurs furent auſſitôt envoyés à Ham-

bourg où il étoit alors, pour le notifier. Toute sa cour se rendit en même temps auprès de lui; & accompagné de ce brillant cortége, il fut conduit à Stockholm, par Stralsund. Comme on appréhendoit quelques hostilités de la part du Dannemarck, qui, indépendamment des prétensions acquises du Prince Royal, ne pouvoit guères voir avec indifférence un Prince de Holstein successeur du trône de Suéde, le congrès d'Abo avoit encore arrêté qu'un corps auxiliaire de dix mille Russes iroit se joindre à nos troupes, en cas de besoin: & en effet le Général Keith arriva bientôt après, amenant sur des galères le corps dont on étoit convenu. Il établit son quartier général à Stockholm; & ses troupes furent distribuées dans les villes voisines.

Quelles auroient été les pensées de Charles XII, si, rendu à la vie dans ces malheureuses conjonctures, il eut pu voir les suites funestes de son régne & les tristes conséquences de son ambition! Qu'auroit dit de ces dix mille Russes, auxiliaires des Suédois contre les Danois, ce prince valeureux & intrépide, qui, avec une poignée de ses sujets, avoit battu tant de fois l'une & l'autre de ces deux nations? Enfin, la paix étant conclue avec la Russie; la succession au trône établie, les Dalecarliens punis de leur révolte & renvoyés dans leur province, la diète termina ses séances; & l'on ne s'occupa plus que des mésures qu'on avoit à prendre contre le Dannemarck.

Le Sénateur, Comte de Teſſin, y fut envoyé comme ambaſſadeur pour tâcher d'arranger à l'amiable les différends qui étoient ſurvenus: mais comme les Danois formérent un camp d'environ douze mille hommes entre Coppenhagen & Helſingœr, & un autre en Norwege, on fit marcher pluſieurs régimens qui eurent ordre de ſe raſſembler en Scanie, & d'autres vers les frontières de la Norwége.

Le régiment de Dalecarlie, dans lequel j'étois, fut du nombre de ceux qui devoient former l'armée de Scanie, & ſon quartier d'hyver lui fut aſſigné dans les villes de Calmar & Carlskron. Mes parens avoient une terre en Scanie; & comme je ne les avois pas vus depuis pluſieurs années, j'obtins, peu après que les troubles en Dalecarlie furent appaiſés, la permiſſion de les aller voir. Je m'arrêtai donc chez eux, dans le deſſein de rejoindre mon régiment, lorſqu'il ſeroit rendu à ſa deſtination.

C'eſt à cette même époque que j'eus le malheur de perdre mon pere dans la ſeptentième année de ſon âge. Il avoit toujours vécu avec ſes enfans plus en ami qu'en pere; & nous n'en reſſentimes que plus vivement ſa perte.

Le quartier général de cette armée fut établi à la ville de Chriſtianſtadt, où les Généraux ſe rendirent conſécutivement.

Le Major-Général Comte de Dohna me choisit pour son aide de camp; mais, pendant l'hyver, toutes les contestations s'arrangérent à l'amiable, desorte qu'au printemps, tous les régimens reçurent ordre de retourner dans leurs provinces respectives. Le corps auxiliaire des Russes, qui avoit passé l'hyver dans les environs de Stockholm, s'embarqua sur les galères & mit à la voile pour se rendre à St. Petersbourg.

J'allai rejoindre mon régiment à Carlskron; & comme il s'y arrêta encore une quinzaine de jours, avant que de pouvoir se mettre en marche & s'en retourner en Dalecarlie, je profitai de ce temps pour voir les arrangemens de la flotte qui étoit en station dans ce port. C'est là que je fis connoissance avec la fille de l'Admiral Comte de W***, qui s'y trouvoit avec sa mere, alors Veuve. L'impression qu'elle fit sur moi fut aussi vive que profonde. J'en devins éperdûment amoureux: mais je ne pensois pas encore à en faire ma femme. Enfin nous partimes de cette ville; & mon amour ne fit que redoubler par l'absence & l'éloignement qui ordinairement affoiblissent les plus grandes passions. J'appris que Madame de W*** & sa fille devoient aller prendre les eaux à Loka, où elles passeroient une partie de l'Eté. Cette circonstance étoit trop favorable à mes inclinations pour ne pas la saisir; & rien ne m'en empêchoit, puisque nôtre ré-

giment, ainsi que tous les autres, avoit été dispensé des exercices ordinaires pendant l'année courante. J'écrivis donc à mon Chef, que ma santé étoit si fort altérée, que j'avois bésoin de prendre les eaux, & je le priai de m'en accorder la permission. Je l'obtins. Je volai vers l'endroit où je devois revoir l'objet qui m'occupoit entièrement. Je trouvai M^lle^ de W*** toujours plus aimable. Mon amour pour elle devint extrême, & je résolus de lui faire part de mes sentimens, & de lui déclarer combien je me croirois heureux, si elle daignoit consentir à passer le reste de ses jours avec moi. Sa réponse, quoiqu'assez vague, me fit entrevoir que je pouvois espérer le bonheur auquel j'aspirois, mais que je devois avant tout m'assurer du consentement de sa mere. Mon congé n'étoit que d'un mois; & à l'expiration de ces quatre Semaines que je passai fort agréablement, je fus obligé de me rendre à mon régiment, mais avec la détermination de reparoître bientôt sous quelque prétexte, à Carlskron, où la mere & la fille devoient s'en retourner, aussitôt qu'elles auroient achevé de prendre les eaux.

J'ai dit ci-devant que le Successeur au trône, le Duc de Holstein, étoit arrivé en Suéde. Il fut question de lui faire épouser quelque Princesse; & l'on jetta les yeux sur l'une des Sœurs du Roi de Prusse. Le Comte de Tessin, qui avoit heureusement terminé son ambassade en Dannemarck, partit pour Berlin, en

conſéquence. Sa Majeſté Pruſſienne aggréa la propoſition de la Suéde; & la Princeſſe Louiſe Ulrique, ſa ſœur, fut choiſie pour ce mariage. Elle arriva à Stockholm vers la fin de l'Eté. Les Nôces ſe firent avec la plus grande pompe à Drottningholm, château de plaiſance qui eſt à une mille de diſtance de cette capitale. On me permit d'aller jouir de toutes les fêtes. Leurs Alteſſes Royales firent enſuite leur entrée dans Stockholm, eſcortées du plus brillant cortége & avec toute la magnificence qu'il eſt poſſible de déployer en pareille occaſion.

J'appris en même temps, que la guerre en Allemagne, entre la France & l'Angleterre, continueroit; & je formai le deſſein de ſervir dans l'une ou l'autre armée de ces deux nations, pour me perfectionner dans la profeſſion militaire. Mon ambition m'entrainoit d'un côté, tandiſque mon amour me retenoit de l'autre. J'etois fort aimé de mon Chef: il m'obtint du Roi la permiſſion de partir; & après avoir rempli les devoirs que m'impoſoit la reconnoiſſance, je fis les préparatifs néceſſaires pour mon voyage.

Je paſſai par Carlskron, & toujours plein de ma paſſion, je demandai Mlle de W** en mariage à Madame ſa mére; mais elles ne furent pas peu ſurpriſes, lorſque je leur annonçai que j'allois prendre du ſervice chez l'étranger, & que j'en avois l'agrément du Roi. Cela ne s'accordoit guères avec la demande que je ve-

hois de faire. Cependant la fille accepta mes offres; & la mere renvoya son consentement & sa décision au temps où je serois de retour en Suéde. Je me rendis ensuite chez ma mere, qui, depuis l'époque de son veuvage, vivoit tranquillement dans ses terres. Elle ne fut pas moins étonnée, quand je lui déclarai mon engagement, & la permission que j'avois obtenue du Roi, d'aller faire campagne enpays étranger. Elle ne désapprouva point ma conduite; & quelque cruelle que fut pour sa tendresse maternelle une séparation aussi peu attendue, nonseulement elle ne m'arrêta point, mais elle me donna le peu d'argent dont elle étoit en possession. J'avois laissé mon frere à Stockholm, où son régiment faisoit partie de la garnison; mais ma Sœur demeuroit au près de ma mere. Je les embrassai tendrement & je partis. C'etoit en hyver. J'ignorois encore dans quelle armée je servirois: mais je voulois arriver, avant que les armées pussent entrer en campagne.

Je trouvai à Helsingburg, dernière station de la Suéde, au Sund, le Prince Casimir d'Ysenbourg, qui revenoit de la Russie, où il avoit servi pendant quelques années, pour passer au service de Hesse. Frédéric I, Roi de Suéde & en même temps Landgrawe de Hesse-Cassel, lui avoit donné un régiment: je l'avois vu à Stockholm, le prince Casimir ayant été du nombre des officiers des troupes auxiliaires que le

Maréchal de Keith avoit amenées en Suéde. Nous resolumes d'aller ensemble jusqu'à Coppenhagen. Les glaces nous arrêterent un ou deux jours, ce qui nous impatienta beaucoup; & nous obligeames les bateliers de nous faire passer le Sund entre Helsingburg & Helsingœr. Quoique ce passage ne soit que d'une mille, nous fumes tellement balottés par les glaces, qu'il nous fallut plusieurs heures pour aborder sur les côtes Danoises; & nous courumes le plus grand danger de périr: Nous couchames à Helsingœr; & le lendemain, nous continuames nôtre route sur Coppenhagen.

Je fus présenté à la Cour par nôtre envoyé le Baron de Kopken, qui me combla de politesses, & ensuite à toute la noblesse de cette Capitale. Le Duc de Würtemberg-Oëls, Général de Cavalerie & Colonel des Gardes à cheval, y faisoit alors très grande figure. Je soupai chez lui, avec mon compagnon de voyage, dès le jour même de nôtre arrivée. Nous fimes la partie de jeu de Madame la Duchesse. Cette princesse étoit aussi jolie qu'aimable. On jouoit très gros jeu; & ce n'étoit pas là mon affaire: car, non-seulement je n'aime pas le jeu, mais il est rare qu'il me soit favorable. Cependant, comme étranger, je ne pouvois alléguer d'excuses pour me dispenser de jouer, & je perdis mon argent.

Je vis tout ce qu'il y avoit d'intéressant dans cette ville; les arrangemens de la marine qui ne le céde en rien à celle des autres nations de l'Europe; le château qui est très beau, la chapelle de la Cour, les écuries & le manége, où je trouvai une quantité de très beaux chevaux & si bien dressés, qu'à un carousel, qui eut lieu pendant mon séjour, Frédéric V, alors Prince Royal, le Duc de Würtemberg, & deux autres Seigneurs Danois exécuterent un ballet qui fut universellement applaudi. On m'y montra encore cette fameuse piéce de méchanique, inventée par Ticho-Brahé, qui, par le moyen d'une roue, présente tout le systême planétaire & tel qu'il l'avoit lui même conçu.

Quelques officiers revenoient des Pays-Bas, où ils avoient fait la campagne précédente dans l'armée des Alliés: Ils me firent naître l'envie de demander à être employé dans cette armée.

De Coppenhagen je passai à Hambourg où je séjournai quelques jours pour les arrangemens que j'avois à faire, relativement aux sommes dont j'avois besoin pour la campagne. La Duchesse de Hollstein, mere du prince Royal de Suéde, residoit en cette ville. J'allai lui faire ma cour. Elle m'invita à souper. La compagnie étoit fort nombreuse; car cette princesse vivoit avec beaucoup de magnificence. Je fus charmé de la politesse avec la quelle elle accueilloit tout le

monde. Je trouvai chez elle, entr'autres perſonnes, le réſident de France, qui étoit d'un âge très avancé, & dont l'eſprit ſe reſſentoit un peu de la foibleſſe ordinaire de la vieilleſſe. Quand il ſçut que j'étois un jeune officier Suédois, qui ſe rendoit dans les Pays-Bas pour y faire quelques campagnes, il m'offrit très poliment des lettres de recommendation, ſi je voulois entrer dans l'armée françoiſe. Je le remerciai de ſon honnêteté, en ajoutant que mon deſſein étoit de ſervir dans l'armée des Alliés. Ce bon vieillard prit feu, ne concevant pas qu'un Suédois fut capable de prendre un pareil parti. Je lui répondis, que, Troyens ou Rutules, tout m'étoit égal, & que je me déterminois pour le ſervice qui me convenoit davantage, & nous nous ſéparames.

Je partis pour la Haye. Les Provinces-Unies fournirent aux Cours de Vienne & de Londres quarante mille auxiliaires pour la campagne qui alloit s'ouvrir; & elles en confièrent le commandement au Prince régnant de Walldeck, qui étoit en même temps Général dans les troupes de la Reine de Hongrie. Lorſque j'arrivai à la Haye, ce prince étoit déjà parti pour Bruxelles, où l'armée des Alliés devoit ſe raſſembler. Je me munis de différentes lettres de recommendation pour lui; & je pris ſur le champ le chemin des Pays-Bas Autrichiens pour aller lui offrir mes ſervices, en qualité de Volontaire. Il les accepta

avec beaucoup de politesse; il exiges que je n'aurois pas d'autre table que la sienne, & me permit de joindre mon équipage au sien.

Ce prince étoit extrêmement poli, gracieux. Il étoit né pour la profession militaire; &, ce qui reléve infiniment ses talens de Général, il étoit plein d'humanité & de grandeur d'ame.

Le Duc de Cumberland, qui devoit commander en chef l'armée des Alliés pendant la campagne, arriva quelques jours après à Bruxelles, & en même temps, le Maréchal de Königseck, qui venoit de Vienne pour commander sous lui, ou plutôt, pour diriger ce prince, qui étoit encore jeune & de peu d'expérience.

Cette armée étoit composée de troupes Angloises, Autrichiennes, Hollandoises, Hannovriennes & Hessoises, ces dernières étoient à la solde de l'Angleterre.

Le premier de May, tous les différens corps étant réunis, on se mit en campagne, au nombre de septante mille hommes. L'armée françoise, sous les ordres du Maréchal de Saxe, s'avançoit vers Tournai, avec tout l'attirail nécessaire pour en entreprendre le siége. On apprit deux jours après, que cette place étoit investie; & il fut resolu de marcher à l'ennemi, pour l'obliger à se retirer ou pour lui livrer bataille.

Nous fimes tranquillement les trois premières marches; mais nous sçumes que Mr. le Maréchal de Saxe avoit fait ouvrir la tranchée, & qu'il battoit très vigoureusement la ville. Tournai est une des meilleures forteresses des Pays-Bas, & elle avoit alors une nombreuse garnison. Elle étoit donc en état de soutenir un long siége. Nous nous arrêtames à la distance de deux marches, pour voir la contenance de l'ennemi. Non seulement il continua le siége avec la même vigueur qu'avant nôtre approche; mais il se prépara à nous bien recevoir. Le Roi de France & le Dauphin se trouvoient alors dans l'armée.

Le dixième de May, nous nous remimes en marche sur quatre colonnes. Je fus de l'avant-garde qui deblaya le pays des avant-postes des François; & le soir même les deux armées furent en présence l'une de l'autre. Celle de l'ennemi, qui jusques-là n'avoit pas cessé de continuer le siége, prit le parti de n'y laisser qu'une garde de tranchée, & employa la nuit pour se mettre en ordre de bataille. Il choisit pour cela les hauteurs qui étoient vis-à-vis de nous, ayant sa droite au bourg Antoing, & sa gauche au bois de Barris; & son centre au village de Fontenoi. La droite étoit couverte par un bon ravin; le village de Fontenoi, palisadé & abondamment fourni de troupes & d'artillerie; & la gauche, défendue par de fortes redoutes.

Le onzième, dès la pointe du jour, nôtre armée s'avança en se déployant en ordre de bataille. La canonnade commença de part & d'autre; & à huit heures du matin, nous nous raprochames pour attaquer. Cette bataille a été décrite si souvent, qu'il est inutile d'en donner ici le détail. J'ajouterai seulement que, si, au lieu d'aller tout droit à l'ennemi, nous nous étions étendu sur nôtre droite, en tournant le bois de Barris, & si, avec nôtre aîle nous avions attaqué l'aîle gauche de l'armée françoise, en refusant nôtre gauche, nous aurions infailliblement remporté la victoire.

Le Duc de Cumberland, avec son aîle droite renversa d'abord toute l'aîle gauche des François; mais n'étant soutenu, ni par le centre ni par la gauche de nôtre armée, il s'avança avec tant de vivacité qu'il rompit entièrement la ligne. Le Maréchal de Saxe sçut mettre à profit cette circonstance. Il prit quelques brigades de son centre, qui firent un quart de conversion à gauche, attaqua en flanc le corps du Duc de Cumberland déjà trop avancé, & avec une telle impétuosité, qu'il l'obligea à se retirer, en formant un grand quarré, & après avoir perdu beaucoup de monde.

Nôtre centre, que commandoit le Prince de Walldeck, attaqua le village de Fontenoi, qui se défendit vigoureusement, & qui nous couta cher, sans

néanmoins que nous puissions l'emporter. Nôtre gauche, qui avoit devant elle le grand ravin dont j'ai parlé, ne pouvoit que soutenir la canonnade de l'ennemi.

Je fus envoyé par le prince pour ordonner aux Généraux qui commandoient la gauche, de s'avancer sur la droite, pour relever le centre qui avoit prodigieusement souffert à l'attaque du village. Je trouvai que plusieurs régimens Hollandois avoient déjà pris la fuite, desorte qu'ils avoient laissé un grand vuide dans les lignes, & qu'un régiment de cavalerie s'étoit également enfui à 7 milles du champ de bataille, jusqu'à Bruxelles, où il avoit répandu la plus grande consternation, en annonçant que tout étoit perdu & que les généraux étoient blessés dangereusement ou avoient été tués. *)

Le reste de la cavalerie, quelques régimens d'Infanterie & sur-tout les Gardes Hollandoises, qui ont toujours soutenu leur réputation, tinrent ferme contre tous les efforts des François: mais tandisqu'on se préparoit à executer les ordres que j'avois apportés, on vint annoncer qu'il ne falloit plus songer qu'à faire sa retraite.

*) Le Colonel de ce régiment ne tarda pas à porter la peine de sa lâcheté: Il fut cassé, ainsi qu'une grande partie des officiers.

Le Duc de Cumberland avoit gagné le grand bois qui étoit derrière nous; & les troupes françoises qui l'y avoient poursuivi, revenoient en bon ordre pour attaquer nôtre flanc droit. On se hâta donc de se retirer sous les canons de la ville d'Aht, à un mille & demi du champ de bataille.

Cette mémorable journée coûta cher aux deux armées; mais la plus grande perte fut du côté des Anglois. On ne peut leur refuser cette justice, qu'il n'est pas possible d'aller à l'ennemi avec une contenance plus ferme, plus assurée & plus de valeur. Aussi se firent-ils hâcher; & la terre étoit jonchée de leurs cadavres mutilés. Ils perdirent une multitude de leurs officiers; & cette sanglante bataille occasionna un dueil général dans presque toutes les grandes maisons des Iles Britanniques. Je fus deux ou trois fois envoyé, durant la bataille, au Duc de Cumberland, pour lui parler de la part du Prince de Walldeck. Je ne le trouvai jamais que dans les endroits où le feu étoit le plus vif, & qu'à la tête de son infanterie. Ni lui ni le corps qu'il commandoit, ne songeoient à nous. Ils combattoient comme s'ils avoient été seuls; & ils se retirerent de même: ce que j'ai encore eu occasion d'observer deux années après, à la bataille de Laffeld.

Cette nation a vraiment quelque chose de singulier & qui la distingue de toutes les autres; les femmes

même conſervent tout leur ſang-froid dans les plus grands dangers & au milieu des horreurs du carnage. J'en vis un exemple frappant & qui n'eſt pas indigne d'être rapporté. Une Angloiſe étoit occupée ſur le champ de bataille, à découdre les gålons de l'uniforme d'un officier qui venoit d'être tué. Je paſſois près d'elle dans ce moment: un boulet de canon emporta ſa tête. Une autre Angloiſe, qui portoit ſon enfant dans ſes bras, s'apperçut de cet accident. Elle dépoſa ſon enfant à terre, prit le couteau dont s'étoit ſervi cette femme, & que ſes mains ſerroient peut-être encore; & ſans doute acheva t-elle de découdre les galons avec la même tranquillité, ſi (ce que j'ignore, puiſque je continuai ma courſe) un nouveau boulet de canon ne l'emporta point comme la première.

Nôtre armée s'arrêta deux jours à Ath pour donner le temps à nos fuyards de ſe raſſembler & pour reprendre haleine.

Les régimens Suiſſes & Allemands, qui étoient au ſervice de la République de Hollande, ſe diſtinguérent auſſi beaucoup dans cette bataille & perdirent beaucoup de monde. La perte, qui fut faite dans l'une & dans l'autre armée, fut généralement portée à plus de vingt mille hommes.

Le Duc de Cumberland n'eut aucun accident; mais le Maréchal de Königseck, qui étoit très-vieux & gouteux, &, par une ſuite néceſſaire, mauvais ca-

valier, en voulant rallier le régiment de cavalerie qui fuyoit, ainſi que je l'ai dit, eut le malheur d'être renverſé de ſon cheval & de ſe bleſſer.

Le Prince de Walldeck eut deux chevaux tués ſous lui, & n'eſſuya pas d'autre accident. Parmi les officiers de ſa ſuite, je fus l'un de ceux qui s'en tirerent le plus heureuſement: je n'eus qu'un cheval tué ſous moi: Mais j'avois un domeſtique, Suédois, qui ne me quittoit pas & qui conduiſoit mes chevaux; & n'en ayant pas beaucoup à perdre, je lui ordonnai de s'éloigner des endroits où le feu étoit le plus vif. Il s'obſtina à reſter, curieux de voir de près une bataille. Quelques momens après, je le vis à pied, & déſeſpéré d'avoir fait tuer encore deux de mes chevaux. Comme je paſſai près de lui, je le grondai beaucoup de ſon étourderie. Il n'inſiſta pas moins ſur la permiſſion de reſter; & bientôt je le vis revenir à moi, monté ſur un très bon cheval, & plus glorieux que s'il avoit gagné la bataille, m'amenant deux bons chevaux de monture, avec équipage. Il s'en étoit emparé ſur le champ de bataille. Je lui tins compte de ſon Zèle, & lui pardonnai.

Nous n'avions pris nôtre camp ſous les canons d'Ath qu'accidentellement. Nous en choiſimes un autre près de la ville de Leſſines. Celui-ci nous convenoit mieux, ſoit à cauſe de ſon étendue, ſoit par ce qu'il étoit couvert par une rivière. Nous y fumes

fort tranquilles, à la diſtance de huit milles de l'armée françoiſe, qui continua le ſiége de Tournai & qui s'empara de la place. La petite guerre recommença néanmoins des deux côtés. Mr. de Cornabé, officier Suiſſe, qui étoit premier aide de camp du Prince de Walldeck, alloit de temps en temps prendre connoiſſance des diſpoſitions de l'armée ennemie, avec plus ou moins de troupes. Je le priai de me permettre de le ſuivre dans ſes expéditions comme aide de camp. Sa réponſe me fit comprendre qu'il n'étoit pas bien aiſe que je l'accompagnaſſe, & que perſonne partageât ſa gloire: mais comme il ne m'avoit pas formellement refuſé cette permiſſion, je jugeai à propos de la prendre; & la nuit ſuivante, ayant fait épier le moment où il ſortoit, je montai à cheval & me plaçai à la queue de ſon détachement, pour être à portée de voir ce qui ſe paſſeroit. On fit hâlte. Je m'avançai pour lui faire des excuſes ſur la liberté que j'avois oſé prendre de le ſuivre. Je lui dis qu'à mon âge il étoit naturel que je cherchaſſe les occaſions de m'inſtruire de mon métier; que j'eſperois qu'il ne déſapprouveroit pas en cela ma conduite; que, du reſte, il étoit le maitre de ſe ſervir de moi pour porter ſes ordres partout où il voudroit. Il me répondit poliment, que mes vues étoient très louables, & qu'il étoit charmé que je vouluſſe lui tenir compagnie. Nous fûmes dans la ſuite amis intimes; & je n'oublierai jamais

toutes les preuves d'estime & d'attachement qu'il ne cessa de me donner en toute occasion.

Pendant nôtre conversation, les patrouilles avancées firent rapport qu'on avoit apperçu une troupe de quelques centaines de fantassins. Nous n'avions de nôtre côté que deux cent dragons & cent hommes d'infanterie. Mr. de Cornabé se hâta d'aller reconnoître l'ennemi, qui, voyant nôtre cavalerie, se tint toujours dans le bois. Nous les y attaquames. Une terreur panique s'empara d'eux; & ils se jetterent dans un village qu'ils gagnerent, avant que nôtre petit corps d'infanterie pût nous joindre. Je demandai cent dragons pour aller les tourner; & mettant pied à terre avec la moitié de mon détachement, je tombai sur eux si brusquement, qu'ils abandonnerent le village, après voir perdu trente hommes tant tués que prisonniers. Nous eumes par ceux-ci une connoissance exacte de la situation de l'ennemi & des progrès du siége de Tournai.

Nous rentrames au camp, dont le Commandant fut si satisfait de ce que je venois de faire dans cette occasion, que non seulement il m'honora de son estime & de son amitié, mais qu'il fit de ma conduite un rapport si avantageux au Prince de Walldeck que celui-ci m'accorda, depuis, toute sa confiance & toutes ses bontés.

Nous eumes plusieurs autres rencontres pareilles: mais bientôt nous apprimes que la ville assiégée étoit emportée & l'armée françoise marchoit à nous. Il nous étoit impossible de pouvoir défendre le camp que nous occupions; & nous nous retirames par trois marches jusqu'à Bruxelles, appuyant nôtre gauche sur cette ville, nôtre droite sur Vilvorden, & ayant devant nous le canal qui communique de l'une à l'autre de ces deux villes.

Le Maréchal de Saxe jugea le camp inattaquable. Il se borna donc à occuper tout le pays que nous avions abandonné, à en tirer des vivres & de fortes contributions, à assiéger les forteresses qui s'y trouvoient, & qui se défendoient trop mal pour l'arrêter long-temps.

Cependant nous eumes la satisfaction d'apprendre que les Anglois, en Amérique, s'etoient rendus maitres du Cap-Breton. Les officiers de leur nation, qui faisoient partie de nôtre armée, prétendoient que cette prise seule les dédommageroit amplement de tous les fraix de la guerre.

Une seconde nouvelle vint encore augmenter nôtre joye, ou pour mieux dire, nous faire oublier un peu les chagrins que nous avions des mauvais succès de cette campagne. Ce fut celle de l'élection de l'Empereur François I.

On crut alors devoir célébrer ces événemens par des fêtes & des réjouissances, tant à l'armée qu'à Bruxelles, quoique l'ennemi nous eut déjà pris les deux tiers des Pays-Bas, & que les Autrichiens, sous le Prince Charles, frere de l'Empereur, eussent perdu deux batailles contre le Roi de Prusse.

Nous gardames tranquillement nôtre camp, jusqu'à la fin de la campagne; & ce qui ne contribua pas peu à nous y retenir dans cette inaction, c'est que le Duc de Cumberland fut informé par un courier que lui expédia le Roi, son pere, que le Prétendant avoit débarqué en Ecosse avec quelques troupes françoises: que les habitans de ce royaume, en grande partie, s'étoient déclarés en faveur de sa cause, & que déjà ce Prince marchoit vers Londres. Il étoit ordonné en même temps au Duc de Cumberland, de s'embarquer en toute diligence avec les troupes Angloises & Hessoises sur les vaisseaux de transport que Sa Majésté avoit déjà expédiés pour cet effet, & de se hâter de venir sauver la patrie.

Il partit avec son corps d'armée, passa heureusement en Angleterre, alla sur le champ à la rencontre du Prétendant, le battit à Collvedert, & fit évanouir toutes les belles espérances qu'on avoit conçues de cette entreprise.

Nôtre armée continua à être tranquille. On se borna à la petite guerre. Le Prince de Walldeck ob-

nt des Etats-Généraux qu'on léveroit autant de trou-es legéres qu'il en falloit pour occuper les postes vancés, & pour suppléer les troupes réglées, que es escarmouches & des courses continuelles fatiguoi-nt trop.

On tira de la Bavière tout un régiment de hus-rds: car l'Electeur aiant fait sa paix avec la Cour de ienne, & voulant rétablir les finances & son pays, ui sous le régne de son pere, l'Empereur Charles VII, oit été entièrement épuisé, s'étoit déterminé à refor-er une partie de ses troupes.

A ce régiment qui nous venoit de la Bavière, & ui déjà s'étoit mis en marche, on ajouta deux com-gnies franches de cent cinquante fantassins, cin-ante dragons & autant de hussards. On forma ces tits corps de déserteurs françois qui arriverent en s grand nombre, & qui même suffirent pour créer core deux nouvelles compagnies.

Le Prince de Walldeck m'offrit la première. Je cceptai, quoique je n'eusse alors aucune idée de ces tes de troupes: mais ce ne fut pas sans m'en défen-e d'abord le mieux que je pus. J'ai sçu bien bon dans la suite à ce Prince d'avoir pris la peine de me rsuader, puisque mes appointemens s'éléverent ntôt à huit cent Ducats, & que j'étois payé bien ctement, à quoi, je l'avoue, je ne m'étois guères endu: on sçait que la république de Hollande

paye très-bien ses troupes en temps de guerre. Elle les paye bien mal, au contraire, en temps de paix.

La première de ces compagnies franches me fut donc donnée, ainsi qu'on vient de le voir; mais à mésure que les autres furent levées & tant soit peu exercées, le Prince les mit sous mes ordres; & je n'épargnai ni peines ni soins pour les tenir continuellement en action.

Le premier poste qui me fut assigné, ce fut le fauxbourg de Bruxelles du côté de l'ennemi qui campoit à la distance d'une marche, près de la ville d'Alost, où Louis XV, & le Maréchal de Saxe avoient établi leur quartier général. Cette proximité des deux armées occasionnoit de fréquentes escarmouches; & comme les Généraux de part & d'autre alloient souvent reconnoître les dispositions & le terrain, il ne se passoit aucun jour où nous ne fussions aux prises. Il n'arriva, néanmoins, aucun accident ou évenement de conséquence; & je ne me souviens que d'un fait assez singulier, & que je ne puis me resoudre à passer sous silence.

Un détachement de trois cent François s'étoit avancé, & avoit envoyé en avant un officier & cinquante hommes qui attaquérent mes postes. Je sortis aussitôt avec toute ma troupe pour les repousser. Ils feignirent de se retirer, à mon approche. Leur dessein étoit de m'attirer dans une embuscade. Je

donnai cinquante hommes à un officier, avec ordre de les poursuivre, & je m'avançai, à droite & à gauche, (on n'ignore pas que le pays est très coupé dans les environs de Bruxelles) avec deux autres petits corps d'une égale force. Le reste de ma troupe & la cavalerie devoient me suivre tout doucement, pour être à portée de me soutenir en cas de besoin.

Cependant, l'officier qui commandoit les cinquante hommes que j'avois envoyés à la poursuite des cinquante François dont je viens de parler, reconnut par hazard celui qui étoit à leur tête, ayant servi en France avec lui dans le même régiment; & pendant le feu de l'action il l'appelle tout haut par son nom. Celui-ci à son tour reconnoit son ancien camarade: Ces deux jeunes fous arrêtent le feu & s'embrassent. Je fus fort étonné de cette interruption; & je courus pour voir de quoi il s'agissoit. Je les trouvai tous deux en querelle, tandisque leurs soldats, ayant leurs fusils sur l'épaule, se contentoient d'être les spectateurs de cette scène vraiment comique. Il étoit question entre eux de sçavoir lequel étoit prisonier de guerre. Cela me parut fort étrange. Je dis à l'officier françois de faire appeller le commandant de tout leur détachement; & je découvris par là qu'il y avoit d'autres troupes en arrière. Je dépéchai sur le champ un bas-officier. Un moment après, le Commandant, qui avoit le grade de Lieutenant Colonel, arriva, suivi

de tous les officiers de fon détachement, que la curiofité avoit attirés. Je prétendis qu'il devoit ordonner à ces cinquante hommes & à leur chef de fe rendre nos prifoniers; Et lui, de fon côté foutint, que c'étoit à moi de donner ce même ordre aux miens. Je me fâchai férieufement: je lui déclarai qu'il n'avoit qu'à aller rejoindre toute fa troupe, & que nous verrions bientôt lequel de nous deux devoit faire la loi à l'autre.

Pendant cette vive alternative, le Prince de Wall-deck & plufieurs autres généraux, qui avoient entendu le bruit de la moufqueterie, furvinrent. A la vue de tous les officiers françois, le Prince s'informa de ce qui fe paffoit. Un de mes Lieutenans lui conta l'affaire. Je n'étois plus là; & j'avois été faire mes difpofitions pour entourer le détachement. Le Prince fit auffitôt prendre tous les officiers. J'accourus, pour lui repréfenter qu'ils n'étoient venus que fur ma parole, & je le fuppliai de les renvoyer à leurs corps. Je lui promis en même temps de les lui remettre prifoniers dans le court intervalle d'une demie heure, fçachant, à n'en pouvoir douter, où le détachement s'étoit pofté en embufcade. Il me trouva, ainfi que tous les autres généraux, fort fingulier de vouloir recommencer le combat. J'eus beau dire, qu'ayant donné ma parole, il ne m'étoit pas permis d'agir autrement: il me répondit, que, puis que ces officiers

avoient fait la sottise de quitter leurs troupes, ils ne pouvoient s'en prendre qu'à eux-mêmes; que d'ailleurs, lui présent, & n'aiant point engagé sa parole, l'affaire changeoit entièrement de face; & il m'ordonna d'envoyer seulement un officier avec un tambour, pour sommer le détachement embusqué de se rendre. J'obéis: la troupe ennemie, privée de ses chefs, vint tout bonnement mettre bas les armes; & nous reprimes le chemin de nos postes avec nos prisoniers, que nous fimes conduire dans la ville, au nombre de trois cent hommes & de onze officiers.

Le Maréchal de Saxe, qui, à cause de nôtre situation, se voyoit hors d'état de rien entreprendre de considérable durant le reste de la campagne, envoya de tous côtés des détachemens pour levér des contributions. Un régiment, qu'il avoit formé de Ulans & de Dragons, & qui portoit son nom, fut chargé de cette expédition: mais les soldats s'aventurèrent quelque fois si loin, que nos troupes en prirent un très grand nombre, avec les sommes qu'ils avoient exigées des pauvres habitans.

Nous usames de représailles. On m'ordonna d'aller faire une course en France, d'y lever le plus de contributions qu'il seroit possible. Je pris avec moi deux cent cavaliers & deux cent fantassins; & laissant le reste de mon détachement dans les faux bourgs de Bruxelles, pour s'opposer aux incursions de l'ennemi

je me mis en marche. J'allai, la nuit comme le jour; & lorſque ma troupe avoit beſoin de repos, je m'enfonçois dans les bois. Je parcourus ainſi tout le Hainaut, où je levai d'aſſez fortes contributions; & trois ſemaines après, je revins & rendis compte de ma commiſſion.

Il n'en eſt pas de plus déſagréable & de plus pénible à quiconque a le cœur ſenſible. Comment ne pas ſouffrir de la cruelle néceſſité de faire des malheureux! c'étoit ma première expedition en ce genre; & ça été heureuſement pour moi la dernière.

Lorſque je fus de retour à l'armée, on étoit occupé à prendre les quartiers d'hyver. Les François venoient de prendre les leurs; & le Maréchal de Saxe étoit parti pour Paris à cauſe des maladies dont il étoit attaqué. Il fut bientôt guéri. Auſſi retourna-t-il encore pendant l'hyver pour nous jouer un aſſez mauvais tour, comme on le verra ci-après.

Je reçus ordre de continuer à reſter dans le fauxbourg de Bruxelles avec le corps que je commandois, pour veiller aux mouvemens de l'ennemi, & pour l'obſerver dans ſa marche & ſa poſition. J'eus differentes eſcarmouches avec leur arrière-garde; & ſouvent même, l'avantage fut de mon côté, puiſque je leur fis quelques centaines de priſonniers, du nombre desquels ſe trouvèrent pluſieurs officiers.

Enfin, on prit de part & d'autre ſes quartiers d'hyver; & je me retirai à mon poſte, d'ou je fis rapport de mon expédition au Prince de Walldeck, qui étoit dans la ville, avec la plus grande partie de l'infanterie Hollandoiſe, & deux régimens de cavalerie, l'un de dragons & l'autre de huſſards. Le reſte fut placé en arrière, ainſi que les troupes Hannovriennes.

Nous n'avions d'Autrichiens que deux régimens de huſſards & deux d'infanterie. Le Roi de Pruſſe occupoit ſi bien l'armée impériale en Bohême & en Saxe, qu'il avoit été impoſſible d'en rien détacher pour nous renforcer, quoique le départ des Anglois, qui avoient été rappellés à cauſe du Prétendant, nous eut conſidérablement affoiblis.

Le commencement de l'hyver ſe paſſa avec beaucoup de tranquillité. Aux expéditions & aux exercices militaires ſuccéderent les fêtes qu'on donna à l'occaſion de l'avénement du Grand Duc de Toſcane au trône impérial. Le Prince de Walldeck qui avoit fait venir ſa Princeſſe à Bruxelles, tint grande maiſon, ainſi que le Prince Kaunitz, qui alors étoit à la tête du gouvernement des Pays-Bas ſous le titre de Miniſtre Plénipotentiaire. Il y avoit encore quantité de grands Seigneurs qui ne faiſoient pas avec moins de magnificence les honneurs de leur maiſon, deſorte qu'on

s'amusoit très bien & qu'on oublioit presque qu'on faisoit la guerre.

Je n'étois agé que de vingt cinq ans; & par conséquent je n'étois par le moins empressé à jouir de tous les plaisirs. Je n'avois qu'un regret, c'étoit que, pour moi en particulier, la durée n'en seroit pas longue, puisque, dans le poste qui m'étoit assigné, j'étois plus obligé que personne d'être sans cesse sur le *qui-vive*.

Je me trouvois un soir dans une assemblée & je faisois la partie de jeu d'une fort aimable Dame, qui ne m'étoit rien moins qu'indifférente. Le Prince de Wallldeck, qui s'y rendit fort tard, m'appella, dès qu'il m'apperçut, & me dit à l'oreille, que ses espions venoient de lui donner avis, qu'un détachement françois de la garnison de la ville d'Ath, étoit sorti pour lever des contributions, & s'étoit avancé jusqu'à deux lieues de Bruxelles. Il me nomma l'abbaye où on l'avoit vu entrer, & m'ordonna de partir sur le champ pour aller à sa poursuite & nettoyer le pays. Je quittai ma partie, non sans regret; Et, afin que personne ne put remarquer de quoi il s'agissoit, je priai quelqu'un de prendre mes cartes.

Je me hâtai d'aller rassembler mes gens: mais j'avois oublié de demander au Prince, quelle étoit la force du détachement ennemi. Je pris donc au hazard deux cent fantassins, & cent dragons & hussards.

Il étoit minuit. Je marchai vers l'abbaye qui m'étoit indiquée: mais j'appris, en y arrivant, que les François en étoient parti précisément à minuit. Les pauvres moines étoient désolés d'avoir perdu tout leur argent. Ils ne purent m'informer de la route qu'ils avoient prise.

Je fis reposer ma troupe, environ deux heures, dans une grange, & donner du fourage aux chevaux. Je tachai, en attendant, de m'assûrer, si on avoit entendu des chiens aboyer dans les villages voisins; mais personne ne fut en état de me donner aucune nouvelle du détachement: il avoit eu la précaution, en s'en retournant, de passer tout-à côté, mais sans y entrer, pour mieux dérober sa marche.

Je pris donc la route, que je crus devoir supposer qu'il avoit prise; & dès qu'il commença à faire jour, j'envoyai à droite & à gauche des patrouilles à la découverte.

Enfin un de mes soldats m'amena une femme qui lui avoit servi de guide, & qui sans doute avoit été mal recompensée, puis qu'elle n'avoit pas moins d'empressement à m'indiquer l'endroit où il étoit, que j'en avois moi même à le rencontrer. Je sçus d'elle que ce détachement n'étoit composé que de fantassins.

Je fis rentrer mes patrouilles; & je m'acheminai vers l'endroit, où cette femme l'avoit quitté. Après

avoir fait un quart de lieue, un payſan m'avertit que le détachement ennemi s'etoit fait donner à manger & à boire dans le village où je me trouvois, & qu'il s'étoit retiré dans le château que j'avois devant moi, pour s'y repoſer. Je jugeai que ſa force n'etoit pas fort ſupérieure à la mienne, puisqu'un ſeul petit village avoit pu lui fournir ſuffiſamment des vivres.

J'envoyai, ſans bruit & le plus ſécrétement qu'il me fut poſſible, mes cent Cavaliers ſe poſter de l'autre côté du village, en leur preſcrivant de ſe tenir en embuſcade juſqu'à ce que les ennemis vinſſent à eux ou que je leur fiſſe paſſer de nouveaux ordres.

J'avançai dans le village avec mon infanterie dans le deſſein de les ſurprendre. J'y réuſſis, quoiqu'en plein jour. Ils ſe jettèrent d'abord dans le vieux château, dont ils barricadèrent toutes les portes; & ils firent feu ſur nous par les fenêtres. J'entourai le château; je plaçai à l'entrée un officier avec cinquante hommes pour les arrêter, s'ils tentoient de forcer la ſortie. Je mandai ma cavalerie. J'ordonnai aux huſſards d'aller bien avant pour pouvoir m'avertir, s'il leur arrivoit du ſecours. Je fis mettre pied à terre aux dragons pour être d'autant plus en état de les repouſſer en cas de ſortie; & enſuite je les fis ſommer par un officier & tambour de ſe rendre. Ils refusérent, eſpérant ſans doute de s'échapper à la faveur de

la nuit. Je fis donc mettre le feu au châte retirerent dans une vieille tour.

Mr. de Cornabé, mon ami, prem ie camp du Prince de Walldeck, m'avoit sui ie- main, avec trois cent dragons, pour m en cas de besoin.

Arrivé à la distance d'une lieue, il être attaque, & me fit avertir de son appr ren- fort qu'il m'amenoit. Je lui répond déta- chement des ennemis étoit déjà enfer pou- voit faire reposer sa troupe, & qu'il é de la fatiguer davantage; mais que, s'il v ir lui- même, je serois charmé de le voir.

Il s'empressa de venir me joind us déli- bérames ensemble sur ce qu'il y avo A mi- nuit nous les fimes sommer de nou rendre: mais ils tinrent ferme dans leur tou

Vers la pointe du jour je m ormi dans le jardin au pied d'un arbre, e fatigues & fort affoibli par une fièvre-quart vois depuis plus de deux mois. Mon ami voulut pas troubler mon sommeil, leur en autre messa- ge pour les ménacer de faire elques barils de poudre pour les faire sau air & les en- sevelir sous les ruines de leur ils persistoient plus long-temps dans leur obst Cette ménace

les détermina à se rendre: & je fus agréablement éveillé par mon ami, qui me présenta les officiers prisonniers au nombre de neuf, parmi lesquels étoit le Lieutenant Colonel qui les commandoit. Le détachement n'étoit composé que de deux cent hommes.

J'eus dans cette rencontre un officier & quatre soldats tués, & un officier & quatorze soldats blessés. Nous retournames ainsi à Bruxelles: je remis mes gens dans leurs quartiers; & après avoir pris quelque repos, je rentrai en ville pour m'amuser, & reprendre le train de vie que j'avois interrompu pour trois jours, & en même temps pour consulter les médecins sur les moyens de me délivrer de ma fièvre-quarte.

Le Prince jugea à propos d'établir une garnison à Nivelle qui est à six lieues de Bruxelles, dans le dessein d'empêcher à l'avenir les courses de l'ennemi dans le pays & de les tenir plus en respect. Pour cet effet il tira de la ville un Major & deux cent Suisses; & je reçus également ordre de m'y rendre avec mon corps.

J'eus donc le regrèt de m'éloigner de Bruxelles, où j'avois fait quelques connoissances, qui ne m'intéressoient pas peu; Et nous primes nôtre station à Nivelle.

Cette petite ville étoit entourée d'une assez bonne muraille & d'un fossé, mais à sec. Il y a un Chapitre

composé de quarante Chanoinesses des premières familles du pays; & nous espérames de passer agréablement nôtre quartier d'hyver. C'est ordinairement une Princesse qui est Abbesse dans le Chapître. Nous y trouvames plusieurs Chanoinesses extrêmement aimables. Il y avoit même dans la ville quantité de gens de qualité, qui, n'ayant pas les moyens de soutenir les dépenses qu'exige le séjour des grandes villes, s'y étoient fixés pour vivre avec plus d'aisance.

Lorsque nous eumes pris nos arrangemens particuliers, & fait toutes les dispositions rélatives au service & nécessaires pour nôtre sûreté, nous allames faire nôtre cour à l'Abbesse, qui nous accueillit très gracieusement, nous invita à souper pour le lendemain, & nous pria ensuite d'assister aux assemblées qu'elle étoit dans l'usage de donner deux fois par semaine. Madame la Prévôte imita son exemple; & deux fois aussi par semaine, l'assemblée se tenoit chez elle. On nous permit en même temps de donner un bal, pour complêter les fêtes, de sorte que nous passames très-bien nôtre hyver. Chaque officier eut soin de s'attacher à l'une de ces Chanoinesses; & je ne m'oubliai pas plus que les autres. Je fis ma cour à une jeune Dame, avec laquelle j'avois déjà fait connoissance à Bruxelles. Elle étoit venue chez des parentes qu'elle avoit dans le Chapître, & auxquelles elle faisoit

d'affez fréquentes & longues vifites. Elle étoit belle, aimable, très attrayante par fes manières. Elle aimoit la mufique; & fa voix étoit fort agréable. Je ne négligeai rien pour m'infinuer bien avant dans fes bonnes graces. Comme je touchois le clavecin, je me faifois un plaifir de l'accompagner, toutes les fois qu'il lui plaifoit de chanter; & dans ces momens je ne ceffois d'exalter fes charmes & toutes fes belles qualités: mais naturellement vive, enjouée, agaçante, elle me faifoit, à fon tour, la guerre au fujet d'une Dame, au près de la quelle elle m'avoit vu à Bruxelles fort affidu. J'eus beau lui protefter, que jamais je ne m'étois occupé que d'elle, je ne pus l'empêcher de s'en éclaircir â mes dépens, & de me jouer un tour auffi unique qu'inattendu. Je lui difois que la Dame dont elle me parloit, avoit fans doute beaucoup de mérite, & qu'on avoit raifon de la trouver fort aimable: mais que, fi j'étois du nombre de ceux qui l'avoient toujours beaucoup eftimée, je n'avois garde de la lui comparer. Elle me répondoit, que toute mon éloquence ne fçauroit la perfuader, & qu'enfin elle trouveroit un jour le moyen de m'arracher l'aveu des tendres fentimens que je lui déguifois. Cette petite jaloufie étoit fort de mon goût. Je continuai mes affiduités auprès d'elle, toujours en lui réïtérant les mêmes proteftations; & de fon côté, elle ne ceffa point de me faire la guerre, lorfqu'un jour je reçus

de Bruxelles une lettre de la Dame en question. Elle étoit conçue en ces termes.

„Monſieur,

„Je ſuis obligée d'aller voir une tante que j'ai à „Mons, & je paſſerai bien près de vôtre garniſon. „Voudriez vous bien avoir la complaiſance de venir „à ma rencontre après demain à G..... Je déſire „beaucoup de vous parler; & je ſerois fort aiſe de „vous communiquer une ſingulière avanture qui „m'eſt arrivée dernièrement & qui ne pourra que „vous amuſer. J'oſe m'en flatter, d'après tous „les temoignages d'amitié que j'ai reçus de „vous.

à Bruxelles le 14ᵉ Janvr. 1746."

Cette lettre me transporta de joye; & je n'eus rien de plus preſſé que de prendre mes arrangemens pour me trouver au rendez-vous indiqué. Les ennemis ſe préſentoient journellement dans les environs de Nivelle. Je commandai cinquante huſſards & dragons pour le lendemain, ſous prétexte d'aller voir ce qui ſe paſſoit.

Le ſoir, j'étois à une aſſemblée avec la même Dame. Elle me propoſa de faire le lendemain une partie de campagne chez ſes parens, à une petite diſtance de la ville. Je la priai de la renvoyer à un autre jour. „Qu'avez vous donc, me dit-elle, de ſi intéreſ-

„sont à faire demain, pour me refuser?" Je lui répondis avec un air d'assûrance & de sérénité, qu'il me falloit aller reconnoître le pays du côté de l'ennemi Elle écouta ma réponse dont elle feignit de se contenter; & nôtre querelle accoutumée recommença. Le lendemain, dès la pointe du jour, mon détachement étoit à ma porte; & comme je me disposois à monter à cheval pour partir, on m'apporta ce billet.

„Ne prenez pas la peine, Monsieur, de courir au „devant de Madame de *** ***. Elle est fort „tranquille à Bruxelles; & c'est moi qui vous ai „joué ce petit tour. Me direz-vous encore, qu'elle „vous est indifférente? Je vous attends ce soir „à l'assemblée; & ce sera pour y étaler mon „triomphe."

„à Nivelle ce 16e Janvr. 1746, au point du jour."

On peut aisément se dépeindre ma confusion à la lecture de ce billet; mais, afin que personne ne remarquât mon embarras, je me mis à cheval; & je sortis avec mon détachement, comme pour aller faire la patrouille qui devoit servir de prétexte à mon rendez-vous.

Je rentrai dans ma garnison, après quelques heures d'absence. Plus je refléchissois sur mon étourderie, & plus j'étois honteux. Je ne concevois pas, que, n'ayant jamais vu d'écriture de la Dame de

Bruxelles, j'eusse adopté cette lettre avec aussi peu de reflexion: mais que faire?

*Le renard, honteux & confus,*
*Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.*

Je me rendis le soir à l'assemblée, bien résolu de faire la meilleure contenance possible. On m'y reçut avec le sourire de la satisfaction & l'air du triomphe; mais cependant on usa de tant de discrétion & d'adresse, que personne de la compagnie ne put se douter de ce qui se passoit. Nous finimes cette scène muette par conclure la paix entre nous. Je repris mon train ordinaire; & j'avoue de bonne foi, que, si avant mon départ de Suéde, je n'eusse pas contracté des engagemens envers Mlle de W***, cette Dame m'auroit très certainement fixé. Elle a épousé dans la suite un officier françois, qui a quitté le service, & qui vit très heureusement avec elle dans les environs de Nivelle.

La fièvre-quarte, qui me reprit, & qu'aucun reméde ne pouvoit me faire passer, me détermina à aller à Bruxelles pour consulter les médecins, afin d'en être délivré avant l'ouverture de la campagne.

Le Prince de Walldeck étoit parti pour la Haye, & tous les autres Généraux étoient dans la plus parfaite tranquillité. Je ne m'arrêtai que quelques jours à Bruxelles; & je revins à ma garnison, où je ne trouvai pas moins de calme & de sécurité; Mais quelle ne

fut pas ma ſurpriſe, lorſque le lendemain de mon arrivée, on vint m'éveiller dès la pointe du jour, pour m'apprendre que l'ennemi marchoit vers nous! Je me jettai ſur mon cheval pour l'aller reconnoître; & je vis bientôt que ce n'étoit pas une fauſſe allerte. J'apperçus toute une colonne qui s'avançoit à grand pas. Je repris bien vîte le chemin de la ville. On ſe hâta d'en fermer & d'en barricader toutes les portes; & nous nous préparames à défendre vigoureuſement nôtre poſte. Peu de temps après, environ cinq mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, eurent inveſti la ville.

Nous ne ſçavions que penſer d'une pareille expédition; car, une ſurpriſe en plein jour n'eſt guères poſſible; & le ſiége d'une place, comme Nivelle, ne valoit pas la peine d'être entrepris: mais nous vimes bientôt quel étoit le but de nos ennemis.

Le Marquis d'Armentières, Lieutenant-Général, commandoit ce corps. Après qu'il eut diſtribué ſes troupes autour de la place & fait toutes ſes diſpoſitions, il nous envoya un officier de dragons, ſuivi d'un tambour, qui, arrivé à l'une des portes de la ville, demanda à parler à nôtre commandant. On le queſtionna ſur le ſujet de ſa miſſion; il répondit que ſon Général déſiroit qu'on lui envoyât un officier de la garniſon; & il offrit de reſter dans nos murs comme

otage, jusqu'à son retour. Ce dragon étoit Lieutenant-Colonel.

On fit donc partir un de nos capitaines, mais avec ordre de retourner sans délai, si le Général françois nous faisoit proposer de nous rendre.

Une heure s'étoit à peine écoulée, que ce capitaine revint. Il nous rapporta, que le Général lui avoit fait voir quelles étoient ses forces; en lui disant, que si nous nous rendions, il nous accorderoit les conditions les plus favorables; mais que, si nous tentions de lui opposer de la resistence, il emporteroit la place, l'épée à la main; que nous n'ignorions pas à quoi seroient exposés, & les habitans & la garnison; que nous devions, sur-tout, bien faire attention au sort de Mesdames les Chanoinesses, si ses grenadiers entroient par assaut dans la ville.

Nous ne voulumes entendre à aucune capitulation; Et nous renvoyames le Lieutenant-Colonel, que nous avions retenu pour otage.

Une demi-heure après, une batterie, que l'ennemi avoit placée sur une hauteur, commença à jouer; mais elle ne nous fit pas d'autre mal que de briser le toit de quelques maisons. Comme nous n'avions pas de canon, nous demeurames fort tranquilles dans nos postes. L'infanterie forma un cordon autour du rempart; & nos dragons & hussards étoient tous

en dix ou douze jours porter du ſecours à la place: Mais le Maréchal de Saxe ſçavoit mieux ce qui ſe paſſoit chez nous que nous mêmes. Il n'ignoroit pas, que la dèsunion ne manque jamais de régner, plus ou moins, dans une armée alliée; que rien ne s'y fait qu'avec beaucoup de lenteur; & c'eſt d'après cette connoiſſance qu'il oſa former une entrepriſe, qui, dans tout autre cas, auroit pû être enviſagée comme téméraire & même échouer entièrement.

Le Prince de Wallddeck, qui avoit établi ſon quartier d'hyver à Bruxelles, étoit parti pour la Haye, depuis quinze jours, pour y concerter les opérations de la campagne prochaine. Il y fut averti par un courier de la marche de l'ennemi.

Auſſitôt il partit de la Haye pour ſe rendre à Bruxelles; mais il fut obligé de s'arrêter à Malines qui en eſt diſtante de quatre lieues. Il ordonna à toute l'armée de venir le joindre ſans délai, ſe propoſant d'attaquer les aſſiégeans, quoiqu'il pût lui en coûter, tandiſque les troupes, qui compoſoient la garniſon de la ville, feroient des ſorties pour forcer tout ce qui ſe trouveroit ſur leur chemin.

Quant à nôtre petite Nivelle, elle nous parut trop expoſée, depuis que l'armée françoiſe étoit devant Bruxelles, & en même temps, d'une trop médiocre utilité, pour mériter que nous fiſſions des ef-

forts pour la conserver; & nous l'abandonnames à son malheureux sort, pour suivre nôtre armée que nous suppolions qui s'avançoit au secours de Bruxelles. Nous y laissames nos équipages & tout ce qui pouvoit nous embarasser dans la marche, sur-tout, si l'ennemi, près de qui nous étions obligés de passer pour ne pas faire un trop grand détour, nous attaquoit pendant nôtre route.

Je confiai les miens à l'aimable Dame qui m'avoit joué le tour que j'ai raconté. Elle eut la bonté de les garder si soigneusement, que, malgré les menaces des françois qui se mirent en possession de la ville après nôtre départ, & qui ordonnèrent aux habitans de leur livrer nos divers effets, s'ils en avoient entre les mains, elle parvint à me les faire tenir dans la suite & sans accident.

A une marche de Nivelle, nous tombames au milieu des patrouilles ennemies; ce qui nous fit changer de route & tourner vers Namur pour nous rendre derrière cette forteresse, à nôtre destination; & comme ce détour, sur-tout pendant la rigueur de la saison, ne contribua pas peu à harasser nos troupes, nous y primes un jour de repos.

Je fus, suivant l'usage, avec les autres officiers, m'annoncer chez le gouverneur. Il nous apprit que le siège de Bruxelles alloit déjà grand train, & qu'il

étoit à craindre, que, si le Prince de Walldeck ne secouroit bien promptement la place, le mauvais état des remparts ne réduisit bientôt la garnison à la nécessité de se rendre, puisque le Maréchal de Saxe, qui avoit une nombreuse artillerie, la battoit déja en brèche.

Il nous retint à diner. C'étoit un vieillard de quatre vingt dix ans, & bien respectable. Il avoit servi la république, dans le temps du Roi Guillaume. Aprés avoir donné ses ordres pour nôtre départ qui fut fixé au lendemain, il se mit à table avec nous, quoique tourmenté si cruellement aux pieds & aux mains par la goute, que deux laquais étoient obligés de le porter & de le servir. Un propos, que nous tint à cette occasion ce bon vieillard, fit la plus vive impression sur moi. „Messieurs, nous dit-il, vous voyez un nonagenaire qui est bien las de souffrir! Il ne désire pas „la mort; mais, graces au ciel, il ne la craint pas."

Toute nôtre conversation pendant le repas, roula, comme on n'en doute pas, sur l'entreprise du Maréchal de Saxe. Telle étoit la haute opinion qu'on avoit de ce Général, que tout le monde penchoit à croire qu'il réussiroit & qu'il falloit bien qu'il fut sûr de son fait. Cependant on avoit quelque foible espoir qu'il échoueroit, puisque les forces de l'armée alliée étoient distribuées dans leurs quartiers, de manière à

pouvoir secourir la place plus promptement que l'armée françoise n'avoit pu s'y rassembler pour en former le siége: Mais l'éxpérience ne tarda pas à nous convaincre de plus en plus de la sagesse de ses mésures, & de la supériorité de ses dispositions sur les nôtres.

A peine nous sortions de table, qu'on vint annoncer à nôtre bon vieux gouverneur l'arrivée d'un régiment de hussards, au service de la république, qui avoit eu ses quartiers dans les fauxbourgs de Bruxelles, & qui s'étoit retiré à l'approche des François, pour ne pas s'y laisser enfermer. Quoique les assiégeans fussent déjà répandus de tous côtés, il s'étoit échappé à la faveur de la nuit sans être apperçu. Ce fait prouvoit tout à la fois, que les François n'étoient pas, à beaucoup près, aussi vigilans & aussi attentifs qu'ils auroient du l'être; & qu'au tour de cette grande ville, ils étoient tellement séparés les uns des autres, qu'en tombant tout à coup sur eux avec force, il étoit très possible de leur faire lever le siége.

Le gouverneur ordonna à ce régiment de hussards de se rejoindre à nous & de marcher vers Malines, où le Prince de Walldeck rassembloit le gros de l'armée.

Nôtre arrivée fit à ce Prince le plus grand plaisir. Il m'enjoignit de me porter devant la ville avec nôtre détachement, pour observer l'ennemi & pour couvrir

ſa marche. Il étoit ſi plein de confiance dans le ſuccés du plan qu'il avoit formé, qu'il me chargea de faire donner avis au Commandant de Bruxelles, que tel jour nous attaquerions les aſſiégeans, & qu'en conſéquence la garniſon, de ſon côté, devoit ſeconder nos efforts par la plus vigoureuſe ſortie.

Je choiſis pour cette commiſſion deux Suiſſes de mon détachement, à l'inſçu l'un de l'autre, & je promis à chacun deux ſéparément une gratification de cent Ducats, s'il réuſſiſſoit à porter au Commandant de Bruxelles le billet que j'avois à lui remettre pour lui.

Ce billet ne contenoit que ces mots: „le 15 nous „attaquons du côté de la porte de Willworde: ſortez „en même temps, & ſoutenez nous vigoureuſement.“ Je fis ſerrer le morceau de papier, dont je m'étois ſervi, entre le cuivre jaune & le bois d'un bouton, & voila mes deux meſſagers qui partent. Comme les aſſiégeans avoient quelques régimens de leur nation, ils demanderent à y entrer. Quatre jours après leur départ, l'un deux revint. Il avoit été aſſez hardi & aſſez adroit pour faire paſſer ſon bouton à ſa deſtination; mais nous n'eumes plus aucune nouvelle de ſon camarade.

Un évenement auſſi ſingulier qu'inattendu fit avorter nôtre projet. Les troupes Hannovriennes, qui étoient au nombre de quinze mille hommes, &

qui par conféquent faifoient plus de la moitié de nôtre armée, refufèrent de marcher. Leur Général déclara au Prince de Walldeck, qu'il avoit ordre du Roi d'Angleterre de prendre tous les foins poffibles des troupes pendant l'hyver, afin qu'elles fuffent en bon état, au printemps prochain, pour l'ouverture de la campagne; & qu'ainfi il ne pouvoit, fans de nouveaux ordres de fa Cour, faire fortir fes troupes pendant la rigueur de la faifon. Rien ne fut capable de le faire changer: il fut inébranlable.

Ce général fut rappellé dans la fuite, & le commandement de fon corps donné à un autre: mais le coup étoit manqué, & Bruxelles fut prife, faute d'avoir été fécourue. Le commandant tint ferme jufqu'au jour indiqué, malgré tous les défavantages de fa fituation dans une grande ville affez mal fortifiée; & ce ne fut que lorsqu'il défefpéra entièrement de tout fecours, qu'il fe réfolut à capituler.

Toute la garnifon, qui étoit compofée de dix fept bataillons & d'un régiment de dragons, fe rendit prifonniere de guerre. Le Maréchal de Saxe la fit conduire en France, & jufques dans les provinces les plus éloignées, d'où ces troupes ne revinrent qu'après la conclufion du traité de paix d'Aix-la-Chapelle.

Le premier, qui nous informa des circonftances de la capitulation, ce fut le Comte (aujourd'hui Prince)

de Kaunitz, qui alors étoit miniſtre plénipotentiaire de l'Empereur à Bruxelles. Il avoit obtenu des paſſeports du Maréchal de Saxe, & il alloit à Vienne.

Durant le ſiége, il s'étoit cru ſuffiſemment autoriſé, par le rang qu'il tenoit dans la ville, à envoyer un trompette au Maréchal de Saxe, & à lui écrire pour lui propoſer de rendre la ville par capitulation: mais le Maréchal lui répondit ſur le champ avec politeſſe, „qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir entrer en négo„ciation avec lui à ce ſujet; qu'une pareille affaire ne „ſe traitoit que de militaire à militaire; mais qu'auſſi„tôt qu'il plairoit au Commandant de la garniſon de „Bruxelles, de lui faire les propoſitions convenables, „il ne manqueroit pas d'y répondre.“

Je me ſouviens encore d'une anecdote d'un tout autre genre, qui fit beaucoup d'honneur au Comte de Saxe, & qui peint merveilleuſement la politeſſe ſi connue de la nation françoiſe.

Le Prince de Wallded, en partant pour la Haye, quelque temps avant que le ſiége fut commencé, avoit laiſſé à Bruxelles tous ſes équipages, ſes laquais, ſes chevaux, ſa vaiſſelle; de ſorte qu'à Malines, où il fut obligé, à ſon retour, de s'arrêter, dans l'impoſſibilité abſolue de percer à travers les aſſiégeans pour rejoindre ſa garniſon, il étoit reduit à emprunter d'autrui tout ce dont il avoit indiſpenſablement beſoin. Le Maréchal de Saxe l'apprit; car il étoit ſi bien ſervi,

qu'il n'ignoroit pas même les plus petites particularités. Aussitôt il envoya au Commandant de Bruxelles un trompette, pour lui faire part des embaras du Prince à Malines, & pour le prier en conséquence de lui adresser tous ses équipages qu'il se chargeoit bien volontiers de lui faire passer promptement. Le commandant ne balança pas à les lui expédier; & dèsque le Maréchal les reçut, il les fit conduire à Malines. Le Prince de Walldeck ne sçut de quoi il étoit question, qu'en ouvrant la lettre obligeante & polie que le Général françois lui fit remettre par un trompette.

De pareils traits honorent infiniment ceux qui les font; & il est honteux pour les militaires qu'ils soient si rares. C'est contre les troupes & les forteresses ennemies qu'ils doivent tourner leurs armes, & non contre les équipages. Quel contraste, entre la conduite noble & généreuse du Maréchal de Saxe en cette conjoncture, & celle du corps de Nadasti à la bataille de Soor en 1745!

Les françois se mirent en possession de Bruxelles; & leur Général renvoya en arrière les troupes qu'il ne jugea pas nécessaires pour la garder. Après quoi il partit de nouveau pour Paris, où il fut reçu avec les plus vives acclamations. Il méritoit sans doute un accueil aussi brillant & aussi flatteur: mais, en réfléchissant sur les circonstances de ce siége, je ne puis m'empêcher d'observer ici, en passant, que de tous

les ressorts, celui de la fortune & du bonheur est toujours le plus puissant, sur-tout, en fait d'entreprises militaires.

Mr. de Lőwendal, Lieutenant-Général, eut le commandement de Bruxelles pendant l'absence du Comte de Saxe. Il fit occuper par cinq cent hommes la petite ville de Vilvorden, qui est entre Bruxelles & Malines, à peu près à une égale distance de l'une & de l'autre.

Nôtre armée ne quitta pas Malines & ses environs. Nous attendions patiemment qu'il nous arrivât du secours de l'Autriche. La Cour de Vienne venoit de faire sa paix avec le Roi de Prusse; & par là, elle se vit en état de partager l'armée qu'elle avoit eue jusqu'à ce moment en Bohême. Elle en envoya une partie en Italie, & destina l'autre à nous renforcer dans les pays-bas. Il eut été téméraire d'agir avant ce sécours; mais la petite guerre nous occupa en attendant.

Je connoissois depuis la dernière campagne, la ville de Vilvorden, située sur le canal qui va jusqu'à Bruxelles. Je formai donc le projet de la surprendre & d'enlever la garnison; & la fortune me favorisa dans mon entreprise.

Deux déserteurs m'apprirent que les françois avoient négligé de reparer une ouverture qu'il y avoit aux remparts, & que c'étoit par elle qu'ils s'étoient

ſauvés; que la garniſon étoit en tout de cinq cent hommes; que quatre cent gardoient la ville, & cent le château; mais que ceux-ci étoient à l'abri de toute ſurpriſe.

Le Prince de Walldeck, qui goûta fort mon plan, me donna pour l'exécuter, indépendamment des troupes que je commandois, ſix compagnies de grénadiers, ſous les ordres de mon intime ami, Mr. de Cornabé, ſon aide-de-camp.

Vers la nuit nous nous mimes en marche, pour arriver le lendemain matin, dès la pointe du jour, aux pieds des murailles de Vilvorden. Je promis vingt Ducats à chacun des deux déſerteurs, s'ils me conduiſoient bien exactement devant l'ouverture par la quelle ils s'étoient échappés; & ils méritèrent la récompenſe que je leur avois fait eſpérer. Je fis avancer un officier & trente ſoldats. Un ſecond officier avec quarante autres mouſquétaires, le ſuivoit de près pour le ſoutenir; & tout le reſte de ma troupe venoit enſuite. Nous pénêtrames ainſi dans la ville. On ne nous réſiſta que bien foiblement; & nous n'eſſuyames que quelques coups de fuſils. Tout ce qu'il y avoit de troupes dans la ville fut fait priſonnier de guerre: Mais le château ſe défendit mieux; & nous ne pûmes l'emporter. Ma cavalerie, qui ſuivoit l'infanterie, fut détachée en avant du côté de Bruxelles, pour obſerver tous les mouvemens de l'ennemi. Nous pri-

mes un simple déjeuner dans Vilvorden; & nous nous retirames en bon ordre avec nos prisonniers. Nous eumes dans cette expedition quatre hommes tués, ainsi que le Comte de Rechtern, aide-de-camp du Prince, & environ douze blessés.

Cependant un corps de dix mille Autrichiens arriva de Bohême, sous les ordres du Général de Grun; & le Maréchal de Bathiani vint, peu de temps après, prendre le commandement de l'armée des alliés; mais, malgré ce renfort, nous n'étions pas encore en état de nous mésurer avec l'armée françoise, de sorte que Mr. de Bathiani se contenta de se retirer derrière la forteresse de Breda & de s'y retrancher, jusqu'à ce que la Cour de Vienne nous eut fait passer de nouvelles troupes; mais, au paravant, il eut soin de pourvoir le château d'Anvers d'une bonne garnison.

Le Maréchal de Saxe nous suivoit de loin, seulement pour nous obsérver; & quand il nous vit entrer dans les lignes de Breda, il fit attaquer le château d'Anvers. Le Général Comte de Wrid, qui y commandoit, se défendit assez bien; mais, après trois Semaines de siége, il fut forcé de se rendre par capitulation.

Enfin, nous reçumes l'agréable nouvelle, que le Prince Charles de Lorraine, avec un autre corps de dix mille hommes, s'étoit mis en marche pour nous joindre, & qu'il venoit prendre le commandement de

nôtre armée. Il y avoit six Semaines que nous étions renfermés dans nos lignes. Nous nous hâtames de décamper pour aller à la rencontre de nôtre nouveau général. Il arrivoit par le Luxembourg. Nôtre jonction se fit dans les environs de Namur.

Le Comte de Saxe nous cotoyoit avec un corps d'observation; & en même temps, il détacha un autre corps qui alla assiéger Charleroi & s'en rendit maitre; quoique ce fut l'une des meilleures forteresses des pays-bas: mais telles étoient son habileté & la célérité de ses expéditions, que nous n'entendions parler, chaque jour, que de places assiégées & emportées.

Le Prince Charles se borna à couvrir Namur; & c'est ce qui fit faire au général françois divers mouvemens pour nous en séparer. Il y eut, à cette occasion, plusieurs petites rencontres: mais les deux armées n'en vinrent jamais à une affaire générale.

Un jour néanmoins, nous crumes que l'armée ennemie venoit nous livrer bataille. Le Général Tripps qui campoit, avec nos hussards & quatre régimens de dragons, devant nos lignes, au village fameux de Ramillies, fut de grand matin attaqué assez vivement. Les Hollandois formoient la gauche de nôtre armée; le Prince de Walldeck m'avoit aussi posté en avant, afin qu'en cas de besoin je pusse donner du secours à nos gens.

Comme l'action s'engagea & parut devenir sérieuse, je m'avancai avec mes dragons & hussards. Mon infanterie me suivoit à grands pas. J'allai seul sur une petite hauteur, pour mieux observer ce qui se passoit; & de là, je vis que la cavalerie ennemie avoit déjà commencé à mettre en déroute celle du Général Tripps, & qu'elle étoit à sa poursuite. Je tombai si à propos avec la mienne sur le flanc des françois, que je l'arrêtai. Le Général Tripps rallia la sienne, & fit volte face; mais je reçus deux coups de sabre qui m'abbatirent de mon cheval, & je fus pris. C'étoit à la gendarmerie françoise que nous avions affaire. Les officiers me firent relever & m'offrirent poliment tous les secours dont je pouvois avoir besoin: mais comme l'action étoit encore assez vive, ils me donnerent un gendarme pour me conduire en arrière. Celui-ci, au lieu de hâter ses pas pour me déposer en lieu de sûreté, eut la curiosité d'attendre la fin de cette affaire. Comme prisonnier, j'étois à pied & tout près de mon conducteur: mais il y avoit à peine quelques minutes que nous étions arrêtés, que la cavalerie ennemie revint au grand galop, poursuivie à son tour par la nôtre. Mon gendarme prit alors le parti de m'abandonner; & dans le moment où il piquoit son cheval, il me lâcha un coup de pistolet qui ne porta point.

La Providence veilloit ſur moi. Toute la cavalerie, ennemie & amie, me paſſa, pour ainſi dire, ſur le corps. Heureuſement enfin, un de nos officiers huſſards, qui me reconnut, me fournit un cheval; & je me retirai en arrière, pour me faire panſer de mes bleſſures.

Je rencontrai, chemin faiſant, un de nos dragons qui avoit mon cheval. Je le rachetai moyennant quelques Ducats. Ainſi dans le court intervalle d'une demi-heure, je fus bleſſé, pris, dépouillé, repris, & je ratrapai mon propre cheval.

L'ennemi ſe retira, emmenant quelques priſoniers; & nous rentrames dans nôtre camp, avec un brigadier, un colonel, quelques autres officiers & quatre-vingt gendarmes.

Mes bleſſures n'étoient pas dangereuſes. Je fus en état de faire mon ſervice, huit jours après; & parfaitement rétabli au bout de quatre Semaines.

Nos officiers qu'on avoit pris, revinrent ſur leur parole, le troiſième jour; & comme j'étois le plus avancé, ils ſe rendirent chez moi, & me demandèrent ſi nous ne marchions pas. Le Maréchal de Saxe, chez qui ils avoient diné le jour même de cette action, leur avoit dit, enprenant congé d'eux, qu'à leur retour ils nous trouveroient en marche. Nous étions encore tranquilles: mais en effet, à huit heures du ſoir, les ordres nous vinrent de décamper; ce qui

prouve, qu'il n'étoit pas possible d'être mieux servi par ses espions, que ne l'étoit ce général françois.

Nous abandonnames Namur; j'ignore par quels motifs, & nous passâmes la Meuse, en suivant la route de Liége. Nous la repassames à Mæstrick, & nous vinmes camper entre ces deux villes.

Le Maréchal de Saxe fit aussitôt assiéger Namur: & cependant il resta lui même vis-à-vis de nous avec une armée d'observation.

La petite guerre recommença. Nous avions alors beaucoup de troupes legéres; & le Général Tripps, qui les commandoit, se plaçoit toujours à une si grande proximité de l'ennemi, qu'il falloit nécessairement qu'il y eut journellement des escarmouches plus ou moins vives.

J'étois sous ses ordres; & par conséquent je fus témoin d'un spectacle vraiment affreux.

Le Comte de Saxe avoit, pendant le cours de cette campagne, fait lever un régiment d'infanterie sous le nom de *Royal Croate*. Il n'étoit presque entièrement formé que de pandours autrichiens. On sçait que ces sortes de soldats ne désertent guères; mais lorsqu'on leva ce nouveau régiment, les françois en répandirent le bruit par leurs émissaires; Et comme on lui assigna une paye considérable, les pandours-Autrichiens partirent en foule pour y entrer.

Ce régiment, devenu complet, s'avança un jour fièrement, & fort près de nous, pour nous braver. L'infanterie que je commandois, au nombre de cinq cent hommes, étoit la feule que nous fuffions alors à portée de lui oppofer. Le Général Tripps vint chès moi, & m'ordonna de marcher contre les nouveaux Croates. Je les attaquai avec tant de vivacité, qu'après quelques décharges ils prirent la fuite. Le Général Tripps qui me fuivoit avec un régiment de huffards, les tourna. Ils fe jettérent alors dans un chemin creux, entre mon infanterie & les huffards; & ceux-ci leur tomberent fi brufquement dans les flancs, qu'ils ne purent plus fe fauver.

Comme il n'y avoit dans ce régiment que de nos déferteurs, nôtre Général défendit qu'on leur fit aucun quartier; & dans moins d'un quart d'heure, officiers & foldats, tout fut impitoiablement maffacré. Ce chemin creux n'offroit plus aux yeux que cadavres.

Cette fanglante & cruelle expédition achevée, nous nous retirames dans nôtre camp, d'où nous vimes bientôt accourir au lieu de la fcène, une foule de généraux & autres officiers de l'armée françoife, pour voir ce qui s'étoit paffé. Je perdis dans cette journée trois officiers, & j'eus quatre vingt hommes de mon infanterie, tant tués que bleffés. Je reçus ordre de revenir fur nôtre gauche, où les Hollandois campoient comme à l'ordinaire. Le Prince Charles y

avoit envoyé le Colonel, Comte (aujourd'hui Prince) d'Esterhasi avec deux régimens de hussards. Je fus sous ses ordres, & chargé de couvrir la gauche de nôtre armée.

Il n'y avoit qu'à peu près une demi-lieue de distance de nos postes avancés à ceux des françois; & les matinées se passoient rarement sans escarmouches: mais je ne me souviens d'aucun événement remarquable & qui soit digne d'être raconté. Nous employions le reste de nos journées à nos plaisirs. Mon nouveau commandant n'aimoit pas moins à s'amuser que moi; & nous ne nous séparions l'un de l'autre, que pour le temps qu'il falloit donner au repos.

Nous fimes même venir de Liége une troupe de comédiens françois, que nous engageames pour le reste de la campagne; & une grange du village où nous étions, leur tint lieu de salle de spectacle. Le Comte d'Esterhasi, ayant été, pendant la campagne précédente à la bataille de Soor, du corps de Nadasti, qui s'étoit amusé à piller les équipages de l'armée prussienne, tandisque le Roi battoit les Autrichiens à platecouture, avoit probablement fait emplette, à très bon marché, de plusieurs couvertures magnifiques de velours bleu-céleste, brodé en or, que quelques hussards avoient sans doute arrachées de dessus les mulets de Sa Majesté Prussienne. Ces brillantes couvertures servirent à orner les coulisses. Les haut-bois de mon

infanterie & les trompettes des huſſards compoſèrent l'orcheſtre; & cette muſique n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus mauvais à ce ſingulier ſpectacle. Peu à peu on vint de l'armée à nos poſtes avancés, pour y voir jouer la comédie. La Princeſſe de Walldeck elle même, qui n'avoit pas voulu quitter ſon mari pendant cette campagne, ne dédaigna pas de s'y rendre avec pluſieurs autres dames.

C'eſt ainſi que nous paſſâmes plus de quatre Semaines entières: preſque tous les matins on ſe battoit, & tous les ſoirs on oublioit les fatigues & les dangers à la comédie; mais cette diſſipation, toujours très dangereuſe dans les armées & contraire au bien du ſervice, entraina bien des étourderies & une entr'autres, dont le ſouvenir péſe encore cruellement ſur mon cœur.

L'ennemi, contre ſa coutume, nous avoit laiſſés fort tranquilles pendant quelques matinées. Le Comte d'Eſterhaſi & moi, nous montames à cheval pour aller voir ce qui ſe paſſoit; & lorſque nous arrivames à nôtre grand' garde qui étoit compoſée d'un capitaine & de cent huſſards, il nous prit fantaiſie d'attaquer celle de l'ennemi. Le jeune officier qui commandoit ces huſſards, étoit un Hongrois des meilleures familles du pays: il étoit extrêmement aimable, plein de bravoure, mais tout auſſi étourdi que nous. Il chaſſa d'abord tous les poſtes avancés: malheureu-

ſement il tomba ſur l'infanterie qui nous obligea à reculer: un coup de feu, qu'il reçut à la tête, lui fit perdre la vie. Cette hiſtoire ne tarda pas à ſe répandre dans nôtre armée; & à nôtre retour, nos généraux nous priérent très fort de nous amuſer d'une autre manière. Cette reprimande ſi bien méritée, jointe à nos propres réflexions ſur la cataſtrophe du malheureux jeune homme, nous rendit tous deux dans la ſuite plus ſages.

Nôtre poſition continua d'être toujours la même, juſqu'à la bataille de Rocoux. C'eſt alors que j'eus le regret de me ſéparer du Comte d'Eſterhaſi: Il m'en couta beaucoup d'être privé de ſa ſociété. Ses bonnes qualités lui avoient concilié l'eſtime & l'amitié de tout le monde. Il étoit aimable, d'une humeur charmante, ardent ami, généreux, & il aimoit beaucoup la dépenſe. Il y avoit quatre Semaines que nôtre armée occupoit ce camp: mais comme on étoit déja au mois d'Octobre, il fallut ſonger à prendre ſes quartiers d'hyver. D'ailleurs, on ſçait que les Autrichiens ſelon leurs arrangemens pris depuis plus d'un ſiécle, tirent de grandes ſubſiſtances de leurs quartiers; ils tâchent conſéquemment de les étendre, le plus qu'ils peuvent, & ſouvent ils s'expoſent par là à beaucoup d'accidens qu'ils éviteroient en les reſſerrant. Telle fut auſſi leur conduite dans cette conjoncture. Ils vouloient avoir à eux ſeuls la ville & tout le pays

de Liége; mais pour cela il falloit abandonner le camp avantageux que nous occupions derrière une rivière.

Nous passames donc cette rivière, en marchant par nôtre gauche; & nous allames choisir nôtre nouveau camp, de manière que la ville de Liége fut l'appui de nôtre aîle gauche. Je fus posté avec le corps qui étoit sous mes ordres, dans le fauxbourg.

Le Comte de Saxe, qui ne nous perdoit pas de vue, ne fut pas faché de nous voir sortir d'un camp aussi avantageux. Il renforça aussitôt son armée d'observation par celle qu'il avoit employée au siége de Namur, & qui s'étoit déjà emparé de cette place. Il marcha ensuite par sa droite, refusant son aîle gauche, & nous attaqua. Il renversa un corps de six mille Autrichiens que le Prince Charles, apprenant les mouvemens de l'armée françoise, avoit détaché devant nôtre gauche. Une colonne entière d'infanterie fondit sur moi; & je fus forcé de me replier & de me mettre sur le flanc de nôtre ligne. Une seconde colonne s'avança pour attaquer le village de Rocoux, qui étoit situé devant nôtre centre & qu'on avoit garni de quatre bataillons Hannovriens. Le village emporté, toute l'armée françoise s'ébranla pour nous livrer bataille.

L'attaque commença par la plus terrible canonnade qui contraignit nôtre aîle à prendre une seconde position pour mieux appuier nôtre flanc gauche. Je

passai dans le moment, & j'admirai les gardes à cheval Hollandoises, qui occupoient la plaine entre nôtre infanterie & qui soutenoient cette canonnade avec une intrépidité & une contenance étonnantes.

Un intime ami que j'avois dans ce régiment & qui étoit Lieutenant-Colonel, & chef d'escadrons, me voyant passer, m'appella; & se rappellant une plaisanterie que je lui avois faite à la bataille de Fontenoy, où le sifflement d'un boulet de canon l'avoit obligé à baisser la tête; mouvement involontaire & très naturel enpareilles circonstances: „mon Ami, me dit-il, vous „verrez au jourd'hui que les boulets ne me feront plus „baisser la tête." Je n'étois encore qu'à quelques pas de l'endroit ou je l'avois laissé, que je m'entends appeller une seconde fois: je me retourne; les officiers du régiment me montrent mon malheureux ami, étendu parterre, à qui un boulet de canon venoit d'emporter la tête. Il n'étoit pas temps alors de m'abandonner aux réflexions que cet accident devoit faire naître dans mon esprit; mais j'ai senti bien vivement dans la suite la perte d'un ami tel que celui-là. Il étoit d'une des premières familles de Hollande, & d'un caractère infiniment aimable & intéressant.

Le Prince de Walldeck, qui commandoit nôtre aîle gauche, envoya un aide-de-camp au Prince Charles, pour l'avertir que l'ennemi s'avançoit à force, &

qu'il ne lui étoit pas possible de lui résister sans secours. Ce Prince, quoique chef de l'armée, n'avoit pas paru de toute la matinée, malgré tout ce qui se passoit à cette aîle; & l'aide-de-camp, en arrivant chez lui, le trouva à table, dinant avec plusieurs de ses généraux. Il se contenta de répondre, que l'aîle droite se retireroit; que le Prince de Walldeck la suivroit avec la gauche; & qu'il auroit soin de couvrir la marche par une bonne arrière-garde.

Cependant le Prince de Walldeck avoit mis pied à terre; & il étoit sur une hauteur, d'où nôtre grande batterie faisoit déjà un feu très vif sur l'ennemi qui avançoit, quand son aide-de-camp revint & lui apporta les ordres dont je viens de parler. Je me trouvois alors au près de lui: il me fit partir aussi-tôt, pour aller dire au Général, qui commandoit six bataillons Bavarois à la solde de la république, qu'il devoit faire l'arrière-garde, & que je marcherois derrière lui avec mon corps.

Tout se mit en mouvement pour la retraite. Lorsque j'arrivai à l'endroit où étoient postés les Bavarois, je ne trouvai plus leur Général qui avoit disparu. Je donnai les ordres du Prince aux officiers qui commandoient sous lui; & ceux-ci firent leur devoir avec tout le courage & toute l'intrépidité qu'on pouvoit désirer.

Le lendemain de la bataille, le Prince de Walldeck reçut une lettre de ce Général Bavarois. Elle étoit datée de Liége, & conçue en ces termes. „La supériorité de l'ennemi sur nous étant telle, qu'il nous étoit impossible de lui résister plus long-temps, j'ai cru devoir songer à la sûreté de ma personne. Je me suis donc travesti, & j'ai passé à Liége, où j'ai l'honneur d'attendre les ordres de vôtre Altesse Sérénissime." Nous apprimes ensuite toutes les circonstances de cette lâche évasion, &, entr'autres, que, pour n'être pas reconnu, il avoit *très prudemment* retourné son habit. Il subit bientôt le sort qu'il avoit mérité. L'Electeur de Bavière, dont il avoit été jusques là le favori, le rappella; & nous n'entendimes plus parler de lui.

Le Prince de Walldeck se fit beaucoup d'honneur dans cette retraite. Il manœuvra si bien, que l'ennemi ne put l'atteindre. L'arrière-garde, seulement, fut fort maltraitée; & elle l'auroit été beaucoup plus encore, si la nuit n'étoit survenue très à propos pour nous.

Toute nôtre armée marcha sur Mæstrick, où elle passa la Meuse: ainsi nous perdimes tout le Liégeois & tout le pays qui est devant la Meuse; & les François s'en mirent en possession.

Le Maréchal de Saxe assigna ses quartiers d'hyver à son armée victorieuse, & il endisperſa les différens

corps dans tout le pays qu'il avoit conquis pendant la campagne. Il partit ensuite pour Paris.

On établit nos quartiers derrière la Meuse, & on les étendit jusqu'à Aix-la Chapelle, où fut le quartier général. Le Prince Charles partit pour Vienne, avec le Maréchal de Bathiani; & le Prince de Wall-deck pour la Haye.

Telle fut la fin de cette malheureuse campagne. Les Autrichiens ayant fait leur paix avec le Roi de Prusse, rien ne les eut empêchés de prendre des mesures plus efficaces pour arrêter les progrès des François, qui, à l'exception de quelques contrées derrière Mæstrick, restérent maitres de tous les pays-bas.

Cette campagne n'avoit pas été, en Italie, aussi désavantageuse pour la Cour de Vienne. L'attaque de Colle & de Rotto Fredo manquée par le Comte de Belle-isle, qui y perdit la vie; &, après le gain de la bataille de Rotto Fredo, la prise de Génes par le Marquis de Botha, étoient un dédommagement de la perte des pays-bas: mais la mauvaise conduite de ce Général Autrichien ne permit pas à cette Cour de jouir long-temps de ces premiers avantages. Ses troupes commirent dans Génes tant d'excès & molestèrent si fort les habitans, que le désespoir entraina un soulévement général; & le Marquis de Botha n'eut pas la prudence d'en prévenir les funestes suites. Les

Génois prirent les armes & chassèrent la garnison Autrichienne de leur ville & de tout le territoire de la république.

Ainsi, les affaires des alliés étoient dans une situation assez désavantageuse; & afin d'avoir plus de succès à la prochaine campagne, il falloit faire les plus grands efforts, & ne rien négliger pour réparer les anciennes pertes.

Cependant les négociations pour la paix commencèrent. Le Marquis de Puisieux se rendit à Breda, mais sans prendre encore le titre & le caractère d'ambassadeur. Le Grand pensionnaire de Hollande y arriva également; mais le Comte d'Harrach, ambassadeur de la Cour de Vienne, & le Lord Sandwich, de celle de Londres, restèrent à la Haye.

Tout se réduisit à quelques conférences vagues. Le Grand pensionnaire retourna à la Haye; & le Marquis de Puisieux à Paris. On ne songea plus de part & d'autre qu'aux mésures qu'il falloit prendre pour la continuation de la guerre. Je passai cet hyver à la Haye, où je jouis de tous les agrémens que je pouvois désirer. J'y reçus partout l'accueil le plus flatteur; & je vis avec cette satisfaction si naturelle, surtout à mon âge, que, dans les deux campagnes que je venois de faire au service de la république, j'avois acquis quelque réputation. Le Prince de Wall-

deck me fit loger chez lui, & me donna sa table, desorte que je ne le quittois pas.

Nous fimes ensemble un voyage à Amsterdam, où nous séjournames quinze jours. Les fêtes & les parties de plaisirs s'y succédèrent les unes aux autres, sans interruption. Les bourguemaitres & tous les principaux habitans de la ville s'empressèrent à l'envi de donner au Prince des temoignages de leur estime. Un étranger éprouve souvent bien des difficultés à s'introduire dans les Societés d'Amsterdam: mais pour l'ordinaire, s'il y est une fois admis, il continue d'y être toujours bien accueilli. Les assemblées, les concerts, le spectacle où le concours est prodigieux, tout contribue à rendre le séjour de cette ville très agréable. Nous profitames du peu de loisir que nous laissoient les invitations, pour voir en détail tout ce qui est propre à exciter & à satisfaire la curiosité; comme la bourse, l'hotel de ville, l'immense magazin de la compagnie des Indes Orientales, & une multitude d'autres objets non moins intéressans.

Nous eumes aussi l'avantage d'y rencontrer le célèbre J. J. Rousseau de Genéve, qui depuis a fait tant de bruit dans le monde, & par ses écrits immortels & par ses singularités à peine croyables, & par les persécutions odieuses qu'il a essuyées de la part de ses ennemis jusqu'à la fin de ses jours. Nous le trouvames très sociable, & j'ose même dire, très amusant:

Soit qu'alors l'injuſtice n'eut pas encore aigri ſon humeur, ſoit que ſa conſtitution phyſique fut encore aſſez forte, pour lui permettre de ſe livrer à toutes les ſaillies de ſon imagination, il nous parut toujours gai, & ſe prêta avec beaucoup de complaiſance à tout ce que nous exigeames de lui. Enfin, nous n'apperçumes en lui que l'homme inſtruit, l'homme de génie & jamais le miſantrope, l'homme bizarre & ſingulier.

On raconte de lui une multitude de faits remarquables: mais parmi tous les traits d'humeur noire & de miſantropie qu'on connoit de cet illuſtre écrivain, il en eſt un qui mérite d'entrer dans ſon hiſtoire, & que je ne puis paſſer ici ſous ſilence, quoiqu'il ſoit poſtérieur au temps dont je parle.

Il étoit à Paris, & déjà ſes écrits & ſa manière de vivre donnoient envie à tout le monde de le voir, de l'entretenir & de le connoître. Le Comte de Goërtz, qui accompagnoit le jeune Duc de Weymar dans ſes voyages, voulut, comme tant d'autres, faire ſa connoiſſance, & procurer au Prince, ſon élêve, la même ſatisfaction. Il ſe fit annoncer d'abord par un laquais. La réponſe de J. J. Rouſſeau fut, qu'il étoit malade, & qu'il ne voyoit perſonne. Le Comte ne ſe rebuta point: il va lui même à ſon logis pour lui parler: il frappe à ſa porte. Perſonne ne lui répond. Il frappe une ſeconde fois: J. Jacques, en robe de

chambre, se montre enfin, mais avec la précaution de tenir la porte à moitié fermée." Qui êtes vous? Et que voulez vous?" demande t-il brusquement au Comte de Goërtz. Celui-ci lui dit, qui il est, & le prie de lui permettre de lui amener le jeune Duc de Weymar, dont l'éducation lui est confiée: „Son éducation vous est confiée? tant pis pour vous, Monsieur, répond J. J. Rousseau; & il referme sa porte.

Nôtre curiosité pleinement satisfaite, nous partimes d'Amsterdam, & nous revinmes à la Haye. Nous y trouvames le Duc de Cumberland qui, après ses glorieux exploits contre le Prétendant, venoit reprendre le commandement de l'armée des alliés dans les pays-bas.

Il ne fut question que des arrangemens nécessaires pour la campagne prochaine; & comme elle ne pouvoit s'ouvrir que dans deux mois, je mis ce temps à profit, pour obtenir quelques avantages pour moi, & pour les compagnies franches qui étoient sous mes ordres. Je sollicitai donc, de l'aveu du Prince, qu'on en formât un régiment, dont mon ami, qui étoit premier aide-de-camp, seroit le chef, & dont je deviendrois moi même le Lieutenant-Colonel, de manière que le reste de mes officiers fut avancé dans la même proportion. Les Etats-Généraux ne croyoient pas alors qu'il fut nécessaire d'augmenter le nombre de

leurs régimens: ils rejettèrent ma propoſition; mais, quoique je n'euſſe encore que le grade de capitaine, ils m'offrirent celui de Colonel dans l'armée. Je ne crus pas devoir accepter leur offre, toute avantageuſe qu'elle étoit; & je déclarai, que, ſi les braves officiers qui m'avoient ſi bien ſecondé en toute occaſion depuis que j'avois l'honneur de ſervir la république, ne partagoient pas avec moi cet avancement, je préferois d'attendre juſqu'à ce qu'on jugeât à propos de nous accorder une récompenſe qui nous fut commune.

Je partis, dès le mois de Mars, pour ma garniſon, afin de mettre tout en bon ordre pour l'ouverture de la campagne; & à peine eus-je quitté la Haye, que le Prince de Walldeck appuya mes ſollicitations avec tant de chaleur & d'activité, que Leurs-Hautes-Puiſſances accordèrent tout. J'en reçus la nouvelle & l'expédition dans le moment même où je m'y attendois le moins; & cette ſurpriſe ne me fut que plus agréable.

Mon Colonel continua ſon ſervice au près du Prince, en qualité de ſon aide-de-camp général; & je conſervai, comme Lieutenant-Colonel, le commandement de ce nouveau régiment, dont tous les officiers montèrent d'un grade; ce qui rendit nôtre ſatisfaction complête.

J'employai le temps qui me reſtoit juſqu'à l'ouverture de la campagne, à exercer mon régiment & à

bien connoître le pays des environs de ma garnifon. La proximité de Liége m'engagea à y aller paffer deux jours. Cette ville eft très bien habitée. On y trouve une fociété très aimable & des mieux choifie.

J'y fis connoiffance avec un abbé du pays, dont la converfation n'étoit pas fans agrément, par ce qu'il avoit beaucoup voyagé.

C'étoit un homme de trente à trente deux ans. Je ne fus pas peu furpris, un jour, de la demande qu'il me fit de lui accorder un grade militaire dans nos troupes, en me déclarant qu'il étoit ennuié de porter le petit collet. Je le queftionnai fur les motifs d'une pareille métamorphofe. Il m'affûra que, de puis fa plus tendre enfance, il avoit toujours eu un penchant invincible pour la profeffion militaire; qu'il n'avoit embraffé l'état écclefiaftique qu'à contre cœur & pour obéïr à la volonté de fes parens; mais que ne dépendant plus que de lui même, & fe voyant libre de fuivre fon inclination & fes goûts, il me conjuroit de lui obtenir un grade convenable, furtout dans la cavalerie. Deux compagnies, l'une de dragons, & l'autre de huffards, étoient attachées au régiment que je commandois; & l'on m'avoit permis de nommer à toutes les places d'officiers qui devoient être fous mes ordres. Je plaçai donc mon brave Abbé comme officier furnumeraire dans les dragons, avec promeffe de lui donner la première place qui deviendroit vacante. Il

fut tellement transporté de joye & hors de lui-même, lorsque je lui fis cette réponse si conforme à ses vœux, qu'il obligea toutes les personnes qui composoient l'assemblée où je me trouvois, à se joindre à lui pour me remercier. La singularité du fait m'amusa beaucoup. Il endossa l'uniforme dès le lendemain, & se prépara à me suivre. Je dois lui rendre cette justice, qu'il eut infiniment meilleure grace en habit militaire, & qu'il montra dans la suite, une bravoure & une intrépidité peu communes.

De retour à ma garnison, je reçus ordre de me rendre à Breda, où l'armée alliée se rassembloit, pour ouvrir la campagne. Le Prince de Hilburgshausen, qui étoit Général, tout à la fois, au service de Bavière & à celui de la république, avoit été détaché, avec un corps, pour garnir les avenues & pour observer les mouvemens de l'ennemi. On m'envoya aussi-tôt avec mon régiment pour le renforcer. J'avois vu ce Prince à la Haye pendant l'hyver; & comme le pays où nous étions m'étoit parfaitement connu, il me donna toute sa confiance.

Nous fumes bientôt informés, que ce n'étoit pas l'armée entière des françois, qui occupoit vis-à-vis de nous les environs d'Anvers, mais seulement un corps destiné à couvrir la marche d'un autre qui passoit l'Escaut, pour entrer dans la Flandre Hollandoise, & pour y attaquer les places fortes de la province. Elles

furent emportées en fort peu de temps. La France, jusqu'à ce moment, avoit beaucoup ménagé la Hollande & épargné son territoire, sous l'espoir de la détacher de l'alliance des Cours de Vienne & de Londres; mais se voyant toujours trompée, elle prit le parti de déclarer aussi la guerre à la république, & de déployer contr'elle toutes ses forces pour la contraindre à changer de parti. Elle ne parvint pas à son but; & la conduite qu'elle tint envers ces républicains produisit un effet tout contraire à celui qu'elle en avoit attendu.

La province de Zélande n'eut pas plutôt appris l'invasion des françois, qu'elle arbora le drapeau d'Orange, & qu'elle proclama le Prince de ce nom, qui jusques-là avoit été fort tranquille dans sa résidence ordinaire, Staadhouder, Capitaine & Admiral-Général des Etats Belgiques. Celle de Hollande suivit son exemple: toutes les autres s'y conformèrent également; & huit jours ne s'étoient pas encore écoulés, que déjà la république entière avoit embrassé le même parti.

Le Prince d'Orange se hâta de partir pour Amsterdam & pour la Haye, où les Etats lui prêtèrent aussitôt hommage. Il prit les rênes du Gouvernement: mais, malheureusement pour lui, les affaires étoient en si mauvais état, qu'il n'étoit pas facile de les rétablir.

Cependant nôtre armée se rassembloit. Le Duc de Cumberland, qui en avoit le commandement, envoya un aide-de-camp au Prince d'Orange, son beau frere, pour le féliciter sur la dignité dont il venoit d'être revêtu. Le Prince de Walldeck, que cette révolution lui subordonnoit, montra le même empressement: mais son aide-de-camp, à son retour, me dit en confidence, qu'il avoit cru voir beaucoup de froideur dans le Staadhouder pour le Prince de Walldeck.

Toutes les républiques sont ordinairement divisées en deux partis; &, ce qu'on remarquoit alors en Hollande, une partie des Hollandois étoit pour le Prince d'Orange, & l'autre, qu'on désignoit par le titre d'Anti-Staadhoudrienne, contrarioit de tout son pouvoir les vues & les volontés de la premiére.

Cette derniére, qui dominoit alors, mit le Prince de Walldeck à la tête des troupes de la république. On avoit donc peut-être manqué d'attention & d'égards pour le Prince d'Orange, ce qui n'arrive que trop souvent, quand on se voit le plus fort: & de son côté le Staadhouder sçut dans l'occasion en témoigner tout son ressentiment.

Son premier soin fut de travailler aux arrangemens de l'intérieur de la république & de s'occuper des moyens de s'affermir dans sa dignité. Il n'entra pour rien dans les opérations militaires dont le Duc de Cumberland, son beau frere, avoit la direction,

d'après le plan qui avoit été arrêté pendant l'hyver entre les trois puiſſances alliées.

Nous reſtames tranquilles dans le camp que nous avions pris pour l'ouverture de la campagne; & au milieu de cette inaction, nous apprenions ſucceſſivement & d'un jour à l'autre, que l'ennemi s'emparoit de toutes les fortereſſes de la Flandre Hollandoiſe. Elles étoient vivement attaquées & indignement défendues par ceux qui en avoient le commandement: pluſieurs de ces commandans furent, dans la ſuite, punis comme ils le méritoient.

Le Duc de Cumberland jugea par la poſition de l'ennemi, qu'après s'être rendu maitre des places fortes de la Flandre Hollandoiſe, il porteroit ſes vues du côté de la Meuſe & de Maëſtrick. Nous reçumes l'ordre, en conſéquence, de partir de la contrée que nous occupions: mais nous laiſſames en arrière, ſous le commandement du Prince Hilburgshauſen, un corps de dix mille hommes, pour couvrir les frontières de la république. Nôtre marche ſe fit par nôtre gauche, & avec les précautions néceſſaires, pour prévenir l'armée ennemie & couvrir Maëſtrick. C'eſt à la diſtance de quatre lieues de cette ville que ſe trouve le fameux camp de Lafeld. Il étoit de la plus grande importance de l'occuper, puisque le ſuccès des entrepriſes militaires de ce côté-là, dépendoit d'un poſte auſſi avantageux. Il eſt étonnant, qu'un auſſi habile Général que

Mr. le Maréchal de Saxe ne songêat point à s'en emparer le premier; & si jamais il a fait une faute essentielle qu'on soit endroit de lui reprocher, c'est assûrèment celle d'avoir négligé de nous prévenir en cette occasion; mais il la repara bientôt avec éclat. Nous ne profitames point de nôtre avantage. Nous avions fait beaucoup de marches forcées; & nôtre artillerie, qu'on transportoit par eau, étoit restée en arrière, à une marche de nous. J'étois de l'avant-garde qui arriva vers les dix heures du matin. Le reste de l'armée ne pût nous joindre que six heures après.

Le Duc de Cumberland m'envoya le régiment de dragons qu'il avoit toujours auprès de lui; & me fit ordonner d'aller promptement reconnoître la position de l'ennemi. Je ne trouvai vis-à-vis de nous, qu'un camp de quinze à vingt mille hommes, commandés par le Général, Comte de St. Germain; & je n'apperçus aucun vestige de la grande armée.

Le Prince de Walldeck proposa au Duc de Cumberland d'attaquer ce camp; ajoûtant que, si nous l'emportions par nôtre supériorité, on pourroit aller livrer bataille à l'armée ennemie & la battre en détail. Cette proposition fut d'abord approuvée du Duc, dont la valeur & les bonnes intentions ne se démentissoient jamais: mais le Maréchal de Bathiani, qui commandoit les Autrichiens, représenta que, comme nôtre grande artillerie étoit encore en arrière & nos troupes

fatiguées par les marches forcées que nous venions de faire, il étoit expédient de différer cette attaque jusqu'au lendemain.

Cet avis prévalut; & il nous en couta bien cher pour n'avoir pas sçu saisir le moment favorable. Dès-que la nuit vint, l'armée françoise s'avança & prit son camp vis-à-vis de nous, tout près du corps de Mr. de St. Germain, desorte qu'à la pointe du jour, nous la vimes se déployer & se mettre en ordre de bataille. Cette journée se passa néanmoins assez tranquillement, à quelques canonnades près: ces escarmouches furent sans conséquence. Nos généraux irrésolus sur le parti qu'ils avoient à prendre, se contentèrent de rester sous les armes & tout prêts à repousser l'ennemi, s'ils étoient attaqués: mais le lendemain, au point du jour, l'aile droite de l'armée françoise s'ébranla & vint à grands pas attaquer nôtre gauche. Celle-ci étoit dans la plaine; & ce ne fut guères des deux côtés qu'une affaire de cavalerie.

Le centre de nôtre armée étoit immobile; & c'est là que j'étois posté. J'eus donc occasion d'être spectateur du plus rare & du plus beau de tous les spectacles pour un militaire; c'est à dire, de voir, à mon aise, deux cent escadrons de l'une & de l'autre armée, s'attaquer & se repousser avec une vigueur incroyable.

La victoire fut longtemps indécise: & l'avantage étoit, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre; mais le Général Anglois Ligonier, qui commandoit nôtre cavalerie, ayant été pris, la confusion se mit dans nos troupes. Nôtre aile gauche se retira alors vers Maëstrick; & nôtre centre & nôtre aîle droite la suivirent tout bonnement.

Ainsi finit la comédie,

dit la Fontaine: Nous fumes battus, comme à l'ordinaire; & je sentis alors, plus que jamais, combien il est désagréable de servir dans une armée alliée, où chacun s'arroge le droit de commander; & combien doit avoir d'avantages sur une pareille armée, celle qui n'a pour chef qu'un seul général, dont rien ne contrarie les volontés ni ne contrebalance l'autorité.

Comme cette affaire n'avoit pas été générale, nous pumes plus aisément nous opposer aux progrès de l'ennemi, qui, deux jours après nôtre retraite derrière la forteresse de Maëstrick, vint se camper devant cette ville. Il feignit de se préparer à en faire le siége: mais ce ne fut que pour mieux masquer le dessein qu'il avoit formé, d'envoyer une partie de l'armée se joindre au corps de Mr. de Contades, qui, après son expédition dans la Flandre Hollandoise, devoit attaquer Bergopzoom. Nôtre armée campoit derrière la Meuse. Il n'y avoit devant la rivière que le corps que je commandois. J'occupois le fauxbourg St. Pierre;

& j'étois chargé de défendre un fort détaché, qui est sur la hauteur, & dont la situation étoit telle, que, si l'ennemi s'en rendoit maitre, il reduiroit la ville en poussière, puisqu'elle étoit dominée par cette hauteur.

On m'y attaqua journellement avec plus ou moins de forces. Le Duc de Cumberland croyoit, que le Maréchal de Saxe avoit dessein de prendre ce fort; & il vouloit que j'abandonnasse le fauxbourg; mais le Prince de Walldeck le conjura de m'y laisser jusqu'à ce que je fusse forcé d'en sortir. Il lui représenta, d'après la connoissance qu'il avoit de mon caractère, que je m'y maintiendrois tant que j'en aurois les moyens, & que si j'étois obligé de quitter ce poste, on ne seroit que plus sûr des vrais desseins de nos ennemis.

Ce Prince m'expédia un aide-de-camp pour m'informer de ce qui se passoit; &, afin que je fusse plus à mon aise, il me renforça en même temps de six compagnies de grénadiers.

A peine le renfort me fut arrivé, que l'ennemi s'avança avec plus de forces qu'au paravant. Je fus sur le champ le reconnoître; & je m'apperçus qu'il n'avoit que de l'infanterie sans canons, & quelque cavalerie. Je jugeai d'après cela, que cette nouvelle attaque n'avoit, comme les précédentes, pas d'autre objet que de fixer de ce côté toute l'attention de nos généraux.

Je fis paſſer les ſix compagnies de grénadiers au milieu des bleds qui couvroient les champs, avec ordre de s'y tenir ventre à terre & ſans remuer, juſqu'à ce que je repaſſaſſe avec mon infanterie legére & les cinq cent dragons & huſſards que j'avois.

Ces diſpoſitions faites, je m'avançai fièrement au devant de la troupe ennemie. Nous ne fumes pas longtemps ſans en venir aux mains; mais la réſiſtance de ma part ne fut pas longue. Je reculai pour engager l'ennemi à me pourſuivre. Je réuſſis: & lorſque je fus arrivé à l'endroit que j'avois indiqué, je fis volte face: mes ſix compagnies de grénadiers ſortirent de leurs embuscades, & fondirent à leur tour ſur nos ennemis avec une extrême violence. Nous forçames leurs lignes; nous les obligeames à s'en retourner bien vîte à leur camp; nous leur tuames beaucoup de monde, & nous primes une centaine de leurs cavaliers, alors trop péſemment armés pour nous échapper.

Nos Généraux apprirent à cette époque, que Mr. de Löwendal avoit été détaché de la grande armée, avec vingt bataillons & quelque cavalerie, & qu'il avoit pris ſa route ſur Anvers.

Le Prince de Heſſe, depuis Landgrawe regnant, me remplaça la nuit dans les fauxbourgs que j'occupois, ayant ſix mille hommes ſous ſon commandement; & je partis avec cinq cent huſſards, autant de dragons

& mon infanterie legére, pour cotoyer le comte de Löwendal, obſerver ſa marche, & en faire rapport journellement au Duc de Cumberland.

Nous ne tardames pas à nous appercevoir, que le ſiége de Bergopzoom étoit l'expédition à la quelle on avoit deſtiné le reſte de la campagne. Auſſi arrivames-nous tous à la fois dans les environs de cette ville. Mr. de Contades avoit joint Mr. de Löwendal; & la place fut auſſitôt inveſtie.

Cette entrepriſe étoit téméraire. Bergopzoom, dont les fortifications ſont l'ouvrage du célèbre Cohorn, n'eſt pas ſeulement une des meilleures forteresſes de l'Europe; mais cette ville a encore l'avantage de ne pouvoir être enfermée de manière à empêcher tout ſecours d'y entrer par eau.

Je ne fus pas plutôt inſtruit du projet de nos ennemis, que j'expédiai mon courier au Prince de Walldeck, pour l'informer & de leurs forces & de leur poſition devant cette place. Je me mis à portée de bien obſerver tout ce qui ſe paſſeroit, mais avec la précaution d'entretenir une communication facile, d'un côté avec nôtre armée & de l'autre avec la ville aſſiégée.

Le Général de Cronſtröm s'y étoit rendu, par ordre du Prince d'Orange, pour en prendre le commandement; & nonſeulement la garniſon, mais toutes

les troupes qui s'y trouvoient entre l'Escaut & la Meuse, étoient dépendantes de lui.

Le Prince de Walldeck, en conséquence de mon rapport, quitta l'armée du Duc de Cumberland avec tout ce qu'il avoit de troupes Hollandoises, & vola au secours de Bergopzoom. Il m'enjoignit, en même temps, de lui donner durant la marche tous les avis qui pourroient servir à sa direction. Son dessein étoit d'aller en droiture attaquer Mr. de Löwendal: mais un accident imprévu en empêcha l'exécution.

Le Prince d'Orange, dans cette guerre, n'avoit pas été trop content de lui comme Général commandant de toute l'armée auxiliaire de la République; & la jalousie qu'il avoit conçue contre lui étoit telle, qu'il n'attendoit que l'occasion de le mortifier & de s'en venger. Ce fut dans cette vue qu'il conféra à Mr. le Général de Cronström, ainsi que je viens de le dire, le commandement de la garnison de Bergopzoom, & de toutes les troupes entre l'Escaut & la Meuse. Ainsi le Prince de Walldeck, aiant quitté la Meuse pour marcher vers l'Escaut, se trouvoit sous les ordres de ce commandant, quoique celui-ci eut déjà servi sous lui. Il crut devoir, pendant sa route, faire à ce sujet ses représentations au Staadhouder: mais il reçut de Son Altesse Sérénissime la réponse la plus piquante: Elle étoit conçue en ces termes.

„*de la Haye le 24e Juillet 1747.*

„*Monsieur,*

„J'ai reçu hier au soir les deux lettres de Vôtre „Altesse, dattées de Venlo. Je vois par l'une de ces „lettres, que, comme les troupes de la république „qui restent dans l'armée alliée, sont inférieures en „nombre à celles qu'on en détachoit, vous n'avez pas „cru qu'il vous convint de ne pas partir avec celles-ci. „Je crois, à mon tour, devoir avertir Vôtre Altesse, „que c'est par délibération du Conseil d'Etat, que „Mr. le Général de Cronström a été nommé comman„dant de Bergopzoom. Nous lui avons fait, le con„seil & moi, les plus vives instances pour l'engager à „accepter ce commandement malgré son grand âge, & „je lui ai marqué en mon particulier, que les motifs „de ma conduite étoient de vous faciliter les moyens „deprendre vos mésures; mais, tandisque je m'imagi„nois, que Vôtre Altesse étoit retournée à l'armée, „où, occupant le troisième rang, elle pouvoit assister „à toutes les délibérations qui intéressent la républi„que, je vois avec regret qu'elle en juge autrement. „J'ai communiqué le contenu de sa dépêche au conseil „d'Etat, par ce que, dans les facheuses circonstances „où se trouve nôtre patrie, je suis bien aise de concer„ter tous les arrangemens avec leurs Hautes-Puissan„ces. Elles ont décidé, que, ceux qu'on avoit déjà „pris par rapport au Général de Cronström, n'ayant

„pour but que le bien du ſervice de l'Etat, on ne pou-
„voit y faire aucun changement. C'eſt de quoi je n'ai
„pas voulu manquer d'informer Vôtre Alteſſe, le plus
„promptement poſſible, puisqu'elle paroiſſoit déſirer
„de recevoir des avis à ſon arrivée à Bois-le Duc."

ſigné

*Le Prince d' Orange.*

Dès l'inſtant que le Prince de Walldeck reçut cette lettre, il remit le commandement de l'armée au Lieutenant-Général de Schwartzenberg qui ſervoit ſous lui, & avant ſon départ il fit la réponſe ſuivante au Prince d'Orange.

*„du camp de Halen, ce 28 Juillet 1747.*

*„Monſieur,*

„La lettre de Vôtre Alteſſe ne m'a été remiſe que „le lendemain de mon arrivée ici. Comme je n'y „trouve rien qui redreſſe le tort qu'on m'a fait, j'écris „aujourd'hui à leurs Hautes-Puiſſances pour les infor-„mer que je quitte l'armée & que je me retire chez „moi. Ceux qui tiennent à l'honneur auſſi fortement „que j'y tiens moi-même, ne déſaprouveront certai-„nement pas ma conduite. Si, avant que de faire ce „détachement de l'Armée, Vôtre Alteſſe avoit répondu „aux deux lettres que je lui avois écrites, & dans les-„quelles je lui marquois, que je croyois devoir prendre „le commandement du corps qui étoit deſtiné pour

„fécourir Bergopzoom, j'aurois du prendre à temps „mes méfures: mais je n'avois pas lieu de m'attendre „à ce qu'on me laiffât dans une armée, où il ne me „refte pas de troupes à commander. Quant à l'utilité „de l'emploi du Général Cronftröm, je me difpenfe „d'entrer dans des discuffions fuperflues. Le Souverain „peut en juger felon fon bon plaifir. Je n'ai à ajouter „à ce qui précéde, que l'affûrance de la confidération „diftinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, . . . . .'

figné

*Charles, Prince de Walldeck.*

C'eft ainfi qu'on facrifie prefque toujours l'intérêt public à fes vues particulières, & que le peuple devient la victime des paffions de ceux qui le gouvernent. Le Prince de Walldeck étoit affûrèment un très bon Général, & ne meritoit point qu'on lui fit un paffedroit auffi révoltant.

L'attachement & la reconnoiffance que je lui devois pour tous les fervices qu'il ne ceffa de me rendre en toute occafion, me firent très vivement fentir le tort qu'on lui faifoit; & ce font ces fentimens inaltérables qui me font rapporter encore la lettre qu'il écrivit aux Etats-Généraux, lorsqu'il fut de retour chez lui. Il eut la bonté de m'en donner copie. Ceux qui prennent quelque intérêt à la juftification d'un homme d'honneur, me fçauront gré fans doute de la leur avoir fait connoître.

„d'Arolsen, ce 10 Août 1747.

„J'ai reçu, l'ordinaire dernier, la lettre de Vos „Hautes-Puissances du 2e de ce mois. Comme celle „que j'ai eu l'honneur de leur écrire pour leur notifier „que je quittois l'armée, leur a offert les expressions „de ma reconnoissance pour la bonté qu'elles avoient „eue d'agréer mes services, je n'ai plus rien à ajoûter „quant à cet objet. Je ne veux que leur représenter, „combien je suis étonné qu'on m'ait soupçonné de pré-„tendre conserver les honoraires annexés à ma place, „après l'avoir quittée. Graces au Ciel, je ne suis pas „dans le cas de solliciter une pension. Des sentimens „si vils seroient indignes de ma naissance, & repugnent „à ma façon de penser. Je ne me propose que de ré-„pondre au reproche que me font Vos Hautes-Puis-„sances, *d'avoir quitté l'armée & le commandement*, „disent-elles, *d'une manière inusitée & contraire à tou-„tes les règles*. Je n'ai fait en cette occurrence que ce „que tout homme d'honneur auroit fait en ma place. „Les expressions dont Vos Hautes-Puissances se ser-„vent, me prouvent qu'elles ne sont pas informées de „ce qui s'est passé entre Mr. le Prince d'Orange & „moi, avant ma retraite, bien que je dusse naturelle-„ment supposer, qu'en sa qualité de Capitaine-Géné-„ral il ne manqueroit pas de leur en donner connois-„sance; & c'est ce qui m'oblige de leur faire l'exposé „succint & naïf des principaux faits."

„Lorſque j'étois encore à l'armée devant Maëſ-„trick, & avant qu'il fut queſtion d'en faire partir au-„cun détachement, j'écrivis à Mr. le Staadhouder, que „je ſouhaittois d'être du corps qui ſe trouvoit du côté „de Bergopzoom. Ce corps n'y avoit été laiſſé qu'à „mes ſeules inſtances, uniquement pour couvrir les „frontières de l'Etat. Je croyois pouvoir m'y rendre „plus utile qu'à la grande armée.“

„Je lui écrivis de nouveau, quelque temps après, „pour lui donner avis que je ſollicitois vivement un „renfort pour Bergopzoom, & que, ſi je l'obtenois, „mon intention étoit de le conduire à cette fortereſſe; „mais il ne me fit aucune réponſe, ni ſur l'une ni ſur „l'autre de ces deux lettres; & il lui a plu de garder „le même ſilence ſur une multitude d'autres demandes. „On ne m'a pas inſtruit davantage des arrangemens „qu'on avoit pris relativement aux troupes qui étoient „dans les environs de Bergopzoom; & c'eſt le myſtère „qu'on m'en a fait, qui m'a empêché de prendre mon „parti, avant le départ du corps qui a été détaché de „la grande armée. Je ne me ſerois certainement pas „expoſé à faire cette marche, pour revenir bientôt à „Maëſtrick, forcèment & à ma honte.“

„Il eſt vrai que j'ai inſiſté ſur la conduite de ce „détachement, lorſque Son Alteſſe Royale le Duc de „Cumberland m'a oppoſé quelques difficultés: mais „mes inſtances étoient très raiſonnables, & très con-

„formes à toutes les ordonances militaires. Eh! de-„puis quand un général est-il dispensé d'être où se „trouve la plus grande partie des troupes qui sont „sous-ses ordres?"

„J'ai informé Mr. le Prince d'Orange par un cou-„rier, que je partois avec le détachement, en le priant „de m'adresser ses ordres à Venlo, où j'esperois d'être „rendu le 21[e] Juillet; & je reçus en effet de lui, en y „arrivant, la lettre dont j'ai l'honneur de joindre ici la „copie *(c'est la même que j'ai déjà rapportée.)* Vos „Hautes-Puissances jugeront elles-mêmes, combien „dûrent me paroître étranges les propositions qui m'y „étoient faites. J'ignorois entièrement la résolution „de Vos Hautes-Puissances au sujet des troupes que „je commandois; & c'étoit violer toutes les régles mi-„litaires que de ne pas m'en donner avis. On devoit „sçavoir d'un autre côté, par mes rapports antérieurs, „que j'avois jetté dans Maëstrick cinq bataillons, qui „dès lors n'étoient plus du ressort de l'armée, mais à „la disposition du seul commandant de la place, & „qu'il ne me restoit plus que vingt & quelques batail-„lons, ce qui ne forme jamais l'armée d'un Général. „On pouvoit donc voir qu'il étoit indécent de me „proposer de rester à l'armée comme une espéce de „Ministre, & de confier à d'autres les expéditions „militaires."

„Je répondis à Mr. le Prince d'Orange, que, me „propofer de retourner à l'armée où je n'avois plus de „troupes à commander, ou de fervir fous les ordres „du Général Cronftröm, c'étoit me dire de quitter le „fervice de l'Etat. J'ajoutai que j'attendois la réponfe „de Son Alteffe à Bois-le Duc, & que, fi elle ne m'an„nonçoit pas un changement à ces difpofitions, je me „demettrois du commandement de l'armée entre les „mains du plus ancien Lieutenant-Général."

„Je chargeai enfuite le Général de Burmannia, „qui fe rendoit à Utrecht, auprès du Prince d'Orange, „de faire de ma part à Son Alteffe les plus fortes repré„fentations; & je connois trop bien le caractère hon„nête de ce Général, pour n'être pas convaincu qu'il „a rempli fa commiffion en homme d'honneur. A „fon retour, il ne me rapporta rien de fatis„faifant."

„D'après ces faits, je pris le parti de quitter un „fervice, dans lequel, au lieu des récompenfes qui „m'étoient dues pour avoir fait jufques-là tout ce qui „dépendoit de mon Zèle & de mes foibles talens, „on fe permettoit de bleffer effentiellement mon hon„neur; & j'en donnai auffitôt avis à Mr. le Prince „d'Orange."

„J'ai fervi affez longtemps, pour fçavoir ce qu'on „doit à fes fupérieurs & au Souverain, mais pour ne „pas ignorer auffi, qu'on doit des égards à un généra

„dans l'exercice de ces fonctions, & qu'il n'est jamais „permis de disposer des troupes qu'on lui a confiées, „avant que de lui en avoir donné connoissance."

„J'ose me flatter que Vos Hautes-Puissances se„ront assez équitables pour convenir, que ce que „j'ai fait, j'ai du le faire. Du reste ma réputation est „trop bien établie dans le monde, pour avoir à craindre „que les traits de la méchanceté & de la calomnie puis„sent lui porter la plus legére atteinte."

signé

*Charles, Prince de Walldeck.*

Cette lettre m'a paru digne à tous égards d'être conservée. Elle porte le caractère de noblesse & de fermeté qui siéd si bien à l'homme de mérite offensé; & elle peut fournir à l'histoire une nouvelle preuve de ces viles cabales, que la rivalité, la jalousie, l'intérêt personnel font naître si souvent dans les Etats, au détriment de la chose publique.

Le Général de Schwartzenberg, qui remplaça le Prince de Walldeck dans le commandement des troupes qui venoient de Maëstrick, nous joignit enfin. Nous fumes pour la plûpart, au désespoir de la retraite de ce Prince, qui réunissoit les talens & les vertus, & qui avoit gagné la confiance de toute l'armée.

Je fus assûrément celui de tous les officiers, à qui cet événement causa le chagrin le plus vif. Aussi,

me déterminai-je à m'en retourner chez moi, dèsque la campagne feroit finie; & je pris ce parti avec d'autant moins de regrets, que pendant les trois campagnes que je venois de faire dans l'armée des alliés, je n'avois vu que batailles perdues & que forteresses enlevées.

Quelque temps après, le Maréchal de Bathiani nous amena un second renfort: mais de son côté, le Comte de Saxe ne négligea pas de renforcer, dans la même proportion, l'armèe françoise qui assiégeoit Bergopzoom; de manière qu'insensiblement les plus grandes forces des deux armées se trouvèrent devant cette place, mais avec cette différence que nous restâmes dans l'inaction, & que nos ennemis au contraire, continuèrent le siége avec beaucoup de vigueur, & qu'ils emportèrent la place.

La reduction d'une pareille forteresse, qui fut l'ouvrage de deux mois de siége, ne doit être envisagée que comme une surprise.

La garnison étoit très forte: elle avoit une entière communication avec la province de Zélande, & par elle, avec tous les Etats unis: nôtre armée étoit composée de quarante mille hommes; mais en rendant justice au courage, à l'intrépidité & à l'habileté des françois, je ne puis m'empêcher d'assûrer, qu'ils ne réussirent à prendre cette ville, que parceque la garnison & nôtre armée firent très mal leur devoir, &

que, si le Prince de Walldeck avoit été à la tête de nos troupes, l'ennemi eut fait de vains efforts pour s'en rendre maitre.

Il est vrai que nous fimes une tentative pour sécourir la place. Trois mille grenadiers furent commandés pour faire en même temps trois attaques; & je fus chargé de l'une des trois divisions. Je parvins jusques dans la ligne de circonvallation; & je m'y établis avec d'autant moins de difficulté, que les deux autres attaques, ayant été faites trop tôt, avoient attiré prèsque toute l'attention de l'ennemi du côté qui m'étoit opposé. J'envoyai, en arrière, un de mes officiers, pour annoncer le succès de mon attaque, & pour demander que nôtre armée, qui étoit précisément derrière moi, s'avançat pour me soutenir; mais cet officier, qui revint bientôt, au lieu de l'espoir que j'avois conçu, m'apporta l'ordre de me retirer, & de rejoindre l'armée, qui, sans motifs & contre les lumières du sens commun, rentroit dans son camp. J'obéïs: mais ce ne fut pas sans grincer les dents, je l'avoue.

On citoit, à cette occasion, comment dans la guerre de succession, le Prince Eugéne avoit délivré Turin: cèla est fort bien, me dis-je tout bàs; nous délivrerions aussi Bergopzoom: mais malheureusement nous n'avons pas à nôtre tête le grand Eugéne.

Le Général de Cronſtröm étoit alors âgé de quatre vingt ans; & à cet âge, on n'eſt plus guéres capable de diriger des opérations militaires. Il ſe ſauva, avec ſa garniſon, par la porte dont il étoit encore le maitre, & ne ſe battit plus qu'en retraite. Il paſſa dans nos lignes que commandoit le Prince de Hilburgshauſen, & il y porta la frayeur & la confuſion.

Cependant, tout ce qui pût échapper aux françois, vint joindre l'armée, & partager avec nous les travaux ou plûtôt la honte du reſte de la campagne.

Le Prince d'Orange accourut de la Haye, pour reparer, le mieux qu'il pourroit, le délabrement de nos affaires. Il fit la revue de l'armée & proclama les avancemens où je fus compris. J'obtins le grade de Colonel; & ce Prince me remercia dans les termes les plus flatteurs, de la part des Etats-Généraux, de tous les ſervices que j'avois rendus pendant cette guerre. Il ajoûta, que, comme l'armée étoit maintenant ſous ſes ordres, il eſpéroit d'avoir occaſion de m'encourager à les continuer. Cette promeſſe me fit ſuſpendre l'exécution du parti que j'avois pris de quitter l'armée, indigné du tort qu'on avoit fait au Prince de Walldeck à qui je devois tout mon bien-être. Une nouvelle circonſtance m'arrêta encore. Le Prince d'Orange ne paſſa que trois jours avec nous; & au moment où il repartit pour la Haye, il m'ordonna de me rendre au

près de lui, aussitôt que la campagne seroit finie, en me prévenant qu'il avoit à me parler de certains arrangemens où il seroit bien aise de m'employer.

La saison étoit déjà bien avancée. Il ne se passa plus rien de bien important; & à l'exception de quelques petites affaires, qui n'eurent aucunes suites, rien ne s'opposoit plus à ce que nous prissions bientôt nos quartiers d'hyver.

Nous étions assez tristes: mais une aventure plaisante nous égaya un peu vers la fin de la campagne.

Je sortois tous les jours pour la petite guerre. La vivacité de mon tempéramment ne s'accommodoit pas de l'oisiveté & de l'inaction qui régnoient dans nôtre camp. Un jour une de mes patrouilles enleva un courier qui alloit à l'armée de Mr. de Löwendal, & m'apporta une grande valise qui contenoit une prodigieuse quantité de lettres de France. Je me rends au quartier général, où, suivant les loix de la guerre, on prend lecture des lettres interceptées, avant que de les envoyer par un trompette à leur destination.

Je fus du nombre de ceux qu'on choisit pour les lire. Nous en trouvâmes très peu qui fussent relatives aux circonstances présentes & dans lesquelles nous pussions puiser quelques lumières: mais en revanche il nous en passa par les mains une multitude, qui étoient écrites aux officiers de l'armée par leurs maitresses ou

par des filles de Paris. Les unes étoient tendres & passionnées; d'autres plaisantes & burlesques; d'autres enfin sérieuses & remplies d'expressions vives, de reproches ou de sarcasmes. Jamais comédie ne m'a plus amusé que cette lecture.

Il y eut encore une aventure assez remarquable, mais dans un genre tout différent.

Un jeune françois se présenta pour entrer dans nôtre armée, alléguant que des malheurs l'avoient obligé l'année précédente, de se retirer du service de France. On me l'envoya & je fus chargé de voir ce qu'on pourroit faire de lui. Il ne nous quittoit pas: partout il montroit beaucoup de valeur; mais sa conduite & ses mœurs n'étoient rien moins que dignes d'éloges.

Cet homme me suivoit bien souvent, lorsque j'allois reconnôitre les dispositions de nos ennemis; & d'après ses observations il songea à faire un coup, pour l'exécution du quel il me pria de lui donner quarante volontaires, tant cavaliers que fantassins. Je les lui accordai.

Il avoit remarqué, ainsi que moi, qu'un général ennemi avoit été détaché entre Anvers & Bergopzoom, pour entretenir la communication & pour couvrir les convois; qu'il s'étoit posté dans un village situé sur la grande route de l'une à l'autre de ces deux villes; que le village, étant entièrement inondé d'un côté, toutes

les gardes du détachement avoient été placées de l'autre.

Une nuit donc, cet intrépide perſonnage profite de l'obſcurité, & traverſe le terrain inondé, avec trois ou quatre de ſes volontaires : il entre tout doucement dans le village, traverſe le quartier du Général, poignarde la ſentinelle qui garde la porte du logis. Il paſſe enſuite tout ſeul dans la chambre de cet officier, qui dort tranquillement ; il l'éveille en lui tenant le poignard ſur la gorge & avec menaces de le tuer, s'il s'aviſe de faire le moindre bruit ; & il lui ordonne de s'habiller très promptement & de le ſuivre.

Ce pauvre Général eſt donc obligé d'obéir & de marcher à côté de ſon conducteur. Ils paſſent à travers les corps de gardes ; & toute les fois qu'on crie, *qui vive ?* le Général françois répond : *France & général qui viſite les poſtes.* Aucune ſentinelle ne s'oppoſe à leur paſſage.

Enfin, ſorti du village, mon brave fait un ſignal dont il étoit convenu avec ſes huſſards. Auſſitôt deux d'entre eux s'avancent & lui aménent deux chevaux, l'un pour lui, & l'autre pour ſon priſonnier. Il commande à ſa troupe de rebrouſſer chemin, & lui, prenant les devants avec ſon priſonnier, il arrive dans nôtre camp vers le point du jour. Le général françois n'étoit pas trop content, comme on le préſume bien, de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée. Il ſit

plaignit, surtout, de ce que cet officier avoit pillé sa chambre & enlevé son argent, son linge & toutes ses hardes.

Cette capture valut à celui-ci la patente de capitaine au service de la république & l'agrément de lever pour la campagne suivante une compagnie franche; mais ses succès ne furent pas de longue durée: il commit, dans la suite, tant de brigandages & de cruautés, que, par sentence du conseil de guerre, il fut roué vif, & sa troupe renvoyée.

La petite guerre a été l'une de mes plus grandes occupations dans mes différentes campagnes: mais, graces au ciel, ma conduite a toujours été telle, que je n'ai pas de reproches à me faire.

On assigna nos quartiers d'hyver, dèsque la saison avancée ne permit plus d'agir. Ceux du régiment que je commandois furent à Bois-le Duc. C'est une très jolie ville, bien fortifiée, & l'une des meilleures garnisons de la république. J'y conduisis ma troupe; & ensuite conformèment aux ordres que m'avoit donnés le Prince d'Orange, je partis pour la Haye.

Ce Prince m'accueillit très gracieusement. Il me réïtéra ce qu'il m'avoit déjà dit de flatteur sur mes services, pendant la visite qu'il avoit faite à l'armée: il ajouta qu'il espéroit d'avoir plus d'une occasion de m'en témoigner sa satisfaction, & enfin il me parla du désir qu'il avoit, que je voulusse bien concourir à

l'augmentation projettée des troupes de la république, & que je profitaffe de l'hyver pour aller lever en Suéde quatre régimens d'infanterie, que la république prendroit à fon fervice, fur le même pied que ceux qu'elle avoit eus dans la guerre de Succeffion, & dont elle avoit été fi contente. Il me pria encore d'engager une centaine d'officiers de ma nation, qui feroient diftribués dans différens autres corps felon leur rang & leur capacité.

Après des propofitions de cette nature, il ne m'étoit plus poffible de quitter décemment le fervice de la république. On m'auroit taxé d'ingratitude envers le Prince d'Orange. Je renonçai donc à mon premier plan.

Cette commiffion m'étoit d'autant plus agréable, qu'elle me procuroit l'avantage de revoir mes parens, &, en particulier, M[lle] de W***, ma promife. J'envifageois encore, que, par cette levée, je ferois entrer quelque argent dans ma patrie, où les efpèces ont toujours été affez rares.

Tous ces motifs me firent promettre de travailler de toutes mes forces à la réuffite de cette négociation, & je me hâtai de partir, n'ayant pas de momens à perdre. Le Prince me munit de pleins pouvoirs pour la capitulation, & d'un credit fur Amfterdam pour les fommes dont je pourrois avoir befoin.

Je ne manquai pas, chemin faisant, d'aller voir le Prince de Walldeck, mon bienfaiteur & mon ami, qui s'étoit retiré chez lui; & je m'y arrêtai deux jours. C'est alors qu'il me conta en détail son différent avec le Prince d'Orange, & qu'il me communiqua toute leur correspondance. Je me rendis ensuite à Hambourg, & de là, à Stralsund, d'où l'on s'embarque pour passer en Suède. J'eus le malheur de faire naufrage. Le Paquebot fut jetté, par la plus horrible tempête, sur un banc de sable; & je passai la nuit dans cette cruelle position, entre la vie & la mort. Le lendemain, le maitre de poste de Stralsund m'envoya un autre paquebot pour poursuivre ma traversée, au travers des glaces & toujours en danger de périr. Je débarquai à Istad en Suède; & j'allai par terre à Stockholm. Pendant ma route je fus chez M^lle^ de W***, dont la vue, après une aussi longue absence, me fit éprouver tout ce que le cœur humain est capable de sentir de vif & de tendre auprès de l'objet le plus chéri. Je passai ensuite chez ma mere, que je n'embrassai pas avec des transports moins doux, ainsi que mon frere & ma sœur, qu'elle avoit auprès d'elle; & après un séjour de quelques jours, je partis pour Stockholm.

Le Roi Frédéric I, qui regnoit alors, me fit l'accueil le plus gracieux. Il avoit, comme Prince héréditaire de Hesse-Cassel, servi lui-même dans l'armée

des alliés sous le Prince Eugéne, & le Duc de Marlborough. Je lui trouvai infiniment de connoissances militaires. Il m'entretint beaucoup sur le pays qui étoit le théatre de la guerre actuelle. J'eus la satisfaction de contenter sa curiosité par le récit des campagnes que je venois de faire & par celui des différentes circonstances qui les avoient rendues si malheureuses pour nous, & si brillantes pour les François.

Ces conversations me fournirent naturellement l'occasion de lui parler de la commission dont j'étois chargé par rapport à la levée des troupes que la république désiroit de prendre à sa solde. Je n'eus pas de peine à obtenir de Sa Majesté qu'elle favorisat le succès de ma négociation de tout son pouvoir; mais dans ce temps-là, le Sénat étoit tout dévoué à la France. L'ambassadeur de cette puissance, qui avoit plus d'influence dans les affaires que le Roi même, fut consulté; & son opposition suffit, pour renverser toutes les bonnes intentions que j'avois de procurer à mon pays une somme d'argent considérable, & à une partie de nôtre jeune noblesse, qui, n'ayant rien de mieux à faire, se jettoit dans la politique, les moyens de s'instruire & de se perfectionner dans l'art militaire.

Heureusement pour moi, un de mes amis m'écrivit de Hollande, de la part du Prince d'Orange, pour m'avertir, que, comme il y avoit bien de l'ap-

parence que la paix succéderoit à une suspension d'armes qui étoit sur le point d'être conclue, je devois faire trainer en longueur, le plus que je pourrois, la négociation qui m'avoit été confiée.

Trente mille Russes s'étoient mis en marche pour aller au secours des puissances maritimes; & cette résolution de la Cour de St. Petersbourg porta la France à songer tout de bon à la paix.

Je rallentis en conséquence la poursuite de ma négociation: prévoyant bien, que, si la paix avoit effectivement lieu, il se feroit, à coup sûr, une grande réforme dans l'armée hollandoise; & pour gagner du temps, je résolus, après avoir informé sécretement le Roi de ce qu'on m'écrivoit de Hollande au sujet des espérances de paix, d'aller rejoindre M^lle^ de W***.

Nous nous mariames. Ce parti si précipité n'étoit pas trop prudent, j'en conviens, puisque j'étois exposé à rentrer en campagne, peut-être, quelques semaines après la célébration de mes nôces; mais, soit amour, soit pressentiment que la paix se feroit, je me mis au dessus de mes craintes; & je satisfis mes inclinations.

Le Roi me fit présent d'une épée d'or, en se servant des expressions les plus flatteuses; &, lorsque je pris congé de Sa Majesté, Elle daigna joindre à ses premières faveurs, celle d'un brevet de Colonel au service de Suéde. J'étois très content jusques-là. Le

jour de mes nôces fut pris: mais nos plaisirs furent mêlés de bien d'amertume, puisque j'eus la douleur de perdre ma mere, dans le moment même où elle se disposoit à monter en voiture pour venir assister à cette cérémonie, qui ne pouvoit plus être retardée. Je passai quinze jours dans le sein de l'agitation, que causoit en moi, d'un côté, la perte d'une bonne & respectable mere, digne de tous mes regrets, & de l'autre, la possession d'une épouse, pour la quelle j'avois depuis longtemps autant d'éstime que de tendresse.

Ce fut pendant ces circonstances que je reçus du Prince d'Orange une lettre d'avis, que la suspension d'armes avoit été conclue; qu'une paix générale étoit plus que probable, que, conséquemment, une réforme dans l'armée étant inévitable, je devois, s'il en étoit temps encore, rompre toute négociation, & débarasser la république d'une dépense, que l'événement de la paix rendroit superflue.

J'avois si bien pris mes précautions, d'après les premières nouvelles qu'on m'avoit données à ce sujet, qu'il ne me fut pas bien difficile de répondre aux désirs du Prince d'Orange. Je pris quelques arrangemens indispensables relativement à la succession de ma mere; & je partis pour l'Allemagne avec ma femme. Elle avoit une sœur mariée & établie dans le Holstein. Je crus devoir la conduire chez elle; & je l'y laissai pour aller joindre le régiment que je commendois en

Hollande. J'y trouvai, en arrivant, toute l'armée des alliés rassemblée & campée dans les environs de Breda. Celle des François l'étoit près d'Anvers. Comme les hostilités cessèrent, on ne songea plus qu'à s'amuser. Jamais peut-être on n'a vu tant de fêtes & de magnificences dans une armée qu'il y en eut dans la nôtre. Elle étoit composée d'Autrichiens, d'Anglois, de Hollandois & de Bavarois, de Hannovriens, de Hessois, de Brunswickois, & d'un petit corps du Prince de Hesse-Darmstadt. Lévêque de Würtzbourg avoit aussi fourni deux régimens, qui étoient à la solde de la Hollande. Cependant les plaisirs n'empêchèrent pas tout à fait qu'on ne s'occupât de l'art militaire. On exerça les troupes, & chaque chef fit manœuvrer, à sa manière, celles qu'il avoit sous ses ordres. Cette diversité ne laissoit pas que d'avoir quelque chose de fort amusant.

Plusieurs de nos généraux & de nos officiers subalternes profitèrent de la situation actuelle des affaires pour aller dans l'armée françoise. La plûpart eurent, surtout, la curiosité de revoir Bergopzoom; & je fus de ce nombre.

Le Général françois, qui y commandoit, nous reçut avec beaucoup de politesse; & voyant que nous étions très empressés à nous instruire de tous les détails de la prise de cette forteresse, il ordonna au major de la place, l'un des officiers de l'armée françoise qui

avoient conduit l'assaut, de nous montrer tous les endroits par les quels ils avoient pénétré dans la ville.

Nous ne fumes pas peu étonnés au recit de toutes les circonstances qui accompagnèrent cette fameuse prise. Les assiégeans avoient escaladé la brêche en s'appuyant sur leurs bayonnettes; & toute la résistance qu'ils avoient rencontrée, en entrant dans la ville, s'étoit réduite à quelques sentinelles endormies.

Mr. de Löwendal avoit du mérite, sans doute; mais ce n'est point par le succès de cette entreprise que les gens de l'art l'apprécieront. Il en est des Généraux d'armées comme des médecins. Il ne suffit pas qu'ils ayent du sçavoir; il faut encore qu'ils ayent du bonheur. La prise de Bergopzoom prouve, que le Maréchal de Löwendal avoit l'un & l'autre.

Toute cette campagne se passa gaîement; & les réjouissances se succèderent journellement les unes aux autres & sans interruption. La paix fut conclue à Aix-la Chapelle, le 18 Octobre 1748. Tout le monde retourna chez soi. Je menai mon régiment dans sa garnison; & ayant obtenu la permission de m'absenter pour six mois, je partis pour le Hollstein, où ma femme bruloit d'impatience de me revoir.

Nous passames l'hyver très agréablement chez nos parens, qui nous comblèrent de politesses & d'amitiés.

Mon intention étoit de retourner en Hollande, au commencement du printemps, & de rejoindre mon régiment, qui étoit en garnison à Tournai. Je voulois aussi y emmener ma femme, pour m'y établir, puisque j'avois eu le bonheur d'acquérir, pendant la guerre, quelque considération, & que d'ailleurs Tournai est une ville très agréable & l'une des meilleures garnisons de la république; mais vers la fin de l'hyver, on m'écrivit de Suéde, que des arrangemens de famille y exigoient nécessairement ma présence, & que je risquerois autrement de perdre les terres qui m'etoient échues en partage, à la mort de ma mere. Ce motif pressant me détermina à retourner chez moi; & comme la guerre étoit finie, je voulus me démettre de ma place au service de Hollande. On me refusa un congé absolu. Je n'obtins que la permission de rester en Suéde, aussi longtemps que mes affaires le demanderoient. J'offris, à mon tour, à la république de rentrer à son Service, en cas de guerre; mais ce cas-là ne s'étant pas, depuis, présenté, je n'ai pu remplir envers elle ce devoir de reconnoissance; & mon étoile m'a conduit ailleurs.

De retour en Suéde avec ma femme, je m'établis à la campagne. J'aimois naturellement l'économie rurale; & je profitai de la douce tranquillité qui m'étoit enfin rendue, pour améliorer mes terres. Je fis ma principale étude de l'éducation de mes enfans. Je

paſſai ainſi ſept années entières, loin du tumulte du monde & du bruit des armes, où j'avois preſque toujours vêcu juſques-là. J'allois néanmoins de temps en temps à Stockholm, ſoit pour faire ma cour au Roi, ſuivant l'uſage de la nobleſſe du pays, ſoit pour aſſiſter aux diètes, dont j'étois membre comme Gentil-homme, ayant droit d'y vôter: mais le rôle, que la Providence me deſtinoit, n'étoit pas encore fini. De nouvelles ſcénes m'attendoient; & elles ne tardèrent point à s'ouvrir devant moi.

Mes amis ne ceſſoient de me répéter, que j'avois tort de m'enterrer, pour ainſi dire, tout vivant dans mes terres; & qu'ayant autant de connoiſſances militaires, il ne m'étoit pas permis de me rendre inutile à ma patrie. Je réſiſtai long-temps à leurs ſollicitations, me trouvant trop heureux de vivre dans ma retraite: mais ils revinrent ſi ſouvent à la charge; ils excitèrent de tant de manières le zêle que j'ai toujours eu pour la proſpérité & la gloire de ma patrie; ils réveillèrent ſi bien l'ambition qui étoit preſque éteinte dans mon ame, qu'enfin ils m'entrainèrent dans le tourbillon, où j'avois réſolu de ne plus rentrer. Je n'avois que trente quatre ans; & il eſt difficile qu'à cet âge, où tous les objets des paſſions humaines ſe préſentent ſous des couleurs riantes & favorables, on ſoit aſſez philoſophe pour ſentir tout le bonheur d'une vie privée & ſolitaire. Je demandai du ſervice au Roi, qui

daigna me placer aussitôt dans ses gardes du corps, avec le grade de Colonel.

Ce poste m'attachoit à la personne de sa Majesté. Je quittai mes terres; & je me rendis à la Capitale. C'étoit précisément dans ce temps malheureux qu'alloit se tenir cette trop fameuse diète de l'année 1755 à celle de 1756, dont le résultat dévoit m'être si funeste comme à tant d'autres.

Le Roi & le Sénat étoient, depuis longtemps, divisés. Le ressentiment, l'aigreur, la haine régnoient également dans les deux partis. Les anciennes querelles devinrent alors plus vives & plus interminables de jour en jour; bientôt la fureur & la rage ne respectèrent plus rien, & éclatèrent de toutes parts.

Quoique membre de cette diète, je m'étois proposé de ne me mêler que de mon service, d'y consacrer tout mon temps & toute mon application; & par là, de montrer l'exemple à tant d'autres officiers, qui sacrifioient leurs devoirs à la Politique: mais je fus encore assez foible pour me laisser aller au torrent.

Dans un Gouvernement tel qu'étoit alors celui de Suéde, l'amour de la liberté & de l'indépendance échauffe toutes les têtes; & l'on ne croit en jouir véritablement, qu'autant qu'on s'immisce dans les affaires publiques.

Telle étoit, à cette fatale époque, la disposition générale des esprits. Le clergé, la noblesse, le tiers.

Etat, les payſans eux mêmes, tous les citoyens prétendoient gouverner l'Etat, à leur fantaiſie. Ils s'emportoient les uns contre les autres: ils ſe déchiroient ſans ménagement. Le parti du Sénat ſe croyoit ménacé du plus affreux deſpotiſme; & celui de la cour n'appréhendoit pas moins l'ariſtocratie la plus tyrannique: mais le premier, étant appuyé par la France, prédominoit. Auſſi ne manqua t-il point de profiter de tous ſes avantages; il ſe livra à toute ſa rage, à toute ſa vengeance contre la cour & tous ceux qui n'entrèrent pas aveuglement dans ſes vues.

Depuis que j'étois ſorti de l'enfance, je n'avois vu que calamités fondre ſur la Suéde; & l'alliance illimitée de la France avec elle avoit toujours été le principe & la cauſe immédiate de tous ſes revers. J'étois donc, par une ſuite de mon attachement à ma patrie & de mon Zéle pour ſes vrais intérêts, du parti antifrançois. Je voyois la cour chagrinée, vexée même avec indécence juſques dans la perſonne des trois Princes & de la Princeſſe, dont la providence ſeule avoit affermi la ſucceſſion. J'étois temoin des perſécutions inouies qu'eſſuyoient pluſieurs de mes amis, pour s'être déclarés du parti de la cour. Enfin, j'étois revolté intérieurement, en conſidérant le peu de mérite de ceux qu'on élevoit aux premiers emplois, & de la manière révoltante dont on confondoit en toute occaſion le juſte & l'injuſte, le droit & le fait, les régles

& les abus, la liberté & la licence, l'autorité royale & le despotisme.

Ce spectacle odieux me rendit plus attentif aux maux dont l'état étoit ménacé. Je prêtai l'oreille aux propos qu'on me tint, que, pour sauver la patrie dans une pareille crise, il n'y avoit qu'un seul parti à prendre, c'étoit de s'armer de force & de courage, & d'amener une heureuse révolution qui changeat entièrement la forme du gouvernement.

Cette voye me parut, en effet, la seule qui fut convenable aux circonstances, & d'autant plus qu'il n'étoit pas question de répandre le sang de nos concitoyens, mais qu'on se proposoit seulement de remettre les choses sur le même pied, où elles avoient été sous le régne de Gustave Adolphe.

Mon avis fut, qu'on ne devoit rien précipiter, mais qu'il falloit attendre des conjonctures plus favorables; ajoûtant que les occasions d'agir ne sçauroient manquer de se présenter tôt ou tard; ce qu'il étoit facile de prévoir par tout ce qui avoit précédé.

On adopta mon plan; & l'on résolut de différer l'exécution de la révolution qu'on avoit projettée. Cependant on s'en entretint toujours sous le sçeau du sécret, jusqu'à un évenement, auquel la plûpart de nous ne s'attendoient guères, que fit naître, sans doute l'impatience de quelqu'un de nôtre parti, & qui rendit bien tragique la fin d'un complot, dont le bien général étoit l'unique objet.

La populace de Stockholm s'attroupa & s'ameuta en faveur de la Cour. Les mécontens furent bientôt au nombre de quelques mille. Ils avoient attiré dans leurs sécrets plusieurs de nos confidens; & un soir ils en députèrent deux ou trois au Comte de Brahe, qui étoit le chef de nôtre parti. Ces députés ne l'aiant pas rencontré à son hôtel, vinrent lui parler chez moi, où on leur dit qu'ils pourroient le trouver. Il y étoit effectivement. Ils lui annoncèrent, en ma présence, qu'à minuit ils seroient tous sous les armes, pour arrêter certains Seigneurs, qui, depuis le commencement de la diète, affectoient de causer mille chagrins & de faire les plus cruels outrages au Roi.

Cette déclaration fut un coup de foudre pour nous. Nous les renvoyames, en les conjurant de rester tranquilles & de différer à un autre jour. Une heure après ils reparurent; & ce fut pour nous dire qu'il étoit trop tard; que déjà tout étoit en mouvement pour se réunir au lieu du rendez-vous. L'affaire devenant sérieuse, le Comte de Brahe me pria d'aller chez le Roi, où il me rejoindroit dans une heure, & de persuader à Sa Majesté de prendre son parti en ces facheuses conjonctures, c'est-à dire de vaincre ou de mourir. Je trouvai dans son cabinet, en y arrivant, la Reine & deux de mes amis, qui furent également de mon avis. Nous priames le Roi de monter à cheval. La Reine offrit de le suivre dans ce moment critique;

mais, tandisque nous lui retracions tout ce que sa présence pourroit produire d'avantageux & de favorable à la bonne cause, on vint nous avertir que le complot étoit découvert; que nos Antagonistes s'attroupoient; que déjà leurs patrouilles couroient les rues; & que tout le peuple étoit dispersé. Nôtre situation étoit horrible. On pria néanmoins le Roi de descendre, de se montrer, de se mettre à la tête de la garde du château. Elle étoit de cent cinquante hommes; & très certainement elle n'auroit pas fait difficulté de marcher. Il est très probable, qu'à la faveur de la nuit, nous nous serions rendus maitres de tous les postes; mais nous nous efforçames en vain de faire entrevoir tout ce qui nous enflammoit.

Je retournai chez moi pénètré de chagrin & de desespoir d'avoir manqué nôtre coup, & confus d'avoir pu entrer dans de si grands projets, sans connoître entièrement ce qui devoit être l'ame de la révolution.

Le lendemain matin, mon service m'appelloit à la Cour; & je m'y rendis. Tout y étoit tranquille. Cependant je ne tardai pas à être informé, qu'on avoit déjà fait arrêter plusieurs personnes, & que la bourgeoisie avoit ordre de prendre les armes. On ne se fioit pas trop à la garnison, dont la plus grande partie étoit pour la Cour & contraire au parti dominant.

Je dinai chez le Roi. On n'y parloit pas: on s'y regardoit. La Reine seule fit bonne contenance.

Je me rendis, en sortant de table, chez le Comte de Brahe. Il n'étoit pas plus que moi de bonne humeur: mais il n'envisageoit pas cette affaire comme aussi sérieuse qu'elle l'étoit: car le soir même, nous apprimes que le Baron de Horn, Maréchal de la Cour, venoit d'être arrêté. C'étoit lui, qui, à nôtre insçu, avoit ameuté la populace.

Cette triste & affligeante nouvelle ne nous permit plus de douter des funestes suites, aux quelles nous devions nous attendre. Le Baron de Horn avoit une connoissance entière de nôtre plan de révolution; & il étoit aisé de prévoir qu'il n'auroit pas assez de courage & de fermeté pour se taire.

Je revins chez moi. Je fus encore informé qu'on avoit arrêté plusieurs personnes, &, entr'autres, un jeune officier, qui m'étoit fort attaché par reconnoissance. C'étoit moi qui lui avoit obtenu du service en Hollande pendant la dernière guerre. On lui fit subir la question, pour lui faire avouer tout ce qu'il sçavoit du complot de la révolution. Il soutint ce supplice avec une constance vraiment héroïque; & jamais on ne put lui arracher le moindre aveu à mon sujet. Il eut encore la force de m'écrire le billet suivant.

„Je sors de l'enfer. On m'a fait beaucoup de „questions relativement à Vous & principalement sur „les cartouches qu'on a dénoncées, comme se trou„vant dans la maison du Comte de Brahe: mais j'ai „répondu, à vôtre sujet, que le Diable même ne me „feroit pas proférer des mensonges."

Les cartouches existoient réellement. Le Comte de Brahe en avoit fait faire trois à quatre cent à une maison de campagne qu'il avoit près de Stockholm. Son écuyer, homme très fidéle, avoit été de la confidence; & dans ces premiers momens de trouble & de désolation, la peur s'étant emparée de lui, il avoit fait sa déclaration pour se mettre à l'abri des événemens: Mais on doit d'autant plus admirer les nobles & génereux sentimens de mon jeune ami, que la torture qu'on employe en Suéde, est affreuse. Qu'on se représente un trou, creusé très profondement dans un cachot & rempli d'une bourbe marécageuse & infecte. C'est-là qu'on enfonce jusqu'au cou le malheureux patient. La froideur des eaux est insoutenable: des milliers d'insectes s'attachent à toutes les parties du corps & les rongent: Qu'on ajoute à ce tableau l'effroyable obscurité qui régne dans ce cachot, & l'on se fera une foible idée d'un pareil supplice. J'ai parlé, depuis, à un de mes compatriotes, qui avoit été jetté dans ce gouffre infernal, & qui m'a assûré qu'il n'y a peut-être rien de plus horrible dans la nature.

Dès l'instant que je reçus le billet que je viens de rapporter, je l'envoyai par un domestique au Comte de Brahe; & je mis au bas ces trois mots: "je m'en vais." Plût au ciel que mon exemple l'eut entrainé! Il n'y avoit que ce parti à prendre pour se soustraire à la rage de nos soit disans politiques. Il n'est pas déspèce d'hommes plus implacable.

Ma femme étoit avec moi. L'agitation de son ame étoit telle, que je ne sçaurois la décrire. Je lui annonçai que je n'avois plus de temps à perdre pour me sauver. Nous nous embrassames, sans pouvoir, ni l'un ni l'autre, proférer une seule parole; & je partis.

Un de mes amis eut la générosité de m'accompagner, jusqu'à ce que je fusse en lieu de sûreté. Pour faire prendre le change à mes persécuteurs, nous sortimes la nuit, en bateau. Mon ami avoit une sœur, qui alors étoit dans une maison de campagne; & comme cette maison se trouvoit sur nôtre route, nous y passames. De-là, nous renvoyames le bateau, que nous avions pris dans le port de Stockholm. Nous payames très bien nos rameurs, afin qu'ils gardassent plus fidélement le sécret de nôtre évasion. Heureusement nous eumes affaire à d'honnêtes gens, qui ne nous trahirent point; & ce qui le prouve, c'est qu'on n'apprit que longtemps après, quelle route nous avions prise.

La sœur de mon ami nous fournit un autre bateau; & après avoir fait encore dix lieues par eau, nous arrivames chez une personne de ma connoissance, & dont j'avois souvent éprouvé le tendre attachement. C'est-là que je me séparai de mon généreux conducteur. Je pris un cheval pour continuer seul ma route, sous la garde & la protection de la providence; & lui de son côté, prit le chemin de la province où il avoit son régiment. Il avoit eu la précaution de répandre le bruit, en partant, que des affaires pressantes l'y appelloient.

J'étois encore bien éloigné des frontières du royaume; & par conséquent j'avois toujours à craindre qu'on ne vint m'arrêter: mais je connoissois tous les chemins, & je choisis celui qui me parut le plus sûr, quoique le plus long. Je marchois la nuit; & le jour, je me retirois dans quelque hameau écarté & situé au milieu des bois, qui sont très fréquens en cette contrée. Là, je tachois de prendre le repos & les raffraichissemens dont j'avois besoin; & je soignois bien mon cheval, que souvent la fatigue de la nuit avoit excédé. Mon frere, plus sage que moi, avoit quitté le service, & vivoit paisiblement à une de ses maisons de campagne, qui est à quarante lieues de Stockholm; & à une demie-lieue de cette maison, est un petit hameau qui lui appartenoit encore. Je fus m'y reposer, en passant. Je pris les mesures conve-

nables pour engager les payſans à garder le ſécret; & j'envoyai chercher mon frere. Il fut fort ſurpris de ma viſite: ce qui venoit d'arriver dans la Capitale n'étoit point encore parvenu à ſa connoiſſance. Il monta à cheval & ſe hâta de venir me joindre.

La nuit ſuivante, j'entrai dans ſa maiſon par une fenêtre, afin que ſes domeſtiques ne fuſſent point informés de mon arrivée. Mon frere & ma belle ſœur étoient tout à fait ſeuls. Ils me donnèrent un excellent ſouper, ce qui me fit d'autant plus de plaiſir, que, depuis cinq jours que j'étois parti de Stockholm, du gros pain & du lait avoient fait toute ma nourriture. J'entrai enſuite dans un bon lit, pour reprendre les forces qui m'étoient néceſſaires pour le reſte de mon voyage. Mon frere avoit, dans le voiſinage, un ami, officier d'un régiment de cavalerie qui s'y trouvoit. Il l'envoya chercher pendant mon ſommeil. C'étoit un fort galant homme. Il fut très ſenſible à ma ſituation; & il eut l'honnêteté de m'offrir de m'accompagner jusqu'à la frontière. Il pretexta qu'il alloit acheter des chevaux pour ſon régiment. Je me couvris d'une vieille livrée; & je paſſai pour ſon domeſtique.

Nous courumes ainſi la poſte juſqu'à la frontière, ſans nous arrêter, ni la nuit ni le jour; & parvenus enfin à Hellſingbourg, un pêcheur, moyennant dix Ducats de récompenſe, me reçut dans ſon bateau. J'em-

braſſai tendrement mon ami, après lui avoir exprimé toute la reconnoiſſance que ſa générοſité m'avoit inſpirée; & je traverſai le Sund pendant l'obſcurité de la nuit.

J'entrai, le matin, dans la ville de Hellſingœr, dont le Commandant étoit mon parent & mon ami. Je ne m'annonçai, à ſa porte, que comme un domeſtique qui avoit à lui parler; mais ſes gens, qui me prirent pour un mendiant, à qui je ne reſſemblois pas mal, ſe moquèrent de moi. Ce ne fut qu'à force de prières & de repréſentations ſur l'indiſpenſable néceſſité où j'étois de parler au Général Danois, que je vins à bout de me faire annoncer. Il vint lui-même pour voir de quoi il étoit queſtion. Je me fis connoître auſſitôt; & je n'eus pas beſoin de lui expliquer la cauſe qui m'amenoit dans ce déguiſement. Il avoit déjà reçu de Stockholm la nouvelle de ce qui s'étoit paſſé, quoique d'une manière confuſe & peu détaillée. Il me fit donner une chambre, du linge, des habits, pour me débarraſſer des guénilles dont j'étois affublé. Il me fournit un meſſager ſûr que j'expédiai ſur le champ à un de mes amis, qui ne demeuroit pas loin du Sund, & auquel j'adreſſai une lettre pour ma femme. Elle étoit encore à Stockholm, où je l'avois laiſſée; & l'on s'imagine aiſément, dans quelle cruelle incertitude elle étoit ſur mon ſort.

Le Roi de Dannemarck avoit dans les environs un château de plaisance; & Sa Majesté s'y trouvoit alors. Le général alla tout de suite lui demander sa protection pour moi. Elle daigna l'accorder très gracieusement; mais sous la condition que je ne m'arrêterois pas longtemps dans ses Etats, puisqu'il existoit une convention entre les deux Royaumes, de se rendre reciproquement ceux de leurs sujets qu'on réclameroit; & que, d'après les avis qu'on venoit de recevoir de Suéde, l'acharnement de la diète étoit tel que je serois infailliblement bientôt réclamé.

Le lendemain celui de mes amis, à qui j'avois envoyé le messager, me répondit, qu'il avoit fait partir un courier pour Stockholm, avec la lettre que j'avois écrite à ma femme. Il m'informa, que le complot de la révolution manquée étoit déjà connu dans tout le royaume; que les papiers publics & toutes les gazettes parloient de mon évasion; qu'une foule d'émissaires couroient les chemins pour me rattraper; que le Comte de Brahe avoit été arrêté, & qu'il étoit déjà question de lui faire trancher la tête, ainsi qu'au Maréchal, Baron de Horn, & autres personnes de nôtre parti; qu'on avoit écrit à différentes Cours étrangères, pour demander que je fusse livré, & que ma tête même avoit été mise à prix. Il ajouta qu'on avoit chargé un officier, un des plus ardens du parti, de me poursuivre & de m'enlever.

J'ai ſçu, depuis, que cet officier avoit eu aſſez bonne opinion de moi, pour renoncer à ſon entrepriſe.

D'après toutes ces informations qui étoient très exactes, je ne m'arrêtai que deux jours chez le général Danois, qui me fit toutes ſortes de politeſſes & d'amitiés. Il m'habilla convenablement; & m'étant muni d'un paſſeport, qui me fut expédié ſous un nom emprunté, je partis pour Hambourg.

A peine fus-je arrivé dans cette ville, que j'appris que le Réſident de Suède avoit chargé pluſieurs de mes amis, de me prévenir, s'ils me rencontroient, que ſes ordres étoient de me réclamer; & de me conſeiller, en conſéquence, de paſſer outre & de ne pas m'arrêter.

Je pris donc le parti de quitter l'auberge où j'étois deſcendu; & j'allai loger chez un ami. Je ne me montrai plus nulle part. Je dépêchai un homme pour le Hollſtein. Mon beau frere & ſa femme, ſœur de la mienne, ayant reçu ma lettre, s'empreſſèrent de venir me joindre, pour me fournir ou me procurer tout ce dont j'avois beſoin.

Je n'etois pas encore décidé ſur le pays où je devois chercher un aſyle. Mon beau frere, qui avoit à Hambourg beaucoup d'amis & de connoiſſances, ne négligea rien, pour s'aſſûrer, s'il y avoit du riſque à ce que j'y reſtaſſe quelque temps: mais tout le monde

r ſa ſanté; que le prince de
ndroit, s'y étant trouvé,
roient remplies que
ution manquée
ner du lieu de m'a
vrir; & que ce Prin-
us vif attachement, déſi-
r auprès de lui. Mon beau
nercié le Comte de Pleſs de ſes
a bienveillance, courut chez moi
cette bonne nouvelle.

evaux de poſte furent bientôt commandés.
de Hambourg, le lendemain, dès le point
our; & j'allai me refugier chez mon ancien pro-
tecteur, qui me reçut, ainſi que ſa Cour, avec toutes les démonſtrations de la joye la plus vive & de la plus ſincère amitié.

C'eſt ici que je commençai enfin à reſpirer: On ne m'y traitoit pas comme un étranger: j'y vivois avec la même liberté & la même aiſance, que ſi j'avois été dans le ſein de ma propre famille. Je n'ai jamais mieux ſenti tout le prix de la véritable amitié.

J'informai ma femme, & tous ceux à qui j'étois cher, du doux aſyle dont je jouiſſois, & de la réſolution que j'y avois priſe d'y vivre en repos, du moins, pendant quelque temps. La réponſe de ma femme m'apprit, qu'elle étoit partie de Stockholm, après

lui conseilla de me faire partir. J'écrivis en Hollande où j'espérai, qu'en considération de mes services pendant la guerre dernière, on ne me refuseroit pas protection & sûreté. On me fit les réponses les plus obligeantes; mais, comme en ces sortes d'occasions, les raisons politiques prévalent presque toujours, on me pria d'y venir sous un autre nom que le mien, & de choisir tel endroit de la république que je voudrois: en observant, que, si j'y paroissois sous mon véritable nom, je leur causerois de l'embarras; l'envoyé de Suéde à la Haye ayant reçu ordre de me réclamer, si je me trouvois sur le territoire des Provinces-unies.

Des raisons de Politique ne me permirent pas de changer de nom. Il me fallut donc renoncer à l'asyle qui m'étoit offert en Hollande, & embrasser un autre parti.

Il se présenta bientôt une occasion de me décider. Mon beau frere se trouvoit un soir à une assemblée. On y parloit des événemens qui venoient d'arriver en Suéde. Un Comte de Pless, qui autrefois avoit servi nôtre Roi comme Maréchal de sa Cour, & qui me connoissoit, demanda à mon beau frere, s'il ne sçavoit pas où j'étois; ajoutant qu'il voudroit bien me rencontrer.

La conversation devenant alors particulière, Mr. de Pless lui dit, qu'il venoit de Pyrmont où il avoit

été prendre les eaux pour sa santé; que le prince de Walldeck, souverain de cet endroit, s'y étant trouvé, dans le temps que les gazettes n'etoient remplies que des détails, vrais ou faux, de la révolution manquée en Suéde, l'avoit chargé de s'informer du lieu de m'a retraite, s'il parvenoit à le découvrir; & que ce Prince, qui avoit pour moi le plus vif attachement, désiroit beaucoup de m'attirer auprés de lui. Mon beau frere, après avoir remercié le Comte de Plefs de ses attentions & de sa bienveillance, courut chez moi pour me conter cette bonne nouvelle.

Des chevaux de poste furent bientôt commandés. Je partis de Hambourg, le lendemain, dès le point du jour; & j'allai me refugier chez mon ancien protecteur, qui me reçut, ainsi que sa Cour, avec toutes les démonstrations de la joye la plus vive & de la plus sincère amitié.

C'est ici que je commençai enfin à respirer: On ne m'y traitoit pas comme un étranger: j'y vivois avec la même liberté & la même aisance, que si j'avois été dans le sein de ma propre famille. Je n'ai jamais mieux senti tout le prix de la véritable amitié.

J'informai ma femme, & tous ceux à qui j'étois cher, du doux asyle dont je jouissois, & de la résolution que j'y avois prise d'y vivre en repos, du moins, pendant quelque temps. La réponse de ma femme m'apprit, qu'elle étoit partie de Stockholm, après

avoir arrangé nos affaires domestiques, & qu'elle se proposoit de venir me joindre & partager mes infortunes ou mon bonheur, dèsqu'elle auroit fait ses dispositions nécessaires pour nos terres, & placé nos enfans convenablement. Elle m'annonça en même temps, que le Comte de Brahe & le Maréchal de Horn avoient eu la tête tranchée; que plusieurs autres avoient subi le même sort; & que j'avois été condamné, par contumace, au même genre de mort.

Telle est la frénésie qui caractèrise l'esprit de parti, surtout, en matière de politique & de gouvernement. Il n'est d'excès dont on ne soit capable, pour écraser ceux qui n'ont pas les mêmes idées & qui contrarient les plans qu'on s'est faits. Un homme, en pareil cas, est, si j'ose m'exprimer ainsi, semblable à un cheval qui a pris le mords aux dents, & qui ne s'arrête qu'en se fracassant la tête contre un mur, ou qu'en s'embourbant dans un marais & de manière à n'en plus sortir.

Le Prince de Walldeck me combloit de tant de bontés, &, depuis ma cruelle catastrôphe, je me trouvois si heureux chez lui, que je résolus de m'etablir, avec ma femme & mes enfans, sur le territoire de ce digne protecteur, si non pour le reste de mes jours, du moins, jusqu'à ce que les affaires de Suéde eussent changé de face: mais une nouvelle circonstance très

inattendue, vint encore troubler ma tranquillité. L'Empereur écrivit au Prince de Walldeck à peu près en ces termes.

„L'envoyé de Suéde vient de présenter un mé„moire, dans lequel il expose que le Gouvernement, „ayant été informé que le C. H. —— s'étoit refugié „en Allemagne & chez le Prince de Walldeck, prioit „Sa Majesté Impériale de faire arrêter le fugitif pour „le lui livrer. En conséquence de cette requisition, „l'Empéreur n'a pu refuser de donner les ordres né„cessaires à cet effet."

Le Prince de Walldeck me communiqua, en riant, cette lettre. Je ne fus pas peu surpris, que la Cour Impériale, à laquelle je n'avois jamais donné le plus leger sujet de mécontentement, & qui pouvoit sçavoir, au contraire, de plusieurs de ses généraux, &, en particulier, de son premier Ministre, le Prince de Kaunitz, tous les services que j'avois rendu dans l'armée des alliés, fut capable de se prêter si legérement à la vengeance ou plûtôt à la rage de mes persécuteurs: mais qu'est-ce que la Politique ne fait pas oublier? Quest-ce que la raison d'Etat, bonne ou mauvaise, ne fait pas sacrifier?

La Cour de Vienne & celle de Versailles cherchoient alors à se concilier toutes les Cours de l'Europe. Elles vouloient déclarer la guerre au Roi de

Prusse. On s'occupoit, en Suède, du même projet. Toutes les puissances devoient se liguer contre ce Prince.

Comment, enpareilles circonstances, auroit-on pû compter pour quelque chose, un chetif individu tel que moi! Il falloit bien que mes ennemis fussent écoutés. Mais, graces au ciel, j'en fus encore quitte pour la peur.

Après avoir lû la lettre, avec cette émotion dont il eut été bien difficile de me défendre & que tout autre, en ma place, eut également éprouvée, je dis au Prince de Walldeck. „Eh bien! Monseigneur, mon „sort est entre vos mains. J'espére, me répondit-il „aussitôt, que ma façon de penser vous est trop con„nue, pour me croire capable d'une action lâche. Je „perdrois plutôt tout ce que je posséde. Demeurez „tranquille chez moi. Jamais ni l'Empéreur, ni qui „que ce soit au monde, n'altérera l'amitié que je vous „porte, & ne me fera manquer à ce que je dois à un „honête homme, malheureux & persécuté."

Je remerciai cet excellent prince de ses bontés; mais je lui déclarai, que je ne consentirois jamais, à ce que, par rapport à moi, il nuisit à ses intérêts. Il étoit encore alors Maréchal Général de l'Empéreur. Les choses obligeantes qu'il me dit à cette occasion, sont inéffaçables dans mon esprit; Mais après un combat de générosité, qui dura assez long-temps entre

nous, je quittai son pays, le cœur pénétré de tant de preuves d'attachement & de bienveillance que j'avois reçues de lui, & ne regrettant guères moins une cour, où l'on avoit toujours fait l'impossible pour me dédommager des persécutions auxquelles j'étois en butte.

Je passai en Suisse. J'y connoissois bien des officiers avec qui j'avois servi autrefois en Hollande. Le Prince de Walldeck & plusieurs autres amis me donnèrent des lettres de recommandation; desorte que je fus très bien accueilli, & qu'on s'empressât de m'offrir un asyle assuré contre mes ennemis. J'y vécus, non seulement à l'abri de tout nouvel orage, mais avec tant d'agrèment, que je me fusse décidé sans peine à y passer le reste de mes jours.

Ce fut dans ce pays de la liberté que je fis connoissance avec Mr. de Voltaire qui s'y étoit retiré. Je le félicitai du choix qu'il avoit fait d'un pareil séjour, que tout concourt à la fois à rendre agréable, la bonté du climat, l'aisance des citoyens, & la bonne société. Comme il étoit fort curieux, il voulut que je lui contasse l'histoire de mes disgraces: je ne pus refuser cette satisfaction à cet homme célèbre. Il parut y prendre le plus vif intérêt: Il me témoigna beaucoup d'amitié, & me pria de disposer librement & sans façon de tous les livres de sa bibliothéque.

Elle étoit très nombreuse & très bien composée. Les manuscrits excitèrent, surtout, ma curiosité: Mais

rien ne fixa plus mon attention que la correſpondance de cet illuſtre écrivain avec le Roi de Pruſſe. Je la trouvai auſſi volumineuſe qu'intéreſſante.

Dans ce même temps je reçus des nouvelles de ma femme. Elle m'informa qu'elle étoit ſortie de Suéde, excédée de toutes les horreurs qu'elle y avoit vues; quelle avoit laiſſé nos enfans & nos biens ſous la garde de Dieu; qu'elle étoit dans le Hollſtein chez ſa ſœur; que ſon deſſein avoit été, après voir pris quelque repos, de venir me joindre, afin que nous puiſſions nous occuper enſemble d'un établiſſement qui fut convenable à nos goûts & à nos intérêts: mais que le hazard lui avoit procuré la connoiſſance d'un officier au ſervice du Grand Duc de Ruſſie, Duc Régnant de Hollſtein, qui lui avoit fait naître d'autres idées; que cet officier, qui venoit de St. Petersbourg, pour ſe rendre à Kiel, où ſon régiment étoit en garniſon, lui avoit aſſuré, que nonſeulement le Grand Duc avoit ſouvent parlé des affaires de Suéde, mais proteſté qu'il recevroit volontiers chez lui tous ceux qui avoient été malheureux dans cette occaſion; qu'en conſéquence de cet avis elle avoit écrit au Grand Duc pour implorer ſa protection, & qu'elle avoit réſolu de reſter chez ſa ſœur, juſqu'a ce quelle reçut la réponſe qu'elle attendoit à ce ſujet.

Peu de temps après, (car la réponſe du Grand Duc fut très prompte) elle me marqua, que ce Prince

venoit de lui témoigner, combien il étoit ſenſible aux malheurs qui nous étoient arrivés en Suéde, & d'ordonner au gouvernement de ſes pays héréditaires, de m'annoncer ſa protection, de veiller à ma ſûreté, de me donner des ſentinelles & de me loger au château. Elle conclut donc, qu'il falloit profiter des offres gracieuſes du Grand Duc; en ajoutant qu'elle m'attendoit impatiemment où elle étoit, & que ſa ſœur me laiſſoit entièrement libre de choiſir ma demeure dans ſa maiſon ou dans le château.

Je n'eus rien de plus preſſé que de partir, mais avec le regret le plus ſincère de quitter encore mes amis, qui m'avoient comblé de politeſſes; & comme je courois nuit & jour dans un équipage aſſez leſte, je ne fus pas long-temps en chemin.

Ma femme étoit, avec ſa ſœur, à la campagne. Nous y paſſames enſemble quelques ſemaines; & nôtre occupation principale étoit de nous conter mutuellement tout ce qui nous étoit arrivé, depuis que nous avions été obligés de nous ſéparer. Il y avoit alors, à peu près ſix mois, que je m'etois enfui de Stockholm, où je l'avois laiſſée. Mon humeur eſt naturellement enjouée. Ma conſcience ne me reprochoit rien: l'hiſtoire de mes malheurs (car il ne s'agiſſoit de rien moins que de perdre la tête) m'amuſoit donc bien plus qu'elle ne m'affligeoit. J'appris

d'elle, qu'après mon départ de Stockholm, on avoit envoyé chez moi, sans doute, pour m'arrêter; que, ne sachant pas encore si j'étois arrivé en lieu de sûreté, elle avoit fait répondre que je me trouvois à la campagne; mais qu'ayant ensuite été informée que j'étois sorti du pays, elle avoit donné à entendre qu'elle ignoroit entièrement ce que j'étois devenu.

Ce bruit s'étant répandu, tout fut en mouvement dans Stockholm. On me fit sommer au son du tambour de comparoître: on expédia des couriers de tous les côtés: on mit ma tête au prix de mille Ducats.

Il y eut même des gens assez mal-honêtes pour aller solliciter ma femme à demander sa séparation d'avec moi. Ils lui disoient effrontement, qu'en quelque lieu de la terre que je me retirasse, je serois arrêté, & qu'elle ne devoit pas attendre que je perisse ignominieusement sur un échafaud. Comme elle étoit une des plus belles femmes du pays, je ne jurerois pas que plusieurs d'entr'eux ne me souhaitassent une semblable catastrôphe, sous l'espoir de mieux réussir dans les desseins qu'ils formoient sur elle. Elle se contenta de leur répondre par le mépris & de les éconduire.

Quant à nos biens, ils furent rendus à ma femme; & elle n'eut pas même besoin de les demander.

Nos deux enfans étoient également bien. La Reine avoit daigné prendre ma fille alors agée de six ans, & se charger du soin de la faire élever convenablement. Mon frere, de son côté, avoit fait venir mon fils chez lui.

C'est ainsi que la Providence veilla sur moi & sur les miens.

Lorsque la saison ne nous permit plus de rester à la campagne, nous entrames en ville; & je m'établis chez mon beau frere. Le gouverneur eut la politesse de venir lui-même me communiquer les ordres que le Grand Duc avoit donnés à mon sujet. Il me demanda en conséquence, si je ne voulois pas loger au château. Je lui temoignai toute ma reconnoissance pour cette faveur du Grand Duc, & je lui dis que je n'avois besoin que de la protection de Son Altesse Impériale, & que j'espérois d'en jouir tranquillement dans la maison de mon beau frere. Je refusai la sentinelle qui m'étoit offerte, n'en ayant pas besoin. Je priai seulement le gouverneur de me permettre de recourir à son assistance dans tous les cas ou elle me deviendroit nécessaire.

Enfin je m'établis d'une façon stable; & je reçus tant de politesses, soit de ce gouverneur, soit de la plus grande partie des habitans, que je me déterminai à faire acquisition d'une maison.

Au printemps ſuivant, ma femme retourna en Suéde pour voir nos enfans & pour prendre quelques arrangemens rélatifs à nôtre ſituation actuelle. Elle y ſéjourna peu; & ſon retour fut beaucoup plus prompt que je ne l'avois eſpéré. Nous continuames le même train de vie qu'avant ſon voyage.

Cependant je ſuivois avec autant d'intérêt que de curioſité les divers événemens de la guerre, que tant de puiſſances réunies faiſoient alors au Roi de Pruſſe. Je ne me laſſois pas d'admirer ce monarque attaqué de toutes parts & faiſant face à tous ſes ennemis; joignant à la ſcience militaire le courage, la fermeté & l'activité la plus étonnante; eſſuyant quelques fois des pertes, mais les reparant bientôt avec avantage; tantôt foudroyant à ſon tour ſes ennemis & s'immortaliſant par les plus éclatantes victoires.

Je voyois mes compatriotes, toujours les fidèles alliés de la France, jouer auſſi leur rôle dans cette puiſſante ligue contre les Etats Pruſſiens, mais ne préſenter aux yeux de l'Europe, qu'une bien foible image de cette valeur, brillante & ſage tout-à-la fois, qui avoit autrefois illuſtré leurs ancêtres, & n'avoir conſtamment, au milieu d'eux & dans leurs conſeils, un officier françois deſtiné à les diriger, que pour mieux prouver à tout l'univers, juſqu'à quel point ils étoient aſſervis à la Cour de Verſailles.

Je ne m'occupois de ce ſpectacle, que par une ſuite naturelle du goût que j'ai toujours eu depuis mon enfance pour la profeſſion militaire; & je ne penſois pas que mon deſtin alloit m'entrainer de nouveau dans cette carrière.

Le Roi de Pruſſe, après la glorieuſe campagne de 1757, profita de l'hyver pour réparer les pertes de ſon armée, & fit de nouvelles levées de troupes. Il ſçut de pluſieurs officiers Anglois & Hollandois, engagés à ſon ſervice comme Volontaires, qu'un de leurs anciens camarades pendant les campagnes de Flandres, qui alors s'étoit fait quelque réputation, exiſtoit dans un petit coin de l'Allemagne. Il me fit offrir par ſon miniſtre à Hambourg d'entrer à ſon ſervice. J'acceptai, ſans balancer, une propoſition auſſi honorable & qui s'accordoit avec mon goût.

Je me rendis auprès de Sa Majeſté, qui, pendant l'hyver, avoit établi ſon quartier général dans un couvent de Siléſie ſur les frontières de la Bohême. Elle me donna un régiment franc de deux bataillons; & ce jour là même, elle me fit l'honneur de m'inviter à diner.

Je ne connoiſſois encore ce Prince que par la renommée; & je ne fus pas peu ſatisfait de pouvoir le conſidérer de près & dans la ſimplicité de ſa vie privée. Il me fit un grand nombre de queſtions, tantôt ſur les affaires de Suéde, tantôt ſur des ſujets militaires.

Ce ne fera jamais de ce grand Monarque qu'on pourra dire avec vérité, qu'il a fait consister sa grandeur dans le faste & l'orgueil du rang suprême. Il n'avoit à son quartier général que quelques aides-de-camp, & quelques domestiques. Sa table n'étoit que de huit couverts & six plats. Je trouvai sa conversation instructive & sans affectation; & ce qui me frappa le plus, c'est que, malgré cette quantité de batailles gagnées & d'événemens glorieux qui ont illustré son régne, il conservoit la modération la plus rare, & ne se montroit jamais occupé de ses propres actions.

Je me souviens, qu'à la fin du diner il me parla de la bataille de Leuthen. Mon attention redoubla; & je fus curieux de l'entendre s'expliquer lui-même à ce sujet. Il ne s'étendit sur la marche & les divers mouvemens de son armée, que pour faire l'éloge de l'habileté de ses Généraux. Cependant ce n'étoit qu'à ses talens, à sa fermeté & à son courage, qu'étoient dus les succès de cette grande entreprise. Il me fit expédier mon brevet; & je partis pour Breslau, où je rassemblai tous mes officiers. Nous enrôlames, de grè ou de force, beaucoup de prisonniers Autrichiens. Il y en avoit assez pour en former vingt régimens. J'attendis dans cette ville les ordres qui concernoient ma destination.

La campagne s'ouvrit par le siège de Schweidnitz, dont les Autrichiens étoient maitres depuis six mois.

Il étoit question de la reprendre. Cette malheureuse ville fut, pendant cette guerre, exposée successivement à quatre différens siéges.

Comme je n'avois pas à Breslau d'occupation bien essentielle, je laissai à mes officiers le soin d'exercer mon régiment; & je me rendis au siège, pour voir comment on s'y prendroit; mais je ne fus pas longtemps à m'appercevoir, que ce n'est pas ici que brille le militaire prussien; & en ce genre il a encore beaucoup à apprendre à l'école des François.

La ville néanmoins se rendit: le commandant capitula, & sortit, vingt quatre heures après, avec sa garnison qui fut prisonnière de guerre.

Le Roi marcha en Moravie, où sa première opération fut le siége d'Olmütz: & en même temps, je reçus ordre de partir pour Stettin. Mon régiment, qui n'étoit composé que de prisonniers Autrichiens, avoit bésoin d'être armé & habillé; & c'est de ce soin que je devois m'occuper, en y arrivant. Après quoi, mes ordres étoient d'aller joindre l'armée du Général, Comte de Dohna, qui étoit encore cantonnée dans la Poméranie Suédoise, près de Stralsund.

Ce général avoit établi son quartier à Greifswalde. Je fus le voir, & lui annoncer l'arrivée de mon régiment à Stettin. Il me recût très poliment, & me retint deux jours auprès de lui.

J'eus alors l'occasion de satisfaire la curiosité que j'avois de sçavoir en détail, comment les Suèdois, & le Marquis de Montalembert lui-même, s'étoient laissés enfermer dans Stralsund & l'île de Rügen. Je jugeai, par les dispositions, qu'ils avoient été trop heureux que le Comte de Dohna fut obligé de se retirer, à l'approche de l'armée Russe qui s'avançoit à grands pas, sous les ordres du Général, Comte de Fermor.

Cette armée avoit été en Prusse, l'année précédente: Elle étoit alors commandée par le Maréchal Apraxin, & forte de cent mille hommes; mais, chose inconcevable! après avoir gagné sur les Prussiens, commandés par le Maréchal de Lehwald, la bataille de Jägersdorff, elle avoit, assez précipitamment, évacué la Prusse.

Il courut divers bruits sur cette retraite. Les uns prétendirent que le Grand Chancelier, Comte de Bestuchef, de concert avec le Maréchal d'Apraxin l'avoit ordonnée, à l'insçu de l'Impératrice Elisabeth, alors régnante, qui étoit l'ennemie la plus implacable du Roi de Prusse. D'autres crurent, qu'on n'en devoit chercher la cause que dans les intrigues de la Cour d'Angleterre, qui, comme alliée de celle de Prusse, avoit emmené les choses à ce point.

Quoiqu'il en soit, les deux ambassadeurs d'Autriche & de France se plaignirent si énergiquement,

que Bestuchef & Apraxin furent disgraciés & exilés. Le dernier mourut d'un coup d'apoplexie à moitié chemin, pour se rendre à St. Petersbourg.

L'armée Russe revint sur ses pas, pour occuper de nouveau la Prusse, sous le commandement du Général Fermor; & elle n'y éprouva aucune resistence; le Roi, après la retraite des Russes, ayant ordonné au Maréchal de Lehwald de marcher en Poméranie contre les Suédois. Mais Lehwald, à cause de son grand âge, quitta l'armée; & le Comte de Dohna en prit le commandement.

Celui-ci fut obligé d'aller s'opposer aux Russes qui déjà entroient dans la Poméranie Prussienne & la Nouvelle-Marche; Et, comme mon régiment étoit enfin en état de se mettre en campagne, je priai le Général de me permettre de prendre les devants, & d'aller vers la frontière observer la marche des ennemis.

Je désirois de me rendre utile: mais à ce motif je dois ajouter celui de m'éloigner des frontières de Suéde, moins par la crainte de tomber quelque jour entre les mains de mes persécuteurs, que pour n'être pas dans le cas de me battre avec mes compatriotes & d'agir offensivement contre ma patrie.

Le Comte Dohna consentit à ce que je me misse en marche; & nous convinmes, que, si les Russes

ſaques, & me dit que, comme cette petite ville n'étoit plus ſusceptible de défenſe, il s'en retiroit. Je lui perſuadai de me ſuivre & de retourner ſur ſes pas, & je lui promis de nous retirer enſemble, quand nous n'aurions plus d'autre parti à prendre. Il rentra donc en ville avec moi.

J'en parcourus d'abord toutes les avenues, avec le commandant. Je plaçai des gardes partout où je le crus néceſſaire; & je logeai le reſte de la troupe chez les bourgeois pour s'y repoſer.

L'après midi, un gros détachement ennemi vint ſe préſenter; mais ayant trouvé de l'oppoſition, il ſe retira.

Le lendemain, nous fumes de nouveau attaqués. Le feu dura près de deux heures, & fut aſſez vif des deux côtés: mais nôtre opiniatre reſiſtence obligea encore les Ruſſes à s'éloigner, & à nous laiſſer tranquilles.

Bientôt on m'expédia de Cüſtrin & de Francfort couriers ſur couriers, pour me demander du ſecours. Les coſaques avoient auſſi fait une irruption de ce côté-là; & ſelon leur coutume, ils y commettoient mille cruautés. Je fis partir mon Lieutenant-Colonel avec quatre cent hommes pour aller ſe poſter devant Francfort & couvrir le pays le mieux qu'il pourroit: & de mon côté, je m'attachai à obſerver le corps du Général Romanzow, qui étoit vis-à-vis de moi, ainſi

que les mouvemens du reste de l'armée Russe, qui traversoit la Pologne vers nos frontières, pour en faire mon rapport au Comte de Dohna.

Je devois encore observer, si les ennemis ne tourneroient pas du côté de la Silésie, qui alors étoit entièrement dégarnie de troupes, le Roi les ayant amenées au siège d'Olmütz: Et comme le Prince Henri occupoit & couvroit la Saxe, il étoit important d'épier tous les mouvemens des Russes, pour en avertir promptement le Comte de Dohna, dont l'armée avoit en même temps deux objets, l'un de faire face aux Suédois, & l'autre d'empêcher une invasion en Silésie.

C'est en refléchissant mûrement sur ces conjonctures critiques & sur cette multitude d'ennemis que nous avions à combattre, qu'on peut apprécier avec quelque justesse les ressources immenses du génie de Fréderic. Je regarde comme une espéce de miracle qu'il n'ait pas succombé, cent fois, sous les efforts réunis de tant de puissances acharnées à sa ruine.

Il fut obligé de lever le siége d'Olmütz. Le convoi, qui lui apportoit des munitions & des vivres de la Silésie, avoit été attaqué en chemin par le Général Laudon, & n'avoit pu arriver dans son camp.

D'Olmütz il se retira en Silésie; & c'est ce qui détermina les Russes à rester derrière l'Oder, & à étendre toutes leurs forces de nôtre côté.

Le poste que j'occupois à Driesen étoit précisément le plus convenable pour déboucher. Le Général Romanzow fit donc ses dispositions pour m'y attaquer vigoureusement & avec des forces considérables. Mes espions me servoient merveilleusement: & je fus bientôt instruit qu'il alloit me prendre en front, tandisque deux autres détachemens passeroient à guè la rivière de la Netz que j'avois devant moi, pour me prendre en dos. Je fus donc forcé d'abandonner mon poste; & je me retirai à Friedberg, petite ville qui en est distante d'environ deux lieues.

Le Général Dohna envoya à Landsberg le Major-Général Rusch, avec mille hussards & quatre bataillons de grénadiers. Landsberg étant à trois lieues derrière moi, pouvoit, en cas de besoin, me servir de retraite. Il m'avertit, en même temps, qu'il marchoit, avec toute son armée, vers Francfort sur l'Oder, qui étoit le rendez-vous général qu'il avoit assigné.

Il abandonnoit ainsi à l'armée Suédoise tout le pays qui est entre Berlin, Stettin, Anclam & Demmin: mais cette armée, qui auroit pu fort aisément envoyer des détachemens jusqu'à Berlin, ainsi que les Autrichiens & les Russes l'ont fait dans d'autres occasions, ne sçut point, à son ordinaire, profiter de l'avantage des circonstances.

Je n'eus pas plutôt quitté Driefen, que les Ruf-fes s'y établirent; & vingt quatre heures après, ils étoient déjà devant moi à Friedberg: mais, comme je ne vis que des cofaques & des huffards, je fortis à la tête de cent hommes, & je leur donnai la chaffe.

Ils reparurent bientôt avec un corps plus confi-dérable, & s'étendirent à droite & à gauche dans la plaine, à la portée du canon: je marchai avec toute ma troupe; & ayant occupé une hauteur devant la ville, je fis tirer quelques coups de canons qui les obligèrent à reculer un peu plus en arrière. Ils placè-rent quelques gardes avancées, & mirent enfuite pied à terre; ce qui me perfuada que leur deffein étoit de fourager.

Je dépêchai un officier à Landsberg, pour avertir le Général Rufch de l'approche de l'ennemi, & pour le prévenir que je défendrois mon pofte, auffi long-temps que des forces fupérieures ne me tomberoient pas fur le corps; mais que dans le cas où je ferois forcé de céder au nombre, je me replierois fur lui, fi toute fois il ne jugeoit pas plus convenable de venir me joindre lui-même.

C'eft ce dernier parti que tout autre auroit pris à fa place; mais je fus déçu des belles efpérances que j'avois de les battre, fi je recevois le renfort dont

Sur le midi, je vis la cavalerie remonter à cheval & s'avancer, masquant quatre bataillons d'infanterie qui la suivoient avec des canons. Je me retirai, n'ayant rien de mieux à faire: & aussi-tôt un corps de cavalerie considérable courut à ma poursuite. Je formai un bataillon quarré, & je continuai ma marche. Cette cavalerie fit plusieurs tentatives pour m'arrêter ou pour m'enfoncer: mais je ménageai si bien le feu de mes canons & de ma mousqueterie, que je les obligeai toujours à se retirer.

Cependant, un accident imprévu me mit assez mal à mon aise. Mon régiment, n'étant composé pour la plus grande partie que de prisonniers Autrichiens, sept cent désertèrent à la fois, & se jettèrent au milieu de la cavalerie ennemie qui étoit à mes trousses. Cette désertion diminua mon quarré de plus de la moitié. Je ne tins pas moins l'ennemi toujours à une assez grande distance de moi. Je gagnai enfin des bois, où cette cavalerie m'abandonna, & j'arrivai tranquillement à Landsberg, où je fis reposer mes gens, & soigner quantité d'officiers, de bas-officiers & de soldats qui étoient blessés.

J'envoyai par un officier mon rapport au Comte Dohna: il le trouva si bien, qu'il le fit passer au Roi sur le champ. Sa Majesté fut si satisfaite de ma conduite, qu'elle ordonna à tous les bataillons de pro-

vinces, qui n'avoient que des gens du pays, & qui se trouvoient à Stettin & à Cüstrin, de me fournir cent hommes par bataillon, pour remplir dans mon régiment le grand vuide qu'y avoit fait la désertion des sept cent Autrichiens pendant ma dernière retraite. J'envoyai encore quelques officiers en recrue; & je fis revenir mon Lieutenant-Colonel avec son détachement. Ainsi, je fus bientôt en état de marcher où je serois appellé.

Le Général Dohna, qui étoit à Francfort avec son armée, me poussa en avant pour suivre de près les mouvemens des Russes. Ils n'avoient voulu nous donner que de l'inquiètude sur la Silésie: Ils entrèrent, avec toutes leurs forces, dans la Nouvelle-Marche, s'étendirent derrière l'Oder & battirent la forteresse de Cüstrin. Ils y jettèrent tant de boulets rouges, que tout l'interieur de la ville fut reduit en cendres.

Le Comte Dohna se campa au deça de la ville, afin que, si les Russes tentoient le passage de la rivière, pour entourer la ville & l'assiéger en régle, il put s'y opposer.

Le Roi leva le siége d'Olmütz; quitta la Moravie, vint en Lusace, & c'est-là qu'il apprit en détail tout ce qui se passoit du côté de Cüstrin. Il laissa une armée en Saxe, sous le commandement du Prince Henri, & une autre en Silésie, sous les ordres du

Marggrawe Charles. Il prit avec lui une partie de sa cavalerie & six régimens d'infanterie; & vint pour s'opposer aux Russes.

Dèsqu'il nous eut joint, il fit jetter des ponts sur l'Oder, près de Gustebise à deux mille au dessus de Cüstrin; & à l'entrée de la nuit, après une marche forcée, il passa le fleuve, attaqua le Comte de Fermor à Zorndorff, & l'obligea à lever le siége de Cüstrin après cette sanglante bataille, & à se retirer à Landsberg vers les frontières de la Pologne.

Sa Majesté me laissa au passage de la rivière pour couvrir sa retraite & les pontons en cas de besoin. J'y fus attaqué, le jour de la bataille, par le Général Romanzow, qui, ayant été détaché à Schwedt, se trouvoit séparé de l'armée de Fermor, depuis le passage du Roi. Je lui étois fort inférieur en troupes. Je repoussai néanmoins deux de ses attaques assez vives; mais, lorsque je commençai à m'appercevoir qu'il se renforçoit toujours davantage; qu'il songeoit très sérieusement à s'emparer de mon poste & que je risquois de succomber sous la supériorité du nombre, j'eus recours à un stratagême qui me réussit.

Je choisis un officier des plus déterminés de mon régiment; & je lui donnai cinquante hommes, à peu près de la même trempe de caractère, & tous mes tambours, avec ordre de se jetter dans un grand bois, qui étoit sur ma droite & sur la gauche du corps de

'r. de Romanzow. Cet officier forma quatre divi-
ons de ses cinquante hommes & de ses tambours; &
avançant dans le bois, il fit battre la marche &
ire grand bruit, comme s'il m'arrivoit un renfort
nsidérable de l'armée du Roi. Le champ de ba-
ille n'étoit qu'à une lieue de nous; & nous enten-
ons, pour ainsi dire, chaque coup de fusil.

Cette ruse me tira d'embaras. J'étois hors d'état
résister encore longtemps. Mr. de Romanzow
ût qu'il falloit se retirer au plus vîte; & pour ne pas
mber dans l'armée du Roi, il prit un long détour, &
t réjoindre le gros de l'armée Russe.

J'expédiai un officier au Roi, pour lui porter
on rapport & recevoir ses ordres. Il me le renvoya
ussitôt, & me fit dire de lever les ponts, & de me
ndre avec ma troupe à Cüstrin, où il me donneroit
s ordres ultérieurs.

On ne lira pas sans intérêt l'anecdote que je ne
uis me dispenser de conter à cette occasion.

J'avois envoyé au Roi l'officier dont je viens de
rler, le lendemain même de la bataille. Sa Majesté
fit entrer dans sa chambre. Elle étoit alors de
out & vis-à-vis d'une grande carte du pays, que
ux domestiques tenoient devant-elle, mésurant les
stances d'un bout de cette carte à l'autre; s'entrete-
ant avec mon officier de ce qui s'étoit passé dans mon

poſte; discourant avec un autre que le Marggrawe Charles lui avoit envoyé, pour l'informer des différentes marches des Autrichiens; écoutant quelques aides-de-camp, qui étoient venus lui rendre compte de plusieurs objets.

Au bout d'un quart d'heure, ce Prince eut donné ſes ordres à l'officier du Marggrawe Charles & au mien; & les ayant fait repartir, il continua à arranger la marche du lendemain, pour aller s'oppoſer au Maréchal Daun, qui s'avançoit vers Berlin à la tête d'une très grande armée.

Mon officier m'apporta les ordres du Roi; & je fus attendre à Cüſtrin ma deſtination. J'y vis les officiers généraux de l'armée Ruſſe, qui avoient été faits priſonniers à la bataille de Zorndorff: ils étoient au nombre de ſix ou ſept; & comme la ville avoit été brulée, ils y étoient aſſez mal logés. Je les trouvai de fort mauvaiſe humeur. Le Roi leur avoit dit ſur le champ de bataille, qu'il étoit faché de n'avoir pas de Sibérie où il put les envoyer, afin qu'ils ſubiſſent les mêmes traitemens que les officiers Pruſſiens, leurs priſonniers.

Ce compliment fut cauſe, que le Comte de Schwerin, aide-de-camp du Roi, qui étoit tombé au pouvoir des Ruſſes, fut ſimplement conduit à St. Petersbourg, où il eut la liberté de paroître à la Cour &

dans les assemblées particulières: au lieu que les prisonniers qui l'avoient devancé, avoient été relégués en Sibérie.

Le Roi, par représailles, consentit, à son tour, à ce que les Généraux Russes, ses prisonniers, allassent à Berlin, où ils jouirent des mêmes agrémens que Mr. de Schwerin à St. Petersbourg.

Le Prince François de Brunswick, beau frere du Roi, & Major-Général à son service, qui fut tué ensuite à l'affaire de Hoch-Kirchen, passa à l'avant-garde de l'armée du Roi; & je reçus ordre de le joindre. Le Comte Dohna fut laissé vis-à-vis des Russes; & Sa Majesté marcha contre Daun, dans le dessein de l'empêcher de pénétrer plus avant.

Nous primes le chemin de la Lusace; & arrivés à Luckow, nous trouvames le Général Ziethen, que le Prince Henri avoit envoyé à nôtre rencontre avec un corps destiné à renforcer le Roi.

Daun avoit cru que les Russes arrêteroient le Roi: mais apprenant nôtre marche, il renonça au dessein qu'il avoit formé sur Berlin & se retira. Sa Majesté avança toujours jusqu'à ce que, par sa position, il eut assûré une communication libre entre son armée & celles de Saxe, de Silésie & de Poméranie.

Je fus détaché avec mon régiment & deux cent dragons, pour repasser du côté de Francfort, afin

d'obſerver, ſi les Ruſſes avoient encore des projets ſur la Siléſie, ainſi que les eſpions vouloient le faire croire. Je devois me poſter, de manière à pouvoir avertir le Roi promptement de ce qui ſe paſſeroit; en cas de beſoin, j'avois ordre de me replier ſur l'armée du Général Dohna: Mais les Ruſſes réſolurent de faire encore le ſiége de Colberg, quoique la ſaiſon fut déjà aſſez avancée.

Le Comte de Fermor ſe replia ſur Stargard, d'où il détacha le Major-Général Palmbach, pour entreprendre ce ſiége.

Le Comte Dohna ne commandoit pas des forces ſuffiſantes pour s'y oppoſer. Il ſe borna à couvrir autant de pays que les circonſtances le lui permirent.

Tranquille ſur la Siléſie, le Général me fit venir auprès de lui; & la petite guerre recommença, en attendant l'événement du ſiége de Colberg.

Le commandant de cette forteresſe fit la plus vigoureuſe défenſe. C'étoit le Major de Heiden. Les Ruſſes l'attaquèrent & la bombardèrent, en même temps, & par terre & par mer: Mais tous leurs efforts furent inutiles. Ils levèrent le ſiége, évacuèrent entièrement la Nouvelle-Marche & la Poméranie & allérent, par la Pologne, établir leurs quartiers d'hyver en Pruſſe. Nous nous flattions de pouvoir pro-

dre auſſi nos quartiers d'hyver & de jouir de quelque repos: mais l'affaire de Hochkirchen, où le Roi reçut un échec qui l'obligea de ſe retirer, enhardit les Impériaux. Ils ſe déterminèrent à continuer la campagne.

Daun fit entamer le ſiége de Neiſſe; eſpérant ſans doute de l'emporter avant l'hyver. Le Roi y marcha avec toutes ſes forces & fit lever le ſiége: Mais, pour couvrir la Saxe, il ordonna au Général Dohna de s'y rendre de la Poméranie avec ſon armée, & d'y reſter pendant ſon abſence. Je commandois l'avant-garde. Nous trouvames le Général Haddick à la tête du corps que Daun lui avoit laiſſé, en partant pour la Siléſie. Il étoit campé ſur des hauteurs derrière Eulenbourg. J'attaquai les quatre bataillons de Pendours qu'il avoit poſtés devant la ville. Ils ſe retirèrent, & mirent le feu au pont. J'éteignis le feu; & je les pourſuivis à travers la ville, où nous fimes pluſieurs priſonniers. Ils ſe ſauvèrent dans leur camp.

Le Général Haddick, qui vit mon attaque ſoutenue & l'armée du Comte Dohna qui s'avançoit, décampa, en nous abandonnant trois pièces de canons & une multitude de traineurs.

Le Roi, après avoir délivré Neiſſe, revint en Saxe, où il prit ſes quartiers d'hyver.

Dohna retourna en Poméranie, d'où il détacha le Général Platen (j'étois du corps de celui-çi) pour prendre ses quartiers d'hyver vers les frontières de la Pologne; & il alla, par le Duché de Mecklenbourg, dans la Marche-Ukraine, attaquer les Suédois commandés par le Comte Hamilton, qu'il chassa devant lui jusqu'aux portes de Stralsund. Après les y avoir enfermés, il prit, comme l'année précédente, ses quartiers d'hyver dans la Poméranie Suédoise.

Nous fumes tous alors dans la plus parfaite tranquillité, pendant quelques mois, & en attendant l'ouverture de la campagne suivante.

Le Roi, qui n'est guères moins attentif aux petites affaires qu'aux grandes, fit, pendant cet intervalle, envers moi, un trait que je ne puis passer sous silence. Plusieurs officiers Suédois, qui étoient ses prisonniers, me priérent de leur obtenir de Sa Majesté la permission de retourner dans leur patrie, sur leur parole. Je pris donc la liberté de la solliciter pour deux d'entr'eux, qui craignirent que leur absence ne ruinat entièrement leurs affaires domestiques; & elle me fut accordée. Mais, pendant leur voiage, l'un d'eux tint des propos qui prouvoient, ou qu'il étoit très ingrat, ou qu'il ne croyoit pas me devoir aucune reconnoissance. Le Roi en fut informé; & il daigna m'écrire la lettre suivante.

„Vous m'avez fait accorder à deux de vos com„patriotes la permiſſion de retourner chez eux ſur leur „parole. Pour vous témoigner leur reconnoiſſance, „ils ont dit, en chemin, que tôt ou tard on trouve„roit bien l'occaſion de vous livrer, mort ou vivant, à „vôtre patrie. J'ai voulu vous en avertir, pour que „vous preniez vos précautions; & une autrefois ne „ſoyez pas ſi facile à ſervir des gens qui penſent „ainſi."

Sa Majeſté m'envoya directement cette lettre par un courier. Je ne fus pas moins pénétré des attentions de ce Prince, qu'indigné de la baſſeſſe des ſentimens de ces ingrats. J'eus l'honneur de lui répondre par le même courier, que j'étois touché, autant que je pouvois l'être, des bontés de Sa Majeſté: mais que, tant que je ſerois à la tête du régiment qu'elle m'avoit fait la grace de me confier, & que j'aurois quinze cent hommes ſous mes ordres, j'oſois me flatter de n'avoir rien à craindre.

Je réfléchis ſur ces indignes procédés: mais le plaiſir d'obliger, même des ingrats, m'entraina toujours; & je ne ſaiſis pas avec moins d'empreſſement, dans la ſuite, toutes les occaſions qui ſe préſentèrent de rendre ſervice aux priſonniers Suédois dont le nombre étoit conſidérable.

Tout l'hyver ſe paſſa avec aſſez de tranquillité. On avoit fait tant de marches & eſſuyé tant de fatigues

pendant la dernière campagne, qu'on étoit fort aiſe de reſpirer. On ſe contenta de lever de nouvelles recrues, d'exercer les troupes, & de tout diſpoſer pour ſe mettre en état d'ouvrir de bonne heure la campagne prochaine.

Les Ruſſes s'aſſemblèrent ſur la Viſtule, &, en conſéquence, le Général Dohna ſe poſta ſur la Warte avec l'armée qu'il commandoit. Je m'y rendis auſſi avec un corps. Le Roi y envoya encore douze mille hommes ſous les ordres du Lieutenant-Général Hülſen, pour nous renforcer.

Nos ennemis campèrent à Posnanie (Poſen) & le Général Dohna alla ſe poſter vis-à-vis d'eux. Cependant, nous apprimes que deux diviſions de leur armée étoient encore éloignées de quelques marches. On crut donc qu'il étoit expédient d'attaquer le Comte de Fermor à Posnanie, avant que toute ſon armée s'y réunit; & je fus détaché avec mon régiment & trois cent huſſards, pour obſerver les deux diviſions qui étoient en arrière.

Mes eſpions & nos patrouilles m'annoncèrent bientôt qu'il ne leur falloit plus que deux marches pour arriver à Posnanie. J'en donnai avis au Comte Dohna; & perſuadé qu'il ne manqueroit pas de tomber auſſitôt ſur le corps de Fermor, je me jettai avec mon détachement derrière l'armée ennemie, pour être à portée de bien recevoir ceux qui ſe retireroient.

J'avois conçu un vain eſpoir. Le Comte Dohna ne profita point de la circonſtance, pour empêcher la jonction des deux diviſions avec le corps qui campoit à Posnanie. J'ignore ſi ce fut irréſolution de ſa part, ou ſi quelque autre motif l'en détourna. Il ſe retira à l'approche des Ruſſes, tandisque pour attendre l'éxecution du plan projetté, je ne quittois point ma poſition.

Je ſçus enfin, qu'il n'étoit pas queſtion de bataille, & que le Général Fermor pouſſoit en avant le Comte Dohna, qui ſe replioit. Je voulus alors faire au moins quelque legére tentative, avant que d'aller rejoindre nôtre armée.

Les Ruſſes avoient à Bromberg, le long de la Viſtule, de gros magazins de vivres & de bagages. Je tournai mes vues de ce côté. La garniſon étoit de trois cent hommes: je la ſurpris; & elle ſe rendit priſonnière de guerre. Quelques coſaques ſeulement ſe ſauvèrent à Thorn, ville aſſez forte, auſſi ſur la Viſtule, où nos ennemis avoient encore une bonne garniſon ſous les ordres d'un Lieutenant-Général. Je fis bruler une quantité de batteaux chargés de ſeigle que je ne pouvois tranſporter; & quant aux chariots de bagages, je permis à mon détachement de ſe pourvoir d'habits, de bottes, de ſouliers & de bas, à ſa volonté. Auſſi chaque ſoldat ſe fit-il une gardcrobe portative des plus complêtes; & rien n'étoit plus plai-

ſant que ce ſpectacle. Ce qu'on ne pût enlever fut brulé avec les chariots, au milieu d'une place, hors de la ville; ce qui répandit la terreur parmi les habitans, qui crurent que la ville entière alloit être réduite en cendres. Mais l'allarme ne fut nulle part plus vive que dans un couvent de Religieuſes. Je paſſois à cheval près de ce couvent; & tout à coup toutes les pauvres Dames vinrent ſe jetter à mes pieds & me conjurer d'avoir pitié d'elles. Je ne parvins pas à les raſſûrer, ſans peine; Et, après leur avoir proteſté que je n'en voulois ni à la ville ni aux habitans, je leur dis, en plaiſantant, que je les recevrois ſous ma ſauve garde, & que j'aurois pour elles tous les égards que je devois à leur ſexe.

Mes arrangemens aiant été pris, & ma troupe étant un peu repoſée, je partis pour aller rejoindre l'armée; & je confiai mes priſonniers à un détachement pour être conduits à Colberg.

Je précipitai ma marche, autant que les conjonctures me le permirent; & mon arrière-garde, composée de cent fantaſſins & de cinquante huſſards, étoit à une lieue derrière moi.

Le commandant de Thorn détacha mille chevaux dans le deſſein de nous pourſuivre; & ce corps ſe jetta dans un village, pour couper mon arrière-garde. On m'en avertit. Je rebrouſſai chemin, avec trois cent

hommes d'infanterie & deux pièces de canon. A mon approche, l'ennemi prit le parti de se retirer; & mon arrière-garde fut dégagée.

Nous continuames nôtre marche. Lorsque j'arrivai sur nos frontières de la Poméranie, j'accordai deux jours de repos à mon détachement; & je profitai de ce temps pour faire au Comte de Dohna un rapport détaillé de mon expédition, & pour lui demander ses ordres.

L'officier que je lui envoyai, revint bientôt, suivi d'un courier qui m'apportoit une lettre du Général Wedel, à qui le Roi, mécontent des retraites continuelles du Comte de Dohna, avoit donné le commandement de l'armée. Il l'avoit a peine reçu, que trouvant l'ennemi en marche vers la Silésie, il lui avoit livré bataille à Palsig, d'où il s'étoit retiré avec perte; & en conséquence de cette défaite, il mécrivoit de revenir à l'armée avec toute ma troupe.

Je rassemblai tous les petits détachemens que j'avois envoyés, soit à Colberg avec mes prisonniers, soit ailleurs pour avoir des vivres & du fourage; & j'éxecutai les ordres de nôtre nouveau commandant.

La perte de la bataille de Palsig, d'un côté, & les progrès de la marche des Russes vers l'Oder, de l'autre, engagèrent le Roi à se rendre lui-même à nôtre armée, en y amenant un renfort de quelques régimens de cavalerie & d'infanterie.

Il y étoit déjà, lors que l'officier que j'avois dé-péché de Pologne, avec le rapport de mon expédition, y arriva; desorte que ce fut à Sa Majesté elle-même qu'il le remit. Elle fut très satisfaite de ma conduite; & par le retour de mon officier, elle m'écrivit que je devois aller à Landsberg sur la Warthe pour observer les mouvemens de l'ennemi jusqu'à nouvel ordre.

Je me hâtai d'y prendre poste, en m'étendant le long de la rivière, & je n'y fus pas longtemps tranquille. Dès le lendemain, un gros détachement s'avança pour m'attaquer; & d'abord il me fit sommer de me rendre. Ma réponse à cette sommation fut, que je défendrois mon terrain de pied ferme.

Cependant, comme la grande sécheresse qui régnoit alors, avoit tellement fait baisser les eaux, que la Warthe étoit guéable en plusieurs endroits, & qu'il m'étoit impossible de garder tous les passages avec si peu de monde, j'en avertis Sa Majesté: Elle me répondit que je devois avoir patience pendant deux jours encore, & qu'elle me tireroit d'embaras.

Je résolus de soutenir mon poste, quoiqu'il pût m'en coûter.

Le Roi passa l'Oder & attaqua les Russes qui étoient retranchés sur des hauteurs près de la ville de Francfort, & dans le terrain le plus favorable à la défense. Le Général Laudon même, avec dix mille

Autrichiens, étoit parvenu à s'y glisser, pour ainsi dire, en faisant la marche la plus hardie & sur la même ligne que le Roi suivoit dans sa direction. Aussi faut-il convenir, que c'est à lui que doit être attribué le gain de cette fameuse bataille.

Je n'en présenterai pas ici les détails: ils sont connus de tous les militaires. Il me suffit de dire, qu'àprès avoir fait plusieurs attaques avec succès, emporté plusieurs retranchemens, & reduit les ennemis à se retirer, Sa Majesté se vit à la fin obligée elle même de leur abandonner la victoire; qu'elle perdit dans cette bataille presque toute son artillerie, & les cent canons dont elle s'étoit déjà emparée; qu'un grand nombre de ses généraux y furent tués ou blessés, & qu'elle y eut, à son tour, deux chevaux tués sous lui, & ses habits percès de plusieurs coups de feu, en repassant l'Oder avec les débris de son armée.

Tandisque ses troupes défiloient sur les deux ponts qu'on y avoit jettés en marchant à l'ennemi, ce Prince entra dans une cabane: & là, se rappellant sans doute ce qu'il m'avoit mandé deux jours avant la bataille, il m'écrivit de sa propre main le billet suivant.

„Après ce qui vient de m'arriver avec les Russes, „vous n'avez qu'à venir me joindre au plûtôt avec „vôtre détachement à Reitvent, près de Cüstrin."

Le porteur de ce billet avoit assisté à la bataille: il m'informa de toutes les particularités de cette sanglante & fatale journée.

Nous partimes sur le champ pour Cüstrin; & comme il falloit deux marches à ma troupe pour se rendre à l'endroit indiqué, je pris moi-même les devants.

Le lendemain matin, j'arrivai au quartier du Roi à Reitvent, de fort bonne heure; Sa Majesté s'étoit logée au château avec le Lieutenant-Général de Finck qui fut si malheureux quelque temps après dans la fameuse action de Maxen, en Saxe.

J'entrai pour lui parler, ayant sçu que ce n'étoit qu'à lui qu'il falloit s'adresser. Je le trouvai criblé des blessures, quoique legéres, qu'il avoit reçues à la bataille, & en robe de chambre. Il passa aussitôt chez le Roi, & revint pour m'ordonner de sa part de joindre mon détachement à l'armée, & en attendant qu'il y arrivât, d'aller reconnoître la position de l'ennemi, en prenant sous mes ordres tel nombre de hussards dont je croirois avoir besoin. J'en demandai trois cent; & pendant qu'ils se préparoient à me suivre, je parcourus nôtre camp qui étoit tout près de nous sur les hauteurs. J'y vis, malgré l'ordre admirable & la discipline qui caractérisérent les armées Prussiennes, tous les effets que peut produire dans les esprits la perte d'une grande bataille. Tout le monde étoit

plongé dans la plus profonde tristesse; & la confusion si générale, que, si les ennemis avoient sçu profiter de leur victoire, il est très vraisemblable qu'ils auroient reduit le Roi à la dure nécessité d'accepter les loix qu'ils auroient voulu lui imposer.

C'avoit été l'avis du Général Laudon. Il m'a dit lui même, dans la suite, qu'il avoit fait tous ses efforts pour engager les Russes à poursuivre leurs avantages; mais qu'ennivrés de la joye d'avoir vaincu le Roi, ils s'obstinèrent à ne pas pousser en avant.

Sa Majesté resta renfermée pendant deux jours dans sa chambre, & ne vit personne, à l'exception du Général de Finck & quelques domestiques. Elle reparut le troisiéme jour, donna partout ses ordres; & les mouvemens recommencèrent avec le même ordre & la même contenance qu'auparavant. Le génie de ce Prince trouvoit des ressources, où tout autre que lui auroit succombé sous l'accablement.

Lorsque mes trois cent hussards furent rassemblés, je marchai vers Francfort, à deux lieues de nôtre camp. J'en postai deux cent dans un fond, tout étant plaine dans cet endroit; & avec les cent autres, les mieux montés de la troupe, je m'avançai jusques vers l'endroit du fauxbourg, où les ennemis avoient une grande garde. Je la chassai devant moi: je parcourus ensuite tout le terrein: j'observai que l'armée étoit encore campée de l'autre côté de l'Oder;

qu'il n'y avoit du côté où j'étois, que quelques petits corps de cosaques, de hussards & de dragons, sous le commandement du Général Totleben; qu'enfin tout étoit aussi tranquille chez nos ennemis que chez nous: ce qui me fut confirmé par quelques prisonniers que je fis.

Je me retirai, sans être poursuivi; &, rentré dans nôtre camp, j'allai faire mon rapport.

Ces nouvelles rassûrèrent de plus en plus le Roi. Son armée étant reposée, il se mit en marche pour prendre une position, où il lui fut plus facile de couvrir sa Capitale & de communiquer librement avec la Saxe; & en particulier il expédia les ordres nécessaires pour les renforts & l'artillerie dont il avoit besoin.

Je fus de l'arrière-garde. Le Roi s'y trouvoit à son ordinaire; car son principe est que le Général en chef doit être à l'avant-garde quand on marche à l'ennemi; & à l'arrière-garde, quand on se retire. C'est-ce que ce Prince a toujours pratiqué, pour être plus à portée de donner ses ordres, de tout voir de ses propres yeux, & d'agir le plus rarement qu'il est possible d'après le jugement & le rapport d'autrui.

Les troupes légeres nous harcelèrent un peu; mais néanmoins après la fatale défaite de Francfort, nous n'avions pas lieu de nous attendre à une marche aussi tranquille.

L'armée ennemie passa l'Oder; & alla se camper vis-à-vis de nous, à la distance d'une lieue. Je fus détaché sur la gauche de l'armée du Roi pour en couvrir le flanc, ainsi que la boulangerie. J'avois devant moi une petite rivière qui communiquoit avec le front de l'armée. Je plaçai mes gardes sur les hauteurs; & je donnai à mon Lieutenant-Colonel un bataillon & cent hussards, avec ordre de s'étendre sur la gauche, le plus qu'il pourroit. J'employai le reste de la journée à visiter tous mes postes, & ne revins que le soir fort tard à mon quartier.

Belling, Colonel des hussards qui étoient sous mes ordres, me dit, qu'indépendamment des gardes que j'avois déjà disposées moi-même, il en avoit encore mis une plus en avant, composée d'un officier & de trente hussards. Il étoit nuit; & je renvoyai la visite de ce poste au lendemain matin. J'allai me coucher fort tranquillement, & fort éloigné de penser au malheur qui m'attendoit.

Dès le point du jour, je sortis à cheval pour visiter mes gardes, & ensuite je m'avançai vers celle que le Colonel Belling avoit postée lui-même. Je la trouvai trop exposée. L'officier qui la commandoit m'assûra, que l'ennemi étoit à une lieue de cet endroit: mais n'ayant pas la même sécurité que lui, je lui ordonnai de rentrer au camp avec ses trente hussards; &

en attendant qu'il les eut raſſemblés, je montai ſur une hauteur, ſuivi d'un ſeul cavalier d'ordonnance.

Je ne m'etois pas trompé ſur les dangers auxquels j'avois cru cette garde expoſée. J'apperçus tout à coup environ deux cent coſaques qui d'abord chaſſèrent deux vedettes, poſtées devant le village, & qui enſuite tombèrent ſur le reſte de la troupe. Elle ne fit aucune réſiſtance, & ſe rendit priſonnière avec ſon officier.

Je vis, dès ce moment, qu'il m'étoit preſque impoſſible de me ſauver. Bientôt les coſaques ſe répandirent autour de moi. Je vins néanmoins à bout de m'ouvrir un paſſage au milieu d'eux, avec mon huſſard d'ordonance: mais, m'étant écarté de ma route, je me jettai dans un terrain marécageux, d'où mon cheval ne put ſe tirer.

Les coſaques, qui, comme on ſçait, ont des chevaux très legers & non ferrés, m'entourèrent alors de nouveau. Ils me lachèrent quelques coups de carabines. Je leur ripoſtai, très imprudemment, de deux coups de piſtolets; & c'eſt alors qu'ils fondirent hardiment ſur moi. J'avois mis pied à terre, mon cheval étant enfoncé juſqu'au cou dans le marais, ne pouvoit faire un pas. Il ne me reſtoit plus d'autre parti que celui d'accepter la propoſition qu'on me fit de me rendre priſonnier.

Les coſaques medonnèrent un de leurs chevaux que je fus forcé de monter; & ils me ramenèrent avec

eux en arrière. Cependant mon huſſard d'ordonance, que la légereté de ſon cheval avoit dérobé à la pourſuite de l'ennemi, arriva à nôtre camp, & fit ſon rapport de ce qui venoit de ſe paſſer. On vola à mon ſecours; mais il n'étoit plus temps. Les coſaques s'étoient hâtés de me conduire à leurs poſtes avancés.

Ils me prirent ma montre & ma bourſe, ſuivant la pratique ordinaire des gens de guerre en pareilles occaſions. Je n'eus pas d'ailleurs à me plaindre d'eux; & j'avouerai, que, connoiſſant depuis longtemps ces ſortes de troupes, je m'étois attendu à être traité par eux bien plus durement.

Le Colonel des cinq cent coſaques de cette première garde, me conduiſit à la deuxième qui étoit commandée par le Brigadier Crasnajock. J'avois fait connoiſſance avec lui dans la dernière guerre qu'il y avoit eue entre la Ruſſie & la Suéde, & dans laquelle, ainſi que je l'ai rapporté ci devant, ſon pere avoit été tué.

Dès qu'il ſçut qui j'étois, il vint à cheval me recevoir très poliment. Il s'arrêta devant ſa tente pour me faire préſenter quelques raffraichiſſemens: je l'en remerciai. Il me mena enſuite à un troiſième poſte, chez le Général de Totleben, qui commandoit en chef toutes les gardes avancées & les troupes légeres de l'armée Ruſſe, & que je connoiſſois beaucoup plus

particulièrement encore, car nous avions servi ensemble en Hollande.

Il me reçut avec la plus grande honnêteté; &, comme c'étoit l'heure du diner, il m'offrit sa soupe. Il se plaça à table à côté de moi. Nous fumes en très grand nombre. Il y avoit, nonseulement beaucoup d'officiers & d'aides-de-camp, mais encore une demie douzaine de sécrétaires: car on sçait que les généraux Russes trainent toujours après eux une chancellerie entière. J'étois de trop mauvaise humeur pour manger avec appétit. Le Comte de Totleben, qui s'en apperçut, me fit la politesse de me demander en quoi il pourroit m'obliger; & ensuite il me dit tout bas à l'oreille, que, si je désirois d'écrire une lettre au Roi, il se chargeroit volontiers de la lui faire parvenir très promptement par un de ses trompettes; que, dans ce cas, je ne devois pas perdre un moment, puisqu'il étoit obligé de me conduire, ce jour-là même, au quartier général, où je n'en obtiendrois pas la permission.

Je n'avois rien de plus à souhaiter dans ma situation. Je temoignai au Général Totleben, combien j'étois sensible à ses bons procédés; & en sortant de table, j'écrivis à Sa Majesté, à peu près, en ces termes.

»Je viens d'avoir le malheur d'être fait prisonnier. Ce n'est pas ici le moment d'expliquer à Vôtre

„Majesté comment & par la faute de qui: je n'ai que „le temps aujourd'hui de Lui dire que je le suis. Je „La supplie très humblement de me faire bientôt „échanger, afin que je puisse continuer de La servir „avec tout le dévouement dont je suis capable."

Le Général de Totleben envoya cette lettre par un trompette à Sa Majesté, qui n'étoit campée qu'à une lieue de l'armée Russe. Il me fit donner un cheval, & me conduisit au quartier du Général, Comte de Soltikoff, à Liberose. Il étoit accompagné du brigadier & du colonel dont je viens de parler, ainsi que d'une foule d'autres officiers: c'etoit comme une espéce de triomphe. Un aide-de-camp de Totleben nous avoit dévancés pour annoncer nôtre arrivée. Aussi, plusieurs généraux sortirent du château & vinrent à nôtre rencontre.

De ce nombre se trouva le Général Romanzow, qui le premier m'adressa la parole, pour me temoigner qu'il étoit charmé de faire connoissance avec moi, & qu'il étoit faché seulement de devoir cet avantage à un événement qui ne pouvoit m'être agréable; mais qu'il m'avoit souvent vu vis-à-vis de lui dans une si honorable posture, une contenance si ferme, qu'il n'avoit pu me refuser son estime & une considération toute particulière. Je répondis, le mieux qu'il me fut possible, à tout ce qu'il me dit d'obligeant & de flatteur.

On me mena ensuite chez le Général de Soltikoff. J'y trouvai beaucoup d'autres généraux, & entr'autres Mr. de Laudon. Je fus reçu avec beaucoup de politesse. On me fit bien des questions sur la manière dont j'avois été pris: mais on parla, surtout, avec complaisance, de la bataille qu'on venoit de gagner. & chacun dit son petit mot pour se faire valoir. Je remarquai que le Général Laudon, à qui l'on ne peut refuser la gloire d'avoir eu la principale part au gain de cette bataille, fut le seul qui se tût & qui conserva tout son flegme.

Je vis encore un Colonel Suédois, Mr. de Sandelhielm, qui n'étoit à l'armée Russe que pour informer sa cour de ce qui s'y passoit. C'étoit une de mes anciennes connoissances. Je dois dire, à sa louange, qu'il me combla d'honnêtetés: mais il me prévint de l'obligation où il étoit d'annoncer à sa cour, l'accident qui venoit de m'arriver, sans me déguiser, en même temps, toute l'inquiétude qu'il avoit d'une réclamation à mon sujet.

J'étois fort tranquille sur ce point, persuadé que la cour de Russie ne feroit pas un acte aussi contraire à tous les principes de l'humanité, que celui de me livrer à mes ennemis: n'ayant jamais rien trâmé contr'elle; & dans le complot de la révolution de Suéde qui avoit échoué, le Ministre de Sa Majesté l'Impératrice à

Stockholm, s'étant assez ouvertement montré favorable à nôtre parti. Mais j'avois le cœur navré de douleur de ce qu'à peine entré au service du Roi de Prusse, j'étois fait prisonnier.

Le lendemain, mon malheur commença à ne me pas paroître tout à fait sans remède. En allant diner chez le Général de Soltikoff qui m'avoit offert sa table pour tout le temps que je serois avec eux, il me remit une lettre que le Roi lui avoit envoyée pour moi, le matin, par un trompette. Il l'avoit ouverte suivant l'usage, & il me dit, en me la remettant: Voila, Monsieur, une lettre du Roi, qui prend fort à cœur l'accident qui vous est arrivé; mais qui, malgré la bataille qu'il a perdue, semble encore nous ménacer. Je m'empressai de lire cette lettre; & tel en étoit le contenu.

„Je regrette fort que vous ayez été fait prison-
„nier de guerre. J'en ai fait avertir mon Major-Gé-
„néral de Willich à Butau, que j'ai établi commissaire
„pour l'échange des prisonniers respectifs; & je suis
„d'autant plus persuadé qu'on ne fera pas difficulté de
„vous échanger, que j'ai plusieurs officiers Russes, &
„même des Généraux, au nombre de mes prisonniers.
„Du reste je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte &
„digne garde."

ce 5e de Septembre 1759.

*Frédéric.*

Le Comte de Soltikoff, pendant la lecture de cette lettre, garda le silence. Je n'hésitai pas à lui dire, qu'il étoit bien doux & bien consolant d'avoir un pareil maitre, qui, au milieu de ses propres infortunes, s'occupoit avec tant d'intérêt de celles des personnes qui avoient l'honneur de le servir. Je lui demandai, s'il me permettoit de retenir cette lettre. Il y consentit avec d'autant moins de peine, qu'il en avoit fait prendre une copie, ainsi que je l'ai sçu dans la suite, pour l'envoyer à sa cour.

Plusieurs autres généraux, qui étoient présens, furent bien aise de la lire; & je vis combien elle produisoit de sensation sur leurs esprits, tant ils étoient peu accoutumés à une correspondance de cette nature dans leur pays. Comme ils ignoroient que le Roi se faisoit une loi de répondre au moindre de ses sujets, ils crurent que j'étois un homme de très grande importance.

Après le diner, le Général me fit proposer fort obligeamment d'envoyer chercher mes équipages. Je l'acceptai avec reconnoissance, n'ayant que l'habit que je portois alors. On expédia un trompette, qui m'amena mon valet de chambre, & une calèche, où j'avois ce qui m'étoit le plus nécessaire & quelque argent.

Je restai quelques jours au quartier général, où tout le monde me fit politesse; & le seul désagrément

que j'y eus, ce fut d'être obligé d'assister à toutes les fêtes qui se donnèrent à l'occasion de la bataille qu'on avoit gagnée, & d'être temoin des promotions qu'on fit dans l'armée, & des gratifications qu'on distribua, dès l'arrivée du courier qui venoit de St. Petersbourg.

On m'annonça huit jours après, que je devois partir pour Königsberg en Prusse, qui alors étoit sous la domination de la Russie: & que là j'attendrois ma destination ultérieure.

J'obéïs; mais du moment que je quittai l'armée, je fus traité bien autrement que je ne l'avois été jusques-là. L'un des deux officiers qui furent chargés de me conduire, entra sans façon dans ma voiture; & l'autre se mit à la tête de vingt hussards qu'on me donna pour escorte.

Nous passames par Posnanie & Thorn: & quand il falloit nous arrêter, une sentinelle me gardoit la nuit & le jour.

Arrivés à Königsberg, on me fit entrer dans une maison du fauxbourg; & mon conducteur alla m'annoncer au Général Korf qui commandoit dans la ville. A minuit il revint pour me mener au château, où ce général étoit logé: Mais je ne vis qu'un domestique, qui, tenant un chandelier à la main, me fit passer dans une chambre. Mon officier s'y établit avec moi. Une sentinelle garda la porte; & une seconde sentinelle fut mise dans une petite chambre voisine, chez

mes deux domestiques. Je fis dresser mon lit; & je me couchai.

Les réflexions les plus tristes commencèrent alors à m'agiter. Dans une situation semblable à la mienne, tous les objets se peignent à l'imagination sous les plus noires couleurs. Je pensois, que bientôt je serois livré à la Suéde pour perdre la tête sur un échafaud, ou que je serois relegué dans le fond de la Sibérie, pour y passer le reste de mes jours, & dans le sein d'une misére, pire que la mort, sans que personne sçut ce que je serois devenu. Cependant, soit par un effet de ma gaieté naturelle, soit par une sorte de pressentiment d'un meilleur avenir, je finissois toujours par vaincre mes craintes & prendre patience.

Le lendemain matin, un officier de la garnison releva celui qui m'avoit amené de l'armée. Celui-ci eut de meilleurs procédés pour moi; & je pouvois m'entretenir avec lui: c'étoit un gentilhomme d'une très bonne maison de Livonie.

Vers midi, quelques domestiques du commandant vinrent arranger une table à trois couverts; & ce fut l'un de ses sécrétaires qui prit la troisième place. C'etoit un allemand qui avoit l'usage du monde; je remarquai qu'il avoit reçu ordre de me tenir compagnie dans ma solitude. Nôtre table fut très bien servie; & je ne puis que me louer des honnêtetés qu'on me fit, si ce n'est qu'on me laissa toujours enfermé

dans ma chambre, & que j'eus constamment une sentinelle à ma porte.

Après le diner, le Géneral vint lui-même me voir: il fut fort poli envers moi; il me temoigna toute sa sensibilité sur la manière dont il étoit obligé, par les ordres de sa cour, de me traiter; mais, du reste, il me pria de disposer de sa maison comme de la mienne.

Depuis il ne laissa passer aucun jour, sans me faire quelque visite; & plus nous liames connoissance, plus il redoubla d'attentions & de bontés pour moi. Il me fit même confidence, qu'il devoit recevoir, sous peu de jours des ordres pour me faire conduire à St. Petersbourg, où l'on étoit curieux de me voir, & qu'à coup sûr j'y serois retenu pendant le reste de la guerre, afin que je ne revinsse pas servir le Roi, qui m'avoit promis, dans sa lettre du 5 de Septembre, de me faire bientôt échanger. J'ignore quels motifs portoient la Cour de Russie à en user ainsi; & je me borne à garantir ce fait.

Le lendemain, le Général me conseilla de faire mespréparatifs de voyage; & il eut la bonté de m'offrir de me prêter deux cent Ducats que j'acceptai, après lui en avoir remis mon obligation. Il me fit sentir; mais en modérant ses expressions, qu'à St. Petersbourg il étoit impossible que je ne manquasse quelque fois du nécessaire. Quelle reconnoissance ne dois-

je pas à ce galant homme! & combien de fois, dans la suite, n'ai-je pas eu occasion de me rappeller ses paroles!

Vers le soir, il se rendit encore chez moi, & me présenta le Général Comte de Czernichef. Le Roi, pour faciliter mon échange, l'avoit renvoyé sur sa parole: Il étoit par son grade le premier des prisonniers Russes. Sa Majesté, en le relâchant, lui avoit fait dire, que tous les autres prisonniers de sa nation le suivroient, dès que la Commission de Butau en Poméranie seroit convenue des conditions des échanges respectifs.

Il me marqua la plus grande sensibilité par la manière dont le Roi en avoit usé envers lui. Il m'assura, que comme il arriveroit à St. Petersbourg avant moi, il ne manqueroit pas de supplier l'Impératrice de me renvoyer également, puisque j'étois, à mon tour, le premier en grade des prisonniers Russiens. Mais il ne se souvint ni de ce que le Roi avoit fait pour lui, ni de ce qu'il m'avoit promis.

Les ordres de me faire partir de Königsberg arrivèrent. On me donna pour escorte mon officier & vingt grénadiers. Ce qu'il y a de très singulier, c'est que ces grénadiers firent toute cette longue route à pied: ensorte que nous n'arrivames à St. Petersbourg que quarante jours après nôtre départ. Jamais je n'ai éprouvé autant d'ennui; mais ce n'étoit encore là

qu'un bien foible échantillon des mauvais traitemens qui m'étoient reservés.

Nous paſſames par Memel, Riga, Narva. On me garda toujours à vue. Je ne voyois que mes conducteurs, quelques maitres de poſte, & quelques aubergiſtes, à qui je n'oſois parler. Ce ne fut qu'au mois de Novembre que nous fumes rendus à St. Petersbourg.

L'officier qui me conduiſoit me fit entrer dans une miſérable cahute du fauxbourg: & le lendemain matin il alla annoncer la capture dont il étoit chargé. Il revint le ſoir. Son ſilence ſur ma deſtinée ne me préſagea rien de bon. Une heure après, on amena de la part du Grand Chancelier, Comte de Woronzow, une voiture, dans la quelle je montai avec mon officier.

Nous arrêtames ſur le derrière de la maiſon de ce miniſtre, & devant une très petite porte. On me fit monter par un escalier fort étroit à la chambre d'un ſécrétaire, qui me reçut poliment. Il me fit aſſeoir, pour attendre le Grand Chancelier qui étoit encore à la Cour, & m'offrit des rafraichiſſemens, que la profonde triſteſſe où j'etois plongé ne me permit pas d'accepter.

Je m'amuſai à lire une gazette françoiſe qui étoit ſur la table; & nous nous entretimmes des différens objets qu'elle contenoit. Une heure s'écoula pendant

cette froide converſation. Enfin une clochette ſe fit entendre: le ſécrétaire paſſa dans une autre chambre, qui communiquoit avec celle où nous nous trouvions; & un quart d'heure après, il revint me faire des excuſes ſur ce que j'étois obligé de tant attendre, en me diſant que le Grand Chancelier étoit retourné à la Cour.

Une heure ſe paſſa encore de même: La clochette apella, pour la ſeconde fois, le ſécrétaire, qui quelques minutes après, revint pour me conduire dans l'autre chambre, où je trouvai le Grand Chancelier, & un autre Seigneur de la Cour. Celui-ci étoit tellement couvert de bijoux, que je ne doutai pas que ce ne fut là le Comte de Schwalow, favori actuel de l'Impératrice.

Quand j'entrai ils étoient aſſis dans des fauteuils: ils ſe levèrent avec aſſez de gravité, & s'avancèrent vers moi. Le Grand Chancelier m'adreſſa la parole; &, ſans autre préambule; „Monſieur, me dit-il, „quoique la Cour de Suéde, nôtre fidelle alliée, vienne „de vous réclamer, & d'alléguer contre vous de très „puiiſans motifs, Sa Majeſté l'Impératrice m'a ordonné de vous dire qu'elle ne conſentira jamais à ce que „vous lui ſoyez livré: mais que vous ne retournerez „plus en Pruſſe pour ſervir le Roi. Elle fournira à „vôtre ſubſiſtance pour le reſte de vos jours, & vous „ſera ſçavoir vôtre deſtination."

Ce compliment me parut ſingulier; & je m'y attendois ſi peu, que peu s'en fallut que je n'y répondiſſe par un éclat de rire. Heureuſement, le Comte de Schwalow prit, à ſon tour, la parole. „D'ou vient, „Monſieur, (me dit-il du ton le plus grave) que le „Roi de Pruſſe traite ſi mal nos priſonniers, tandis „qu'il en uſe tout autrement envers ceux des autres „puiſſances belligérantes! & pour quoi a t-il fait „rouer un de nos officiers?"

Je dois obſerver ici, qu'après la bataille de Zorndorff, dans la précédente campagne, on enferma dans la ville de Cüſtrin pluſieurs généraux, officiers & ſoldats, qui avoient été pris ſur les ennemis; & que ces priſonniers ayant ſurpaſſé en nombre la garniſon Pruſſienne de plus des trois quarts, tramèrent entr'eux une conſpiration. Le Roi ordonna un conſeil de guerre pour examiner cette affaire; on découvrit qu'on avoit complôté de maſſacrer la garniſon, de s'emparer des poſtes, & de s'évader. Un lieutenant étoit l'auteur de la conſpiration. On le condamna à être roué; & il le fut en effet pour l'exemple des priſonniers. L'impératrice Eliſabeth, qui avoit fait vœu de ne faire mourir aucun criminel pendant ſon régne, crut apparemment que tous les autres ſouverains étoient obligés de ſe faire la même loi. Elle fut ſi irritée lorſque le Comte de Czernichef, qui m'avoit devancé, lui donna cette nouvelle, qu'elle réſolut de s'en venger ſur moi;

non en me soumettant à la peine de mort, mais en me renfermant dans une prison, pour y être traité à la manière de la nation Russe, ce qui est pire que la mort même.

Je répondis assez fièrement au Comte de Schwalow, que la punition qui avoit été infligée à l'officier dont il me faisoit l'honneur de me parler, n'avoit rien d'injuste & de contraire aux loix de tous les états policés, puisqu'il avoit été convaincu d'avoir formé le complot de massacrer toute une garnison; que quant au traitement qui concernoit les prisonniers Russes, il devoit faire attention que les autres puissances belligérantes n'avoient pas imité la conduite des troupes de Sa Majesté l'Impératrice, qui avoient brulé la moitié des villages de la Prusse; qu'il n'y avoit pas de sortes d'horreurs que ses armées n'eussent commises dans les états du Roi; qu'il est très naturel, qu'un Souverain, qui voit que ses sujets sont ainsi traités, use de représailles; mais que jamais on ne pourroit accuser justement les Prussiens d'avoir fait aucun acte de barbarie & d'inhumanité.

J'étois, dans ce moment, tellement indigné, & de l'annonce du Grand Chancelier que je serois malheureux le reste de mes jours, & du ton révoltant du Comte Schwalow, que je bravois, & prisons, & potences & roues.

Le Grand Chancelier dont le caractère étoit naturellement fort doux, changea l'objet de sa conversation, & me questionna sur les différentes affaires que j'avois eues contre leurs troupes. Il me dit bien des choses flatteuses sur les talens militaires qu'il lui plaisoit de supposer en moi; il ajouta, que, malgré tout le mal que je leur avois fait pendant la campagne, ils ne pourroient sans injustice me refuser toute leur estime.

Je lui répondis avec la modestie qui me convenoit: mais l'impression que ses premiers discours avoient faite sur moi étoit trop forte, pour me permettre de porter toute mon attention sur d'autres objets: Et je lui demandai, si l'Impératrice avoit résolu de me traiter aussi rigoureusement qu'il m'avoit fait l'honneur de me l'annoncer, tandisque je n'avois jamais rien fait qui pût me rendre l'objet de son courroux & de sa vengeance.

Je lui réprésentai, que, relativement à la révolution projettée en Suéde, Sa Majesté Impériale sçavoit mieux que personne, que son ministre à Stockholm avoit été d'intelligence avec nous pour tout ce qu'on avoit résolu d'entreprendre pour le bonheur & la prospérité de la nation; que, si depuis l'Impératrice s'étoit alliée avec la Cour de France, ce n'étoit pas pour elle un motif de me sacrifier: que l'affaire qui s'étoit passée en Suéde n'ayant aucune connexion avec mon

état actuel de prisonnier de guerre, Sa Majesté étoit trop juste pour ne pas séparer entièrement ces deux circonstances; que, si elle croyoit devoir venger sur moi les mauvais traitemens qu'elle prétendoit qui avoient été faits à ses sujets détenus prisonniers en Prusse, elle étoit la maitresse absolue de mon sort; mais qu'elle devoit être bien convaincue, que le Roi, que j'avois l'honneur de servir, informé des traitemens que j'aurois essuyés, useroit de représailles envers les généraux & autres officiers Russes qui étoient ses prisonniers; que par conséquent, si ma personne n'intéressoit en rien Sa Majesté Impériale, elle aimoit trop ses propres sujets pour les précipiter dans un abyme de malheurs.

Le Grand Chancelier, au lieu de me répondre, se contenta de me dire. „Bon soir, Monsieur:" & je fus obligé de me retirer. Le sécrétaire imita son exemple; & mon officier me reconduisit par le même chemin à la misérable chaumière du fauxbourg, où l'on m'avoit logé.

Le lendemain, l'officier retourna seul en ville, & il ne reparut que l'après midi. Il me dit, sous le sçeau du sécret, qu'on avoit encore tenu conseil à la Cour relativement à moi; mais qu'il ignoroit le résultat de la délibération; qu'on lui avoit ordonné de revenir à son poste, & qu'il avoit observé quelque embarras & de l'irrésolution.

Nous demeurames, l'un & l'autre, dans la même perplexité, jusqu'à neuf heures du soir, où nous vimes arriver un gros homme de la Chancellerie sécréte, qui est en Russie, ce qu'est en Espagne, l'Inquisition. Il dit, en langue Russe, à mon officier, que nous devions le suivre.

Je trouvai à la porte deux traineaux fermés. On me fit monter dans l'un, & mes deux domestiques dans l'autre. L'officier fut placé à côté de moi; deux grenadiers, sur le devant de mon traineau; & deux autres, sur le derrière, la bayonette au bout du fusil. Le reste de ma garde fut mis sur le second traineau. Nôtre conducteur ouvroit la marche: il occupoit seul un troisième traineau.

C'est avec ce cortége & dans cet ordre que je partis, sans sçavoir où j'allois. Tout cet appareil me fit croire qu'on s'étoit proposé de me reléguer au fond de la Sibérie ou du Kamtschatka.

Nous marchames à travers la ville pendant plus d'une heure; & après avoir passé la Newa sur les glaces, nous entrames dans la citadelle, où, quoique selon l'usage de toutes les forteresses on fermât la porte toutes les nuits, on l'avoit laissée ouverte pour nous.

Nos traineaux s'arrêtèrent à une maison qui étoit à peu près vers le centre de la citadelle: & c'est là qu'on me fit entrer. Je n'y trouvai que les quatre

murailles, un grand fourneau, une chaise de boid, une table ordinaire & une chandelle. On apporta mes hardes. On mit une sentinelle à ma porte, & une autre dans la chambre extèrieure, où furent logés mes domestiques & toute ma garde. Nôtre conducteur donna ses ordres & se retira.

Un profond silence régnoit parmi nous; nous nous contentions de nous regarder, & sans avoir la force de proférer une seule parole. L'officier, qui, comme je l'ai dit, étoit un très bon gentilhomme de Livonie, & d'un excellent caractère, étoit aussi décontenancé que moi-même. Mes fidèles domestiques fondoient en larmes, & surtout mon valet de chambre. Il étoit Suédois: il avoit abandonné sa patrie & ses parens pour me suivre, & il y avoit quinze ans qu'il étoit à mon service.

Malgré la triste situation, à laquelle je me voyois réduit, je tachai de les consoler: Et ensuite m'adressant à l'officier, je lui demandai la cause de sa tristesse. Il m'avoua ingénûment, que, d'après ces premiers commencemens, il conjecturoit que ma destinée seroit d'être conduit sécrétement en Sibérie; & que, pour l'ordinaire, la garde donnée aux prisonniers étoit forcée de les y accompagner & d'y passer la vie avec eux dans l'obscurité & la misére.

C'étoit pour nous une affreuse perspective. Cependant je fis tous mes efforts pour ne pas me laisser

entièrement abbattre; & je ne m'occupai fortement que de ce qui pouvoit soutenir mon courage & le peu d'espérance qui me restoit.

J'exhortai ce pauvre officier à m'imiter & à reprendre ses forces: „nous ne sommes coupables ni „l'un ni l'autre, lui dis-je: Soyons bien assurés que „Dieu ne nous abandonnera pas.“ Cette douce pensée me consoloit au milieu des horreurs qui m'environnoient. La nuit étant déjà bien avancée, le sommeil s'empara de nous. J'avois fait jetter un matelas de mon lit dans un coin de ma chambre; & je m'y couchai avec l'officier: mes domestiques étoient dans un autre coin: nous nous endormimes ainsi sous la protection de nos sentinelles.

A sept heures du matin on vint reveiller l'officier qui dormoit à côté de moi; & on lui enjoignit de se rendre aussitôt à la chancellerie sécréte qui est établie dans la citadelle. Je m'attendois à partir à son retour. Il revint, après une heure d'absence, mais sans pouvoir me donner aucun éclaircissement sur ma destination future. Il me dit seulement, qu'il avoit démandé d'être relevé; en alléguant pour motif qu'il étoit sur le point de se marier.

Ce n'étoit qu'un stratagème dont il s'étoit servi, comme tant d'autres, pour se sauver de la Sibérie. L'Impératrice avoit défendu, une fois pour toutes, qu'on y envoyât, pour la garde des prisonniers, des

officiers & des soldats qui seroient, ou mariés, ou près de l'être; ne voulant pas causer du désordre dans les familles, ni nuire à la population de ses Etats. On lui avoit donc promis à la chancellerie de le relever.

Voilà à quoi se réduisirent toutes les nouvelles qu'il m'apporta. Nous fumes toute la journée, vis-à-vis l'un de l'autre. On alla nous chercher un très mauvais diner à l'auberge; & j'eus soin de le payer. Le chagrin m'avoit fait perdre l'appetit; & mon repas fut, par conséquent, bientôt expédié. Nous n'étions occupés également que de ce qu'on feroit de nous. On juge sans peine que nos pensées, les miennes surtout, n'étoient pas bien riantes.

La nuit survint; & nous nous couchâmes de la même manière que la nuit précédente. Le lendemain matin, à mon réveil, il me dit qu'il avoit éxécuté l'ordre, qu'on lui avoit donné, de s'emparer de mon épée. Je l'avois toujours conservée jusques-là, sans qu'on y eut fait la moindre attention. Il me fit ses excuses de ne m'en avoir pas prévenu la veille: ses ordres étoient de me l'enlever pendant que je dormirois & de la porter à la chancellerie: "c'est, me dit-il, à „quoi il a bien fallu me soumettre." Je plaisantai avec lui sur cette précaution; & néanmoins j'avois le cœur navré. Cette journée se passa encore comme la précédente. Nous ne vimes personne. Ainsi nous

nous couchâmes, le ſoir, ſans être plus inſtruits de nôtre ſort à venir.

Vers les onze heures, on vint éveiller l'officier; & ce fut pour lui annoncer qu'il devoit ſortir & que quelqu'un avoit à lui parler. Il rentra un quart d'heure après; & me dit, qu'un officier, avec une nouvelle garde, étoit à la porte & venoit le relever. Je lui demandai ſi je devois auſſi me préparer à partir. Il me répondit, qu'il n'étoit queſtion que de lui.

Je pris donc congé de cet honnête-homme; & après l'avoir remercié de l'humanité qu'il avoit montrée envers moi, depuis que je lui avois été confié, j'otai de mon doigt une bague que j'avois encore conſervée; & je le priai de l'accepter comme un foible gage de ma reconnoiſſance, & pour ſe ſouvenir d'un malheureux, que vraiſemblablement il ne reverroit plus. Je le conjurai, ſur-tout, de chercher l'occaſion d'informer ma femme que je vivois encore.

L'officier qui le remplaçoit entra l'inſtant d'après. Il me fit une profonde revérence, que je lui rendis. Il mit une ſentinelle à ma porte, & paſſa dans l'autre chambre.

Le lendemain matin, il reparut chez moi. Il me dit le bonjour en langue Ruſſe; car il n'en parloit pas d'autre: & il alla faire ſon rapport à la chancellerie ſécréte. J'ai appris dans la ſuite, que c'étoit là ce

qu'il avoit toujours fait, tous les matins, tant que dura ma détention.

Vers les dix heures; il revint dans ma chambre. J'étois habillé & je me promenois triſtement. Il me mit un rouble ſur ma table, & me fit entendre que c'étoit là ce qu'on avoit aſſigné pour ma dépenſe journalière. Je lui rendis le rouble, en le remerciant; & je tâchai de lui faire comprendre à mon tour, que je n'en avois pas beſoin. Mon refus l'étonna ſingulièrement. Il alla faire ſon rapport; & depuis, on envoya chercher mon diner à l'auberge par un ſoldat; & on le paya. On le fournit auſſi à mes domeſtiques, & tel à peu près que le mien, & ſans vouloir leur permettre de rien achetter de mon propre argent.

Il m'eut été impoſſible de réſiſter long-temps à cette miſérable nourriture, & mes forces s'affoibliſſoient de jour en jour. Je fis ma proviſion de thé, de caffé, de ſucre; & le ſoir on m'apportoit pour mon ſouper des gélinottes & du caviar. Comme je ne pouvois ſupporter l'odeur des chandelles de ſuif, on me permit encore de me procurer des bougies. La femme de l'officier de la garde lavoit mon linge; & elle ſe faiſoit aſſez bien payer. Enfin, à l'exception du mauvais diner qu'on me fournit toujours, j'eus ſoin de me pourvoir de tout ce dont j'avois beſoin.

Je continuai à vivre de cette manière, toujours dans la même attente & les mêmes perplexités; ne vo-

yant que l'officier qui ne manquoit jamais d'entrer chez moi le matin pour me voir, avant d'aller porter ſon rapport à la chancellerie; livré à la plus profonde triſteſſe, ainſi que mes domeſtiques; regardant de temps en temps par les fenêtres, mais n'appercevant que bien rarement quelque paſſant, ſi ce n'eſt les jours de fêtes, où une foule de gens ſe rendoient à une égliſe qui étoit vis-à-vis de mes fenêtres.

C'étoit pour moi une diſtraction & un amuſement tout à la fois. Je remarquois en quoi l'habillement Ruſſe différoit de celui des autres pays que je connoiſſois: les femmes avoient un mouchoir noué ſur la tête; & leurs viſages étoient généralement ſi fardés, qu'il me ſembloit voir des furies. Elles étoient toutes couvertes de grandes péliſſes & presque toutes en pantouffles. Quelques unes mêmes portoient leurs pantouffles ſous le bras jusqu'à la porte de l'égliſe; & je ne concevois pas, comment elles pouvoient paſſer à travers les neiges auſſi leſtement. Mais ce qui ne m'amuſoit guères, c'étoit le ſon des cloches, qui, en Ruſſie, vont, pour ainſi dire, la nuit & le jour. Cette ſonnerie perpétuelle eſt ſans doute conforme au rit Grec, & nulle part, peut-être, le voiſinage d'une égliſe n'eſt plus incommode.

La garde de la citadelle fut toujours relevée une fois par Semaine: mais la mienne reſta toujours la même. Un mois ſécoula, ſans qu'il ſe fit aucun chan-

gement à ma ſituation. Je n'avois rien qui put me diſtraire; & ma triſte vie étoit d'une monotonie inſoutenable. Je ſentis de plus en plus tout le poids de ma captivité. Je demandai la permiſſion d'achêter des livres, pour m'entretenir avec les morts, puisque j'étois privé de tout commerce avec les vivants: on ne me fit aucune réponſe. J'ai appris, depuis, qu'on n'avoit pas cru devoir m'accorder des livres, les ordres de la Cour étant qu'on ne me fourniroit pas de papier. Cependant vers la fin de l'année, on conſentit à ce qu'un Almanach me ſervit de paſſetemps. J'avois heureuſement conſervé encore quelques livres de réligion: c'étoit là toute ma bibliothèque.

Je paſſai trois mois entiers dans ce mortel ennui, n'ayant devant moi que la citadelle, les murs de ma chambre, ma garde & mes deux domeſtiques. Mais, un matin, l'officier, qui vint me viſiter à ſon ordinaire, m'apporta deux lettres qu'on avoit décachetées. Elles étoient de ma femme. Après les avoir lues, je demandai la permiſſion d'y répondre; Mon ſeul déſir étoit de l'informer que j'étois encore en vie; & c'étoit auſſi la ſeule nouvelle qu'elle prétendoit apprendre de moi même immédiatement. On me laiſſa de nouveau trois mois ſans réponſe.

Dans cet intervalle, ma femme m'avoit écrit une troiſième lettre, & me l'avoit fait adreſſer par l'envoyé de Suéde, le Baron de Poſſe. Ce miniſtre fut aſſez

honnête, pour s'intéreſſer à ce qu'il me fut permis d'y répondre. Il repréſenta qu'on ne pouvoit refuſer cette conſolation à une femme éplorée & livrée à ſon déſeſpoir; de ſorte qu'après ſix mois de captivité, je vis enfin entrer dans ma chambre le ſécrétaire privé de la chancellerie & un aide-de-camp du Maréchal de Schwalow, préſident de cette eſpéce *de St. Office*. Celui-ci me remit la lettre de ma femme; & en même temps, le Sécrétaire me préſenta un morceau de papier, une écritoire & une plume. Ils me dirent, que je pouvois répondre à ma femme, que j'avois reçu ſes trois lettres & que je me portois bien: mais ils me déclarèrent qu'il m'étoit défendu de rien ajouter à cela, ni de ſpécifier la date ou l'endroit d'où j'écrivois.

Je me ſoumis à cette rigoureuſe ordonnance du *St. Office*. Le ſécrétaire plia ma lettre, afin que je miſſe l'adreſſe. L'aide-de-camp ſe contenta de jetter ſur moi un regard de compaſſion, tandisque ſon compagnon exerçoit ſon autorité inquiſitoriale; & enſuite, ils me ſaluèrent tous deux gravement & ſe retirèrent.

Douze mois ſe paſſèrent encore de même qu'auparavant. On m'avoit refuſé des livres. J'eſpérai qu'on m'accorderoit ſans peine un clavecin & de la muſique; & j'en fis la demande. Je n'obtins que le clavecin; & ne pouvant me donner de la muſique *ſans*

*papier*, on craignit d'outre passer les ordres; & l'on décida que je n'aurois pas de musique.

Je fis marchander un assez médiocre clavecin. On en exigeoit douze Ducats. Ce prix étoit au dessus de mes forces. Il ne me restoit plus que très peu d'argent; & je fus obligé de renoncer au clavecin, comme à la musique.

Je continuai donc à vivre sans aucune espéce de délassement & de dissipation; & ma vie étoit assurément bien languissante, bien monotone. Cependant, j'ai éprouvé alors ce que peut l'habitude sur l'esprit humain. Les trois premiers mois de ma captivité me parurent si longs & si accablans, que je me sentois capable de tout faire pour me débarrasser du fardeau de la vie. Les trois suivans me furent beaucoup moins pénibles.

Je distribuai ma journée de cette sorte. Je me levois à sept heures du matin. Mon déjeuner m'occupoit jusqu'à huit: Alors je m'habillois. Je lisois, à peu près, une heure; ma lecture finie, je me promenois dans ma chambre pendant deux heures, tantôt agité de mes tristes pensées, & tantôt me berçant encore de belles espérances. A une heure après midi, un soldat de ma garde m'apportoit le diner. J'étois encore deux heures à table; & je partageois mon diner avec mes domestiques qui mangoient dans un coin de ma chambre, & avec qui je conversois pour

tuer le temps: à trois heures je prenois une tasse de caffé. Depuis trois jusqu'à cinq, je me promenois encore dans ma chambre, soit pour me dissiper, soit pour conserver ma santé. A cinq heures je recommençois ma lecture, qui duroit jusqu'à huit. Un très petit souper terminoit ma journée; & à dix heures je me couchois.

Telle étoit ma vie de tous les jours. Peu-à-peu, mon officier & toute la garde s'attachèrent à moi, & conçurent une sorte de compassion pour mon sort. Je remarquai, sur tout deux grénadiers d'une sensibilité plus vive & plus naturelle: ils me firent entendre qu'ils se prêteroient volontiers à tout ce qui pourroit adoucir mes maux & mes chagrins.

L'un d'eux me dit un soir, que l'officier étoit absent, que, si je voulois aller me promener sur le rempart, je verrois toute la ville illuminée; c'étoit un de ces jours de Gala qui sont très fréquens en Russie. Je fus transporté de joie de pouvoir respirer pendant quelques instans; & nous allames ensemble parcourir toute la forteresse.

Elle a six bastions & des ouvrages extérieurs. La construction en est excellente & très régulière. Pierre I. l'avoit fait bâtir à l'embouchure de la Newa, voulant y établir sa Capitale & avoir une marine sur la Baltique.

En parcourant cette forteresse, nous trouvâmes, sur un des bastions que baignent les eaux de la Newa, un cavalier du haut du quel nous pûmes découvrir parfaitement toute la ville: c'eut été pour tout autre que moi un coup d'œil ravissant; ce fut pour moi, qui n'avois vu que les murs de la chambre depuis longtemps, un spectacle presque céleste. La Cathédrale excita ma curiosité. C'est une des plus belles églises qu'on puisse voir pour l'architecture. Mon grénadier y entra avec moi: mais malheureusement, la porte se ferma après nous, & si bien qu'il nous fut impossible de la r'ouvrir en dedans. Je craignis que ce pauvre soldat ne se pendit de désespoir pour se soustraire au chatiment auquel il s'étoit exposé. Je ne m'inquiétai que pour lui: & tandisqu'il cherchoit les moyens de sortir d'embaras, la lueur d'une lampe qui brûle, nuit & jour, au milieu de l'église, me fit remarquer deux superbes cercueils. C'étoient ceux de Pierre I. & de l'impératrice Anne. J'allai m'asseoir dans l'intervalle qui les séparoit; & je m'abandonnai à mes reflexions sur l'instabilité des grandeurs humaines. Cependant mon grénadier avoit trouvé une petite porte près de laquelle étoit une sentinelle de la garde de la citadelle. Je glissai tout doucement un Ducat dans la main de ce factionnaire; & moyennant cela, il eut la charité de nous faire sortir. Nous retournames gaîment à nôtre triste gîte, & ce fut la première

& dernière fois que je me hazardai à pareils accidens.

Il y avoit dix huit mois que j'étois renfermé, lorsque je tombai très dangereusement malade. L'officier de ma garde en fit son rapport. On m'envoya un médecin, qui ne manquoit pas de capacité. Il trouva que j'avois le pourpre. On n'épargna pas les remédes; & je me rétablis: mais mon pauvre valet de chambre, à force de veiller, fut attaqué de la même maladie. Le médecin ne négligea aussi rien pour le sauver: Je pris, à mon tour, autant de soin de lui, qu'il en avoit pris lui-même de moi; mais tout fut inutile: il mourut après quinze jours de maladie.

Je fus infiniment sensible à la perte d'un aussi bon & aussi fidèle domestique. Depuis quinze ans, j'avois le bonheur de l'avoir à mon service; & je devois beaucoup de reconnoissance à son attachement & à l'intérêt qu'il avoit toujours pris à mon sort. Le cercueil qu'on lui fit ne fut achevé que deux jours après sa mort; & pendant cet intervalle, je ne voulus pas consentir à ce que son cadavre fut déposé ailleurs que dans ma chambre, où il avoit toujours logé auprès de moi. J'ignore où on le transporta: mais je sçais bien qu'un pere, qui a le malheur de perdre son enfant, n'est pas plus désolé que je l'étois.

Comme je n'étois pas encore tout-à fait rétabli, le médecin continua à me visiter. Je profitai de ses

visites pour réïtérer mes prières sur la permission que je désirois d'obtenir, d'achêter quelques livres; & afin qu'on me l'accordat avec moins de peine, je me réduisis à deux ou trois livres de morale & de religion. Mais on ne me fit jamais de réponse; & toutes les fois que j'en parlois à mon médecin, il ramenoit la conversation à ma maladie & au régime qu'il falloit me prescrire.

Ma bourse ne contenoit plus grand chose; & ma garde-robe étoit encore plus pitoyable, quoi qu'un séjour de dix huit mois dans une prison m'eut mis dans le cas de la ménager assez. Je demandai qu'il me fut permis de tirer une centaine de Ducats par lettre de Change: mais ma supplique n'aboutit encore à rien.

Dès ce moment, je pris la ferme résolution de ne plus solliciter aucune grace & de tout attendre des secours de la providence. Je continuai ma façon de vivre, n'ayant aucune connoissance de ce qui se passoit hors de ma chambre. Mais, un matin, mon officier entra chez moi, & me pria de le suivre à la fenêtre. C'étoit pour me faire voir trois cent de nos prisonniers de la garnison de Colberg. On les avoit menés à travers la ville comme en triomphe, pour les loger dans la citadelle, en attendant qu'on eut pris les arrangemens nécessaires pour les conduire plus loin.

Une autre fois, il vint me dire en grande confidence, que l'armée Russe étoit à Berlin. Je n'eus pas

de peine à m'appercevoir qu'on l'avoit chargé de cette commiſſion, puisqu'il avoit toujours agi fort honnêtement envers moi: mais ceux qui avoient la barbarie d'inſulter à ma miſére & qui eſpéroient d'accroître par là mes chagrins, n'obtinrent pas toute la ſatisfaction qu'ils s'étoient promiſe. J'étois ſi bien maitre de moi, que rien en apparence ne me touchoit; & j'écoutai cette nouvelle d'un air de ſang froid & d'inſenſibilité.

Six mois s'écoulèrent encore de même, ſans que ma façon de vivre & ma ſituation éprouvaſſent aucun changement. Voilà donc deux années entières de la plus dure captivité.

Je touchois au terme de mes infortunes. Mon officier ſe préſenta, un matin, avec une plume & une feuille de papier dans ſa main, & d'un air très empreſſé. Je lui demandai de quoi il s'agiſſoit. „Mes ordres, répondit il, ſont de vous faire mettre par écrit tout ce dont vous avez beſoin, ſoit en linges, ſoit en habits.“ Indigné de ce qu'on m'avoit refuſé jusqu'aux livres, & bien réſolu à ne plus jouer le role de ſuppliant; „je n'ai beſoin de rien,“ lui dis-je d'un ton très déciſif. Ma réponſe le ſurprit & l'embaraſſa. Il ſe retira; & environ huit jours ſe paſſèrent encore, ſans que j'entendiſſe parler de rien.

Ce temps expiré, je le vois reparoître avec un grand ballot. „Queſt-ce que c'eſt?“ dis je. „J'ai

ordre, me répond-il, de vous remettre ceci pour vous habiller: — eſt-ce par ordre de l'Impératrice?" — Je n'en ſçais rien." Je reçois le ballot & le jette dans un coin de la chambre. „Perſonne ici, ajoutai-je, ſi ce n'eſt l'Impératrice, n'eſt en droit de me faire des préſens."

Une heure après, il revient pour m'annoncer que ce ballot m'eſt envoyé de la part de l'Impératrice elle-même. Auſſitôt je m'empreſſe de l'aller reprendre; & je prie inſtamment ce bon officier de faire parvenir à Sa Majeſté mes très humbles remercimens & les aſſûrances de ma reconnoiſſance pour ſes bontés.

J'étois très curieux de ſçavoir pourtant en quoi conſiſtoit ce préſent; & dès que je fus ſeul, j'ouvris le ballot. Il contenoit deux robes de chambre, l'une en péliſſe pour l'hyver, & l'autre d'une étoffe de Peckin pour l'été; quatre chemiſes à manchettes de baptiſte, une paire de pantouffles, deux paires de bas de ſoye & deux paires de fil.

J'empaquettai tout de ſuite ces différens effets, bien réſolu de les transmettre à ma poſtérité par fidéi-comis, ſi jamais j'étois aſſez heureux pour retourner chez moi; & néanmoins, jugeant par cette circonſtance inattendue, qu'il s'étoit fait un changement par rapport à moi, je ſollicitai de nouveau la permiſſion d'achêter des livres. L'officier ne tarda pas à venir

m'annoncer, & avec toute la joye dont ſon ame étoit ſusceptible, qu'on me permettoit d'achêter tout ce que je voudrois.

J'envoyai très promptement chercher des catalogues dans les librairies. Je choiſis les livres qui me convinrent, & bientôt ma chambre fut décorée d'une bibliothèque. J'étois enchanté de pouvoir enfin m'occuper agréablement: mais je ne ſçus que quatre ſemaines après, d'où provenoit ce changement dans ma ſituation.

Le Roi m'avoit inutilement réclamé à pluſieurs repriſes: on avoit toujours éludé ſes demandes, ſous prétexte que j'étois malade; deſorte qu'irrité du refus obſtiné de la Cour de Ruſſie, il n'avoit pas ſeulement fait ceſſer tout échange de priſonniers & rappellé ſon commiſſaire, le Général de Wyllich, mais il avoit encore fait enfermer dans une forteresse le Major-Général de Tieſenhauſen de l'armée Ruſſe, & le Colonel de Lillienberg de l'armée Suédoiſe, en déclarant formellement que leurs têtes lui répondroient de la mienne. Or, comme on ſçavoit à St. Petersbourg à quoi s'en tenir ſur les réſolutions de Sa Majeſté Pruſſienne, on décida que je ſerois relaché & renvoyé en Pruſſe, quoi qu'on ſe fut déjà déterminé à n'en rien faire. Ce fut donc pour m'équiper convenablement & me mettre en état de me rendre auprès du Roi, que l'Impé-

ratrice jugea à propos de me faire le préſent dont j'ai fait mention.

Le moment de ma délivrance arriva enfin. Un matin, je m'éveille & ſors de mon lit pour reprendre mes occupations ordinaires. Trois coups de canons ſont tirés de la citadelle & ſe ſuccèdent ſans interruption. L'officier entre précipitamment dans ma chambre: il m'apprend la mort de l'Impératrice & l'avénement de Pierre III au trône de Ruſſie. Ma ſurpriſe fut d'autant plus grande, que j'avois entièrement ignoré qu'elle fut malade. On m'en avoit fait le plus grand myſtère. Qu'on juge de la révolution qui ſe fit chez moi! Je connoiſſois depuis longtemps la façon de penſer du nouvel Empéreur, ſon enthouſiasme pour le Roi de Pruſſe, & ſon attachement pour la Suéde. Je ne doutai plus que je ne fuſſe bientôt tiré de mon cachot: mais je ſentois en même temps, qu'il me falloit avoir encore un peu de patience, puisque, dans les premiers momens de ſon regne, des affaires de bien plus grande conſidération que celle qui me concernoit, l'empêcheroient vraiſemblablement de ſonger à moi.

Je repris donc mon train de vie ordinaire: & j'employai ma journée à feuilleter les livres dont je venois de faire l'acquiſition. Mais, vers le ſoir, j'entends du bruit: un aide-de-camp de l'Empéreur ſe préſente chez moi, & m'annonce, avec ma liberté, que

Sa Majesté m'envoye un équipage de la cour, & que je dois me rendre auprès d'elle. Il ordonne à la garde de se retirer & à l'officier de placer seulement une sentinelle à l'entrée de la maison, pour prevenir tout desordre.

Il me seroit impossible de d'écrire l'état où je fus à une nouvelle aussi inattendue pour le moment: j'étois tout hors de moi-même. Je priai l'aide-de-camp de mettre aux pieds de Sa Majesté Impériale l'hommage de mon profond respect & de ma vive reconnoissance & de la conjurer, en même temps, de me permettre de différer jusqu'au lendemain à lui faire ma cour; mon esprit & mon sang étant tellement agités qu'il me falloit au moins quelques heures pour reprendre mes sens.

L'aide-de-camp étonné, me demanda s'il étoit bien vrai que je voulusse différer ma sortie: mais, après m'avoir examiné de plus près, & voyant comme j'étois défait & tremblant, il avoua que j'agissois prudemment. Nous convinmes qu'il me renverroit l'équipage, le lendemain, à dix heures du matin.

Dèsqu'il m'eut quitté, je commençai par rendre graces à Dieu de ma délivrance; & ensuite je m'occupai, le reste de la soirée & la plus grande partie de la nuit, des réflexions que devoit naturellement faire naître dans mon esprit un pareil changement de fortune.

C'eſt à ceux qui ſe ſont trouvés dans ma ſituation, à ſe dépeindre le bouleverſement qu'éprouvèrent alors toutes mes facultés. Je touchois aux deux extrêmes. Il y avoit vingt cinq mois & trois jours que je gémiſſois dans la miſère, enfermé entre quatre murailles & denué de toute conſolation: & tout d'un coup, j'allois rentrer dans le grand monde & prendre part aux réjouiſſances, aux fêtes & aux hommages d'une cour brillante, à l'occaſion de l'avénement au trône de ſon nouvel Empéreur.

Le lendemain matin, le Grand Chancelier, Comte de Woronzow, me fit dire par un meſſager, qu'il m'attendoit chez lui, & qu'il vouloit me préſenter lui-même à Sa Majeſté Impériale.

Je m'habillai; & à dix heures préciſes, l'equipage de la Cour étoit à la porte. Je laiſſai mon domeſtique avec mes haîllons dans ma chambre; & je me rendis en droiture chez le Grand Chancelier. Il m'embraſſa; & prenant un ton bien différent de celui de nôtre première entrevue, deux années au paravant, parceque les circonſtances n'étoient plus les mêmes, il me dit qu'il étoit charmé de me revoir, jouiſſant de ma liberté; que je devois oublier entièrement ce qui s'étoit paſſé; qu'il contribueroit, autant qu'il dépendroit de lui, à tout ce qui pourroit tendre à ma ſatisfaction, & qu'il ſe faiſoit une fête de me préſenter lui-même à l'Empéreur.

J'étois en uniforme; car j'en avois un qui étoit encore assez bon: mais je n'avois pas d'épée. Il s'en apperçut. „Quoi! Monsieur, me dit-il: Et qu'avez-vous fait de l'épée que je vous ai vu porter en arrivant?" La Chancellerie sécréte, lui répondis-je, me l'a fait enlever dès mon entrée à la citadelle. „Je lui racontai alors plaisammant l'histoire de cet enlévement, telle qu'on la déjà vue; & je n'oubliai pas les précautions qu'on avoit jugé à propos de prendre, & qui étoient pour moi une énigme inexplicable. Il en rit avec moi.

Il me conduisit ensuite dans une autre chambre, où Madame de Woronzow étoit à sa toilette; & je m'entretins avec elle, pendant une demie heure que le Grand-Chancelier fut absent, ayant été à la cour, pour demander les ordres de l'Empéreur au sujet de ma présentation. Il m'apporta une épée, précisement telle que les nôtres. L'empéreur la quitta pour m'en faire présent; il en fit seulement changer la dragonne: & comme il avoit une ample provision de celles de Prusse, il ordonna qu'on substituat l'une de celles-ci à la première.

Ma présentation fut renvoyée au lendemain, qui étoit un Dimanche, afin qu'elle se fit avec plus d'éclat, puisque ce jour-là, toute la noblesse se trouve rassemblée à la cour. C'est ce que me laissa entrevoir le Grand-Chancelier, à son retour. Il me retint cepen-

dant à diner. Il eut un grand nombre de convives, à ſon ordinaire, &, à cette occaſion, j'eus le plaiſir de revoir le Général Korf qui m'avoit fait tant d'amitiés à Königsberg. Il étoit revêtu d'un des premiers emplois de St. Petersbourg, celui de grand maitre de police. Je lui ſautai au col, dès le moment qu'il entra: je l'embraſſai tendrement; & je le remerciai de toutes les bontés dont il m'avoit comblé. Nôtre attendriſſement fut tel, que nous fondimes tous deux en larmes. J'étois pénêtré pour lui de la plus ſincère reconnoiſſance; & il éprouvoit de ſon côté, cette douce ſatisfaction que ne manque jamais de gouter tout homme honnête & vertueux, à la vue de ceux à qui il a fait du bien, & dont les malheurs l'ont touché. Le Grand-Chancelier, qui étoit beau frere du Général Korf, parut lui-même partager tous les ſentimens que nous manifeſtames dans cette agréable entrevue. On dina, &, au ſortir de table, Korf me pria d'accepter un appartement qu'il m'avoit fait préparer chez lui, pour tout le temps que je reſterois à St. Petersbourg. Je l'en remerciai & dans les termes qui dûrent lui peindre toute ma ſenſibilité:

Mais, ce qu'on aura bien de la peine à concevoir, j'étois ſi bien accoutumé à vivre entre mes quatre murailles, que je ne pus m'empêcher de demander qu'on m'y laiſſât juſqu'à mon départ pour la Pruſſe, tant eſt fort l'empire de l'habitude ſur l'eſprit & le

cœur humain! Le Comte de Woronzow & le Général Korf furent également étonnés de ma résolution; mais, comme ils me représentèrent que l'Empéreur seroit peut-être choqué de ce qu'après m'avoir rendu ma liberté, je m'obstinois à ne pas vouloir changer de demeure, je promis de me loger, le lendemain, chez Mr. de Korf.

Je retournai, le soir, à la citadelle; & je me préparai à en sortir enfin pour toujours.

A mon reveil le Général Korf m'envoya un messager pour me prier de passer chez lui; & me fit prévenir que, son beau frere se trouvant indisposé, ce seroit lui qui me présenteroit à la cour, en sa place. Je me rendis donc à sa maison, suivi de tout mon équipage, consistant en une assez grande quantité de livres & une garde-robe assez leste; & à l'heure assignée, nous allames ensemble à la Cour.

Korf me plaça, à côté de lui, dans la galerie, par laquelle l'Empéreur iroit à la Chapelle pour entendre la messe. Il y avoit une foule de grands Seigneurs. Dèsque l'Empéreur parut, Korf me présenta à Sa Majesté. Je me jettai à ses pieds, pour le remercier de ses bontés pour moi. J'eus à peine la force d'articuler quelques paroles; & cette vive émotion exprima beaucoup plus de choses, que ne l'auroit fait le discours le plus éloquent. L'Empéreur, suivant l'usage

du pays, me donna ſa main à baiſer, & me dit. „Je „ſuis bien charmé d'avoir pu, à mon avénement au „trône, débuter envers vous par un acte de juſtice & „faire connoître au Roi, vôtre Maitre, & ma façon de „penſer, & ma ſincère amitié pour lui."

L'Impératrice ſuivoit avec toute ſa cour pour aller auſſi à la meſſe. Korf eut encore la bonté de me pré- ſenter à Sa Majeſté. Elle me donna également ſa main à baiſer, & répondit, dans les termes les plus gracieux, au compliment très laconique que j'eus l'hon- neur de lui adreſſer. La plûpart des perſonnes qui étoient raſſemblées dans la Galerie, ſe rendirent à la chapelle. Korf me conduiſit à la tribune de la Cour. L'Empereur vint m'y parler à pluſieurs repriſes, & toujours du même ton de bonté, inſiſtant beaucoup, principalement, ſur ſon attachement pour le Roi.

En ſortant de la chapelle, le grand écuyer s'ap- procha de moi pour me dire que je dinerois avec la Cour. Mon conducteur fut auſſi invité.

La table fut de ſoixante couverts. L'Empéreur & l'Impératrice étoient à côté l'un de l'autre. On me fit placer avec Korf, vis-à-vis de l'Empéreur, & à peine fûmes nous aſſis, qu'il m'adreſſa la parole.

„Vous ne pouvez guères ſçavoir, me dit-il, ce „qui ſe paſſe en Pruſſe. Je ſuis bien aiſe de vous ap- „prendre, que le Roi ſe porte fort bien, quoiqu'il ait

„été obligé jusqu'ici de se battre à droite & à gauche: „mais j'éspére que tout cela finira bientôt.“ Toute la compagnie prêtoit une oreille attentive. Je ne répondis que par le plus respectueux silence.

„Combien de temps, ajouta t-il, avez vous été „enfermé dans la citadelle? Sire, lui répondis-je, „vingt cinq mois & trois jours. — Y avez vous „été, poursuivit-il, bien traité & bien entretenu?“ J'etois fort embarassé de lui répondre: „parlez, me „dit-il, vous n'avez rien à craindre. Puisque Vôtre „Majesté me l'ordonne, continuai-je: je ne lui cache„rai pas que j'ai toujours été assez mal. Je n'avois ni „recréation ni dissipation quelconque: J'étois cons„tamment renfermé entre quatre murailles; je n'ai „pas même pu obtenir la permission d'achêter quel„ques livres.“

A ces mots, l'Impératrice qui, comme personne ne l'ignore, aime beaucoup la lecture & est très instruite, ne modéra plus son indignation. „Cela est barbare, dit elle à haute voix.“

L'Empéreur reprit la parole: “qu'avez vous fait pour tuer le temps?“ rien, lui dis-je, si ce n'est de me livrer à mes noires pensées, & quelque fois de me bercer encore d'espérances pour l'avenir. — „Oublions maintenant tout cela,“ ajouta-t-il; & la conversation roula sur des objets moins particuliers.

Ce qui ne m'amusoit pas peu, c'étoit le rôle que jouoit en ce moment Schwalow, l'ancien favori d'Elisabeth, qui, lorsqu'on m'avoit amené comme prisonnier, m'avoit reçu avec tant de morgue & de suffisance. Il étoit de ce diner ainsi que le Maréchal de Schwalow, Président de la Chancellerie sécréte. Tous ceux qui les haïssoient personellement ou qui étoient jaloux de leur credit, avoient les yeux attachés sur eux: leur contenance fixoit l'attention de toute la compagnie.

Après le diner, on passa dans une autre chambre, pour prendre le caffé, & l'on m'ordonna de suivre. L'Empéreur s'approcha pour s'entretenir avec moi. Je mis à profit ce moment favorable, & je le suppliai de m'accorder deux graces; la première d'expédier une estafete au Roi de Prusse & de l'informer, non seulement des bontés dont Sa Majesté Impériale daignoit m'honorer, mais encore des choses amicales qu'elle venoit de me dire à son sujet; la seconde d'aller reprendre mon service, avant l'ouverture de la campagne.

J'obtins la première sans difficulté. L'Empéreur me répondit, que je pouvois écrire au Roi tout ce que je voudrois & l'informer, particulièrement, que son premier aide-de-camp ne tarderoit pas à partir, pour l'assûrer de toute son amitié & pour lui réitérer les assûrances qu'il lui donnoit de ne mettre bas les armes qu'après lui avoir procuré la paix. Mais il ne m'ac-

corda ma feconde demande que fous la condition, très flatteufe pour moi, que je refterois auprès de lui, jusqu'à ce que le Roi lui eut envoyé un miniftre. Il m'ordonna, en même temps, de lui marquer que fon défir étoit que ce miniftre fut choifi parmi les officiers de l'armée Pruffienne. Je me hâtai d'aller chez moi & de rendre au Roi le compte le plus d'étaillé de tout ce qui s'étoit paffé; & comme je n'avois rien plus à cœur que de m'en retourner bientôt, j'infiftai principalement fur la neceffité d'accélérer l'envoi d'un miniftre; car j'étois au defefpoir d'avoir manqué les deux campagnes précédentes: Mais je pris la liberté de lui marquer, qu'en attendant je veillerois, felon mes foibles lumières, aux intérêts de Sa Majefté; que Mr. de Keith, miniftre d'Angleterre, m'honoroit de fa confiance; & que ce miniftre, qui étoit très verfé dans les affaires, fuppléeroit à mon peu de talens & à mon inexpérience en fait de politique, furtout après avoir été enfermé pendant plus de deux années & entièrement féqueftré de la fociété. Mon eftafete partit; &, dès le lendemain, l'aide-de-camp de l'Empereur fut expédié.

Je fus, presque tous les jours, à la cour; & foit que l'Empéreur dinât ou foupât, en grande ou en petite focieté, il ne manqua guères de m'inviter. Il alloit de temps à autre paffer les foirées chez plufieurs grands Seigneurs qu'il affectionnoit; & tantôt il s'y rendoit tout feul, & tantôt avec l'Impératrice. On me faifoit

l'honneur de m'admettre à ces parties, ainſi que le miniſtre de la Cour de Londres.

La converſation devenoit quelque fois très intéreſſante. L'Empéreur ne déguiſoit jamais ſa façon de penſer au ſujet du Roi; & comme l'Angleterre étoit la ſeule puiſſance qui fut alors l'alliée de la Pruſſe, il s'exprimoit devant lui avec beaucoup de naïveté ſur les intérêts politiques.

Il me dit un ſoir. „Propoſez à vôtre ami Keith, „de me donner à ſouper demain chez lui. Les mi„niſtres des autres cours en prendront peut-être de la jalouſie; mais je m'en mets fort peu en peine.“ Je m'approchai de Keith, & lui rendis ces paroles. Il en fut ſi flatté, qu'il remercia ſur le champ l'Empéreur pour la diſtinction dont il vouloit bien l'honorer.

Ce ſouper eut effectivement lieu, le lendemain. Dix ou douze perſonnes ſeulement, & toutes du choix de l'Empereur, étoient invitées. Ce Prince fut très gai, de fort belle humeur. La converſation ne roula guères que ſur le Roi de Pruſſe. Je me ſouviens qu'il tira une bague de ſon doigt, pour me la montrer: „connoiſſez-vous, me dit-il, le portrait qui eſt ſur „cette bague? Oui, Sire, lui répondis-je: c'eſt celui „du Roi.“ Chacun demanda à ſon tour à le voir: la bague fit le tour de la table; & j'eus la ſatisfaction d'entendre les louanges de Sa Majeſte Pruſſienne, re-

pétées de concert & comme à l'envi par tous les convives.

Le lendemain, on m'apporta de la part de l'Empéreur une bourſe de cinq cent roubles; & je reçus ordre de venir à la Cour. En même temps, l'officier de la garde de la citadelle s'annonça chez moi: il vint me rendre mon épée, qui jusques-là avoit été dépoſée à la chancellerie ſécréte, de même que les lettres qu'on m'avoit permis d'écrire de mon cachot à ma femme: on s'étoit mis fort peu en peine de les faire partir.

Je fis préſent de mon épée à cet officier de qui je n'avois pas eu à me plaindre, & j'y ajoutai cent roubles: mais outré d'indignation de ce qu'on avoit retenu mes lettres à ma femme, j'allai ſur le champ chez le Grand Chancelier pour me plaindre d'un pareil procédé. Il en fut très faché. „Mais conſolez-vous, „me dit-il; l'Empereur vient d'abolir à jamais cette „horrible chancellerie. Cela eſt fort bon, lui répon-„dis-je; mais cela n'empêchera pas que ma pauvre „femme n'ait été jusqu'ici dans la plus affreuſe perple-„xité ſur mon ſort.“ Le mal étoit fait; il n'y avoit plus d'autre remède que la patience.

Avant que de me rendre au diner de l'Empéreur, j'aſſiſtai à une cérémonie qui eſt d'uſage le jour des Rois, celle de la bénédiction des drapeaux de la garniſon. Toutes les troupes étoient ſous les armes. L'Empéreur à cheval, ſe trouvoit à la

tête du premier régiment des gardes. L'Impératrice à pied, précédée de plus de deux cent évêques, moines ou autres écclésiastiques, & suivie de toute sa Cour, se rendit sur les bords de la Newa, & jusqu'au bâtiment sur lequel se fait toujours cette cérémonie, & qu'on tient pour cela dans l'eau. Chaque régiment y envoya ses drapeaux avec tous ses tambours & toute sa musique. Tous les prêtres commencèrent ensuite à chanter; & le premier évêque fit la bénédiction des drapeaux qu'il plongea successivement dans la rivière. La citadelle & l'amirauté tirèrent trois cent coups de canons, & les régimens firent une triple décharge.

La cérémonie achevée, l'Impératrice rentra au château avec tout son cortège; & l'Empéreur, toujours à la tête du premier régiment des gardes, défila avec toute la garnison.

Le diner qui suivit, fut de cent couverts. On me plaça encore vis-à-vis de leurs Majestés Impériales; & le Roi de Prusse, ses armées, ses batailles firent le principal sujet de la conversation.

Au sortir de table, & lorsque l'Empéreur & l'Impératrice se furent retirés, le Général Korf me proposa d'aller voir le lit de parade d'Elisabeth, dont la mort venoit de mettre fin à mes maux. Ce spectacle eut été très indifférent pour moi, en d'autres circonstances: Mais la maniere dont cette Princesse m'a-

t fait traiter, m'inſpira la curioſité d'examiner de
:s ſon cadavre. Je ſuivis mon conducteur. Le
mte de Schwalow nous accompagna: & comme ſon
partement étoit contigu à celui de feue l'Impéra-
:e, il nous invita à prendre le caffé chez lui.

Nous trouvames le cercueil dans la grande ſale,
nt les tentures étoient en noir & garnies de feſtons
de guirlandes d'un drap d'argent: on avoit tellement
airé l'appartement, que la vue ſupportoit à peine
:lat des bougies: le cercueil, couvert d'un drap d'or,
:ni de points d'eſpagne d'argent, étoit élevé ſur des
:dins; une riche couronne ornoit la tête de la dé-
ıte. Il y avoit à côté du cercueil, quatre Dames en
ınds habits de deuil, & ayant un immenſe crêpe qui
.inoit à terre derrière elles. Une femme de cham-
: s'y tenoit auſſi conſtamment. Deux officiers des
rdes du corps en habits d'ordonance, occupoient
premières marches; & ſur les dernières, aux pieds
cercueil, étoit un Archimandrite. Celui-ci avoit
vant lui la bible qu'il liſoit à haute voix, & jusqu'à
qu'un autre le relevât. La nuit même n'interrompit
ıint cette lecture. On avoit étalé, ſur des tabourets
tout autour du cercueil, la Couronne Impériale qui
: de la plus grande magnificence & enrichie de gros
amans, pluſieurs autres vieilles couronnes des royau-
:es de Caſan, d'Aſtracan & de Sibérie, tous les ordres
ı pays, ſcavoir ceux de St. André, de St. Alexandre

Newski, de Ste Anne, & de Ste Catherine, ainsi que ceux de Prusse, de Suéde & de Pologne.

Le Général Korf m'avoit prévenu que l'usage étoit de baiser la main du cadavre; & je lui avois répondu, que je n'étois pas d'humeur de m'y conformer, non-seulement par ce que je ne trouvois rien de si dégoutant que de baiser un mort, mais par ce que je n'avois pas trop à me louer de la manière dont cette Princesse m'avoit traité pendant sa vie. Cependant comme il se soumit à cette cérémonie, à l'exemple de tous ceux qui entrèrent, je ne voulus pas me distinguer des autres, & je fis taire ma repugnance.

Nous nous entretinmes, un moment, avec les Dames qui étoient de service, & nous plaisantâmes sur l'article du baise-main: Ensuite nous passâmes chez le Comte de Schwalow.

Son appartement étoit d'une magnificence incroyable. L'or, l'argent, les riches étoffes, les pendules, les tableaux, tout y étoit prodigué. Nous primes le caffé chez lui. Il ne négligea aucune de ces attentions qu'on a pour les personnes qu'on considére. Je me disois à moi-même: „est-ce-là l'homme que „j'ai vu, il y a deux ans?"

L'Empéreur m'avoit ordonné de revenir souper chez lui dans son petit appartement. J'y trouvai une compagnie bien différente de celle du diner. C'étoit la Comtesse de W……, qu'il avoit choisie pour mai-

treſſe: elle n'étoit ni belle, ni jolie. Elle n'avoit ni eſprit, ni uſage du monde: mais en ce genre, comme entout autre, il ne faut pas diſputer des goûts: & chacun a le ſien. Cette Dame me plut d'autant moins, qu'il y en avoit pluſieurs d'une très grande beauté. Quelques courtiſans étoient encore de ce ſouper: mais il n'y avoit d'étrangers que l'envoyé d'Angleterre & moi. Le ſouper fut fort gai, & fut prolongé bien avant dans la nuit. L'Empéreur aimoit beaucoup ces ſortes de parties, ce qui néanmoins ne l'empêchoit pas d'employer toutes les matinées aux affaires.

Je me ſouviens, qu'un jour il ſe rendit, à neuf heures du matin, au Sénat: c'eſt le premier collége de la Ruſſie; & ce ſont les premiers Seigneurs du pays qui en rempliſſent les places. Sa Majeſté Impériale n'ignoroit pas, que, pendant le précédent régne, ces Meſſieurs avoient traité les affaires avec beaucoup de lenteur & de négligence, & qu'ils travailloient fort pèu. Elle voulut donc les ſurprendre. En effet il n'y avoit alors que deux ſécrétaires. Mais comme on fut bientôt informé dans la ville, que l'Empéreur étoit au Sénat, on vit ces Meſſieurs y accourir en grande hâte. Sa Majeſté ne les reprimanda pas durement, comme ils s'y étoient tous attendus: Elle ſe contenta de leur dire qu'elle eſpéroit qu'ils ſeroient à l'avenir plus diligens & plus exacts à remplir leurs devoirs.

Une autrefois, il alla également au Synode ou grand Consistoire, pour accoutumer aussi les évêques à être plus diligens ou moins paresseux; & c'est ainsi que signalant chaque journée, pour ainsi dire, par quelque nouvel acte d'autorité & de surveillance, Sa Majesté Impériale méritoit le suffrage & l'amour de tous ses sujets.

Il parut encore au Sénat quelque temps après; & ce fut pour lui déclarer que, dès ce moment, toute la noblesse de l'Empire seroit libre de servir, ou de ne pas servir, ou de quitter à son gré le service selon ses intérêts & la nature des circonstances. Rien ne produisit une joye plus vive & plus universelle: car, jusqu'à son régne, on alloit dans les provinces enlever les gentils-hommes, & on les forçoit à porter les armes.

Il arriva des députés de toutes les provinces pour féliciter l'Empereur sur son avénement au trône. Il les reçut avec bonté, & sans les faire attendre, afin qu'ils pussent s'en retourner chez eux à volonté.

Il alloit souvent, comme je l'ai déjà dit, souper avec l'Impératrice chez quelques-uns des Seigneurs de sa Cour; mais beaucoup plus souvent encore dans son appartement, en petite compagnie.

L'Impératrice avoit aussi sa société, tous les matins. J'allois assez régulièrement lui faire ma cour. Elle accueilloit tout le monde avec autant de graces que

d'affabilité. Cependant, malgré tous les efforts qu'elle faisoit pour paroître gaie, on découvroit chez elle un grand fond de tristesse. Elle connoissoit mieux que personne le caractère ardent de son mari, & peut-être présageoit-elle dès lors ce qui arriveroit dans la suite.

Tous les soirs, il y avoit également cercle chez elle; & elle ne manquoit jamais d'inviter à souper les différentes personnes qui s'y trouvoient. Je fus bien souvent du nombre de ces convives. Comme cette Princesse a infiniment d'esprit, & qu'elle a toujours eu beaucoup de goût pour la lecture, elle s'énonçoit sur tous les sujets d'une manière si agréable, qu'elle faisoit l'admiration de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher.

J'étois un soir chez elle. Le Grand Ecuyer N..., favori de l'Empéreur entra, & vint me dire à l'oreille, qu'on me cherchoit par toute la ville, pour aller souper avec lui chez *La Comtesse:* on ne désignoit pas autrement la Sultane favorite. Je le priai de faire ensorte qu'on m'oubliât pour ce jour là, ne pouvant guères me dispenser de souper chez l'Impératrice. Il ne sçut d'abord comment arranger cela: mais comme il étoit galant homme & mon ami, je lui dis ingénûment & sans détour: „c'est vôtre affaire. Il m'est im„possible de déclarer à l'Impératrice de quoi il s'agit; „& je reste où je suis; c'est-à-vous de sortir de ce „mauvais pas, & de m'en tirer le mieux que vous

„pourrez.“ Il ſe retira; & je ne doutai pas qu'il ne vint à bout de remplir mes intentions. Mais tout à coup nous entendons du bruit: les deux battans de la porte s'ouvrent: l'Empereur entre; & après avoir ſalué très poliment l'Impératrice & tout ſon cercle, il m'appelle, avec cet air riant & gracieux qu'il avoit toujours, me prend par le bras, & dit à l'Impératrice: „excuſez, Madame, ſi je vous enléve aujourd'hui un „de vos convives: c'eſt-ce Pruſſien-ci que j'ai fait „chercher dans toute la ville.“ L'Impératrice rit: je lui fis une profonde révérence, & je partis avec mon conducteur.

A ce ſouper, ſe trouvèrent, comme à l'ordinaire toutes les Dames qui compoſoient la ſociété, ou, ſi l'on veut, la cour de la favorite.

Le lendemain, je retournai chez l'Impératrice qui, ſans me parler de ce qui s'étoit paſſé la veille, me dit, en ſouriant: "venez toujours ſouper chez moi, „lorsqu'aucun obſtacle s'y oppoſera;“ & j'uſai de cette permiſſion dans la ſuite.

Le jour ſuivant, qui étoit un jour de fête, je dinai à la cour. On me fit encore placer à table vis-à-vis de l'Empereur, qui ne m'entretint que de ſon ami, le Roi de Pruſſe. Il ſçavoit jusqu'aux plus petits détails de ſes campagnes: il étoit inſtruit de tous ſes arrangemens militaires: il connoiſſoit l'uniforme & la force de tous ſes régimens; ſon enthouſiasme enfin

étoit tel, qu'il déclara hautement, que bientôt il mettroit toutes ses troupes sur le même pied; ce qu'il fit effectivement peu de temps après. Tous les anciens uniformes furent changés; & l'Empéreur lui-même commença par quitter le sien.

Le Maréchal de Rozomowsky étoit de ce repas. L'Empéreur lui demanda des nouvelles de son frere, qui étoit revêtu de la place de Grand Veneur, & qui avoit été le premier favori de l'Impératrice défunte. Il répondit à Sa Majesté, qu'il étoit indisposé & obligé de garder la chambre. „Allez (dit l'Empéreur à un des officiers d'ordonnance, qui étoient toujours derrière sa chaise au nombre de cinq ou six) „allez de „ma part demander au Grand Veneur comment il „se porte."

Le Messager revint quelques minutes après: car Mr. de Rozomowsky, comme ancien favori de feue l'Impératrice, avoit toujours conservé son appartement au château. Il dit à Sa Majesté Impériale, que Mr. le Grand Veneur se mettoit à ses pieds, & la remercioit très humblement de ses bontés, & qu'il espéroit d'être en état de sortir sous peu de jours. Il ajouta, en même temps, que le message lui avoit valu un présent de mille roubles. L'Empéreur ne put s'empêcher d'en rire; & tous ceux qui étoient à table s'en amusèrent aussi. On jugea par cet acte de générosité excessive que Mr. de Rozomowsky avoit été jus-

ques-là fort inquiet au sujet des dispositions de son nouveau Souverain, & que ce message inattendu l'avoit transporté de joye.

En sortant de table, l'Empéreur me fit l'honneur de m'inviter lui-même, à venir le lendemain diner chez lui dans son appartement, & il me dit qu'il étoit bien aise de m'y faire voir quelque chose de très nouveau pour moi. Il ne s'expliqua pas plus clairement. Je m'y rendis à l'heure accoutumée & j'y trouvai le Lieutenant-Général Werner de nos hussards, que les Russes avoient fait prisonnier à la fin de la dernière campagne en Poméranie. L'Empéreur l'avoit fait venir de Königsberg en Prusse, pour rester chez lui, jusqu'à ce que ses officiers, que nos armées avoient faits prisonniers, lui eussent été renvoyés. Je fus charmé de faire sa connoissance; & nous nous liames d'autant plus, que nous n'avions l'un & l'autre que le même intérêt. Je profitai de cette entrevue, pour prier l'Empéreur de me laisser partir, maintenant qu'il avoit Mr. de Werner; & je lui rappellai les divers motifs que j'avois déjà allégués. Il me répondit que je ne retournerois en Prusse, que lorsque le Ministre du Roi seroit arrivé; & il ajoûta, en plaisantant, que, si je m'avisois encore de le presser à ce sujet, il me feroit reconduire à la citadelle. Ce nom seul me ferma la bouche.

J'avois encore à attendre quinze jours la réponse à la première lettre que j'avois écrite au Roi, & que j'avois expédiée par estafete; & pendant cet intervalle, je vis le convoi funèbre de l'Impératrice Elisabeth.

Cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe & de magnificence, mais de la manière la plus lugubre. C'étoit dans l'église de la citadelle, où, comme je l'ai déjà observé, se trouvent les tombeaux des souverains de la Russie, que le corps de l'Impératrice devoit être porté; & la distance qu'il y a du château à la citadelle, est d'environ un demi mille d'Allemagne. On avoit donc fait, avec des planches, une sorte de pont & dans les rues & sur les glaces de la Newa, depuis le château jusqu'à l'église. A dix heures du matin, toutes les cloches de la ville furent mises en branle; & les troupes de la garnison se rangèrent en haye dans toute l'étendue que le convoi alloit parcourir.

Trois cent grénadiers du premier régiment des Gardes ouvrirent la marche; & plus de trois cent prêtres, avec leurs habits sacerdotaux, les suivoient, marchant deux à deux, & chantant des cantiques. Toutes les couronnes & tous les cordons, dont j'ai fait mention ci devant, étoient portés par de grands Seigneurs, s'avançant un à un & tous assistés d'un chambellan. Un cavalier, cuirassé des pieds jusqu'à la tête, montoit un cheval de parade, & le cheval étoit

mené par deux écuyers. Le cercueil, traîné sur une espèce de char à huit chevaux, drappé en velours noir, étoit couvert d'un drap noir, très richement garni en points d'Espagne d'argent. Le dais, enrichi de même, étoit porté par des Généraux & des Sénateurs, qu'accompagnoient plusieurs officiers des gardes. L'Empéreur suivoit immédiatement le cercueil, revêtu d'un grand manteau noir, que relevoient douze chambellans, qui tous avoient à la main un cierge allumé. Le Prince George de Hollstein venoit après l'Empéreur, comme son plus proche parent, & ensuite, le Prince de Hollstein-Beck. L'Impératrice suivoit, aussi à pied, tenant dans sa main un cierge allumé, & revêtue également d'un manteau que relevoient toutes ses Dames. Trois cent grenadiers fermoient la marche.

On tira un coup de canon par minute, depuis le moment du départ du convoi, jusqu'à celui, où le cercueil fut déposé dans l'église; & alors on en tira sans interruption trois cents autres de la citadelle & de l'amirauté.

Le même ordre fut observé, après l'enterrement, pour s'en retourner au château.

Chacun dina chez soi, ce jour-là; & l'on passa la soirée dans la retraite, comme si l'affliction & la douleur avoient été bien sincères & bien réelles: mais, dès le lendemain, il ne fut pas plus question d'Elisa-

beth, que si elle n'eut jamais existé. Tel est le cours ordinaire des choses de ce monde: tout passe; tout est oublié.

Le jour de naissance de l'Empéreur arriva. Sa Majesté Impériale voulut le célébrer au château de Czarkozclo, qui est à quatre milles d'Allemagne de St. Petersbourg. Toute la Cour s'y rendit. On y invita les premiers Seigneurs & les Dames les plus distinguées de la ville, & parmi les étrangers, le Ministre d'Angleterre, Mr. de Werner & moi. Aussi le château, tout grand qu'il est, put à peine recevoir tant de monde. La Comtesse de W...... qui avoit le titre de Dame du palais, s'y trouva également.

Cette fête fut très magnifique. On commença la journée par l'office divin; & le *Te Deum* fut chanté au bruit des canons. L'Empéreur y assista; mais l'Impératrice, qui, par obéïssance aux volontés de son mari, avoit, le matin, décoré la Comtesse du Cordon de l'ordre de Ste Catherine, eut une indisposition qui la retint dans sa chambre. Elle n'en sortit pas pendant les huit jours que dura cette fête, & jusqu'au moment où l'on rentra en ville.

C'est peut-être à cette époque qu'il faudroit remonter pour déterminer le principe & fixer la date de la revolution du mois de Juillet 1762. On voit par les circonstances que je viens de rapporter, que, si l'Empéreur ménageoit assez peu la délicatesse de l'Im-

pératrice, celle-ci, à son tour, n'avoit pas toujours assez de pouvoir sur elle même, pour déguiser ses chagrins & son mécontentement.

Les plaisirs & les fêtes continuèrent à St. Petersbourg; & dès le lendemain qu'on y fut de retour, l'Empéreur me fit inviter à diner dans son appartement. La compagnie fut nombreuse.

Nous étions déjà à table lorsqu'on m'apporta une lettre du Roi de Prusse. Je voulus d'abord la mettre dans ma poche, pour ne la lire qu'après le diner; mais l'Empéreur, qui s'apperçut que c'étoit une lettre du Roi, exigea que j'en fisse aussitôt la lecture. „Vous „avez, me dit-il, l'air si gai, que cette lettre sans dou- „te, vous a fait beaucoup de plaisir? Et de quoi s'a- „git-il?“ Je lui remis sur le champ ma lettre, en La suppliant de la parcourir Elle-même, s'il le jugeoit à propos; & c'est ce qu'il fit avec toute sa vivacité ordinaire, & son enthousiasme pour le Roi. Tel étoit le contenu de cette lettre.

„Je suis touché, autant qu'on peut l'être, des „désastres que vous avez essuyés, & j'y ai pris toute la „part imaginable. Ils seroient passés depuis long- „temps, si cela n'eut dépendu que de ma bonne volon- „té; & vous auriez joui d'un sort plus doux & digne „de vôtre mérite. Jugez vous même du plaisir que „j'ai ressenti en apprenant, par vôtre lettre du 19 Jan- „vier dernier, la résolution généreuse de Sa Majesté

„Impériale de toutes les Ruſſies, de vous remettre en „liberté, & de rendre à vôtre innocence, d'une manière auſſi diſtinguée, la juſtice qui lui étoit due. „Cet acte de générosité, dont Sa Majeſté Impériale a „bien voulu marquer ſon avénement au trône, me con„firme dans l'idée avantageuſe que je me ſuis toujours „faite de ſa façon de penſer, & ſera un monument éter„nel de ſa juſtice & de ſa grandeur d'ame. Il m'a pé„nètré de la plus vive admiration; & j'ai cru ne pou„voir mieux la faire connoître, qu'en relachant ſur le „champ & ſans rançon, tous les priſonniers de guerre „Ruſſes qui ſe trouvent dans mes Etats, & en les fai„ſant remettre aux généraux Ruſſes ſur les frontières. „J'ai également donné mes ordres à Stettin, pour qu'on „y relâchat le Colonel Suédois Lillienberg, que j'avois „fait arrêter par repréſailles.

„Au reſte je ne doute nullement que Sa Majeſté „Impériale, en conſéquence de la gracieuſe promeſſe „qu'elle vous a déjà faite, ne vous accorde encore la „permiſſion de vous rendre chez moi, où je me ferai „un plaiſir bien ſenſible de vous revoir & de vous faire „oublier vos malheurs paſſés. Mon Colonel, aide„de-camp & chambellan actuel, le Baron de Golz, que „j'expédie pour féliciter Sa Majeſté Impériale ſur ſon „avénement au trône, & pour l'aſſûrer de toute mon „eſtime & amitié, vous fera connoître plus amplement, „que mes ſentimens pour vous ſont toujours les mê-

„mes; & en me referant à tout ce qu'il vous dira de „ma part, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & „digne garde.

„à Breslau, le 10 Fevrier 1762.

*Frédéric.*"

Dèsque l'Empéreur eut achevé la lecture de cette lettre, il dit tout haut avec vivacité. „Le Roi veut „donc me prévenir? J'ai relaché un prisonnier, & „il me rend tous les miens?" sur quoi il appelle un de ses aides-de-camp: „allez, lui dit-il, allez, tout „de suite, au bureau de la guerre; qu'on expédie des „ordres dans tous mes Etats & partout où il y a des „prisonniers Prussiens, (la plûpart avoient été relegués „en Sibérie) „je veux, que non seulement ils aient leur „liberté, mais qu'ils viennent ici, d'où ils seront ren„voyés à leurs drapeaux & comme il convient." Il se retourna ensuite vers le Lieutenant-Général Werner, qui étoit avec nous à table. „Mon Général, poursui„vit-il, vous avez également vôtre liberté, dès ce mo„ment ci, & vous étes le maitre de retourner en Prusse, „quand il vous plaira.

Comme il ne me fit pas le même compliment, & qu'il se contenta de me rendre la lettre, je m'appro„chai de lui, en sortant de table; & je lui réïtérai la prière de me laisser aussi partir. Je n'obtins encore pour toute réponse, que cette permission ne me seroit

accordée qu'à l'arrivée du Baron de Golz, & qu'en attendant je devois m'abstenir de lui parler sur le même sujet, si je n'avois pas envie de revoir la citadelle.

Je ne tardai pas à recevoir une seconde lettre du Roi, en réponse à celle que je lui avois écrite par le courier ordinaire, pour lui détailler tout ce qui se passoit de favorable à ses intérêts; & je trouvai bientôt le moyen de la communiquer encore à l'Empéreur, dont il étoit si important d'affermir les bonnes intentions. Elle étoit conçue en ces termes.

„de Breslau le 17 Fevrier 1762.

„J'ai reçu vôtre dépèche du 24e Janvier; & je „ne doute pas que la réponse que j'ai faite à vôtre pre„mière ne vous soit parvenue. J'ai chargé mon Colo„nel, & chambellan actuel, le Baron de Golz, que j'ai „envoyé à la Cour où vous êtes, de féliciter Sa Ma„jesté Impériale sur son avènement au trône; & j'es„pére qu'il sera arrivé avant la reception de la pré„sente. Les nouvelles que vous me marquez me sont „infiniment agréables. Je vous en sçais d'autant plus „de gré, que jusqu'ici je n'ai aucune correspondance „réglée en Russie, & que tout ce que j'en ai appris ne „m'est revenu que par le canal du ministre d'Angle„terre. Je suis en particulier, sensiblement touché „des sentimens d'amitié que l'Empéreur fait paroître „pour moi. J'en sens tout le prix; & Sa Majesté Im-

„périale peut compter ſur un parfait retour de ma „part. J'ai auſſi lieu de me flatter, que l'avance que „j'ai faite pour lui donner une marque de ma conſidé- „ration perſonelle & diſtinguée, en relachant tous les „priſonniers Ruſſes, ne lui laiſſera aucun doute à cet „égard, & ſera un motif de plus, pour vous procurer „vôtre liberté entière, & pour vous permettre de vous „rendre inceſſamment à mon quartier général. J'at- „tends ce moment avec un déſir proportionné à l'eſti- „me que je vous porte; & je me ferai toujours un „plaiſir de vous donner des marques de ma bienveil- „lance. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte „& digne garde.

*Frédéric.*"

Le Roi avoit ajouté de ſa propre main:

„Je n'ai pas d'autres nouvelles de la Ruſſie que „celles que vous m'écrivez. Ainſi vous me ferez plai- „ſir d'entrer dans les plus grands détails de ce qui „s'y paſſe."

Auſſi ne manquai-je pas de lui donner par tous les couriers toutes les nouvelles intéreſſantes, que l'Envoyé d'Angleterre & moi pouvions recueillir.

Mr. de Golz arriva quinze jours après, & je me diſpoſai à ſuivre de près le Général de Werner, qui avoit déjà pris les devants. Je fis mes viſites de congé; & comme mon équipage étoit très leſte, je réſolus de partir en courier pour faire ma route plus

promptement. Il s'étoit passé six semaines, depuis que j'avois recouvré la liberté; & j'avois joui à St. Petersbourg de tous les agrémens possibles pendant tout ce temps: Mais le souvenir de la citadelle troubloit encore mon imagination; & je ne pouvois assez tôt m'en éloigner. J'avouerai même, que longtemps après en être sorti, j'ai souvent rêvé, la nuit en dormant, que j'y étois encore renfermé, & que l'agitation qu'éprouvoit alors mon esprit, étoit si violente, qu'elle m'occasionnoit presque toujours une espèce de fièvre chaude pendant vingt quatre heures.

Je fis ma route jusqu'à Königsberg sans m'arrêter: mais là je crus devoir me reposer un jour. J'y rencontrai l'aide-de-camp de Pierre III, qui s'en retournoit à St. Petersbourg. Il étoit infiniment satisfait & flatté de l'accueil que le Roi lui avoit fait. Je poursuivis ensuite mon voyage avec la même célérité, & me rendis à Breslau, auprès de Sa Majesté. Elle daigna me recevoir avec la plus grande bonté. Je me jettai à ses pieds pour La remercier de tout ce qu'elle avoit fait pour moi durant ma triste & malheureuse captivité. Je n'en connoissois pas néanmoins encore la moindre partie. Le Roi ne s'arrêta pas beaucoup aux complimens, & se hâta de me parler d'objets plus intéressants. Je lui fis le rapport le plus détaillé & le plus exact de tout ce que j'avois vu & entendu; & d'après l'autorité de l'Envoyé d'Angleterre, Mr. de Keith,

qui joignoit à beaucoup de probité une très grande connoiſſance des affaires & infiniment d'expérience, j'oſai lui aſſûrer, nonſeulement que cette campagne ſeroit la dernière, mais que la paix ſe feroit bientôt au grè & ſelon les vœux de Sa Majeſté.

Je n'étois à Breslau que depuis deux jours, lorsqu'il y arriva un courier de Pierre III. Il avoit ordre de s'adreſſer à moi, pour que je priſſe ſoin de le faire expédier le plutôt poſſible & renvoyer à ſa deſtination. Il apportoit au Général de Czernichef, qui commandoit trente mille Ruſſes auxiliaires dans l'armée Autrichienne, & qui avoit ſes quartiers d'hyver en Moravie, l'ordre de revenir en Pologne par la Siléſie, dès que la ſaiſon lui permettroit de ſe mettre en marche, ce qui occaſionna une rumeur extraordinaire dans Vienne.

Un nouveau courier ſuccèda au premier, deux jours après. Il devoit attendre le Général de Czernichef dans les états du Roi, & lui remettre les ordres de ſon Souverain de joindre ſes troupes à celles de Pruſſe, & d'obéir en tout aux volontés de Sa Majeſté.

On peut juger ſans peine de la ſenſation que produiſit la nouvelle de ce changement. Tout reſpiroit chez nous la ſatisfaction & la joye.

Pendant les huit jours que je reſtai à Breslau, je fis très aſſidûment ma cour à Sa Majeſté qui, malgré ſes fatigues, jouiſſoit d'une très bonne ſanté; & j'eus le bonheur, en même temps, de voir le Prince de

Prusse, qui étoit arrivé de Berlin pour faire sa première campagne. La nature lui a prodigué toutes les qualités qui font les guerriers, la force, le courage l'activité, la justesse du coup-d'œil, l'amour de la gloire; &, dès son entrée dans la carrière, il s'est annoncé tel qu'il s'est montré depuis en toute occasion, & particulièrement dans la campagne de 1778.

Mon régiment étoit sous les ordres du Prince Eugéne de Würtemberg, dont l'armée avoit ses quartiers d'hyver dans le Mecklenbourg & dans la Poméranie Suédoise; & lorsque je pris congé de Sa Majesté, pour l'aller rejoindre, elle me dit de le conduire en Silésie, le plutôt que je le pourrois, ne voulant pas sans doute m'exposer au risque de tomber entre les mains de mes compatriotes, car elle n'avoit employé mon régiment contre l'armée Suédoise que depuis que j'avois été pris par les Russes. Je passai par Berlin: & c'est-là que j'eus enfin la satisfaction de revoir ma femme qui y étoit venüe à ma rencontre. Il est facile de se représenter la joye dont nous fûmes également transportés, si l'on fait attention à toutes les circonstances qui avoient accompagné ma détention, & à tous les bruits qui s'étoient répandus à mon sujet. Tantôt on avoit assûré que j'étois mort, & tantôt que j'avois été livré à la Suéde: c'est de ma femme que j'appris toutes ces circonstances.

Elle me conta encore, que le Roi m'avoit fait redemander par le Général Wyllich en échange des prisonniers Russes qu'il avoit déjà fait relâcher: Mais que la Cour de Russie avoit toujours usé de détours pour n'en rien faire; prétextant, tantôt que j'étois si éloigné, qu'il falloit beaucoup de temps pour mon retour, tantôt que j'étois tombé malade en chemin; qu'il s'étoit écoulé dix huit mois durant ces tergiversations, à la faveur des quelles l'echange des prisonniers avoit été son train ordinaire; qu'enfin Sa Majesté avoit ordonné à son commissaire de rompre toute négociation à ce sujet & de revenir de Butow, si je n'y étois pas encore arrivé, en déclarant aux commissaires Russes, qu'elle ne voyoit pas sans surprise & sans indignation le peu d'égards & d'attention qu'on avoit pour Elle dans cette affaire, par toutes ces lenteurs & ces délais affectés; qu'en conséquence Elle venoit de faire enfermer à Spandow le Major-Général de Tiesenhausen & à Magdebourg le Colonel Suédois de Lilienberg; que ces deux officiers seroient étroitement détenus jusqu'à mon retour; & que le traitement qu'on me feroit subir, décideroit du leur, de manière que leurs têtes lui répondroient de la mienne.

On ne fut pas plutôt informé en Russie & en Suède de ce qui s'étoit passé à Butow par rapport à moi, que la crainte d'une juste représaille fut universelle. Aussi, quoi que le Grand Chancelier de Russie

m'eut annoncé de la part de Sa Souveraine que je finirois mes jours dans la servitude; & malgré la persuasion où l'on étoit, que, si l'on m'accordoit ma liberté, je ne manquerois pas de faire connoître cette déclaration odieuse, il fut resolu qu'on me renverroit.

C'est à cette occasion que l'Impératrice Elisabeth me fit le présent dont j'ai fait mention, pour me mettre en état de retourner en Prusse, & d'y reparoître convenablement. La maladie de cette Princesse fut cause que tout fut suspendu; & sa mort qui suivit, amena bientôt les choses au point, où je n'eus plus, ainsi que je l'ai raconté, d'autres vœux à former que celui de recommencer mon service.

Ma femme m'assûra de plus, qu'elle avoit tout tenté pour sçavoir si je vivois encore, & où j'étois: mais que jamais elle n'avoit pû tirer aucune lumière à mon sujet, tant la Cour de Russie avoit mis de mistère à ma détention. Je n'en fus pas surpris; car l'Envoyé d'Angleterre, Mr. de Keith, qui demeuroit à deux pas de la citadelle où j'étois enfermé, ne put lui-même réussir à me déterrer, malgré les plus exactes recherches.

Je m'arrêtai quinze jours à Berlin pour faire mes équipages de campagne. J'en partis ensuite avec ma femme pour Stettin. Elle s'y étoit établie pendant ma malheureuse captivité: Mais comme elle n'avoit pas été en Suéde depuis nôtre séparation, elle entre-

prit ce voyage bientôt-après. Il fallut prendre des arrangemens pour nos biens, & ramener nôtre fils unique, que mon frere avoit pris chez lui dans le temps de ma catastrophe à Stockholm.

J'allai rejoindre mon régiment qui étoit encore en quartier d'hyver dans le Mecklenbourg sous les ordres du Prince de Würtemberg: mais la Suéde ayant fait séparément, à cette époque, sa paix avec le Roi, le corps d'armée que commandoit le Prince de Würtemberg fut destiné pour la Silésie.

Nous nous mimes en marche; & lorsque nous arrivâmes à Breslau, le Roi m'ordonna d'aller, avec mon régiment, joindre le Lieutenant-Général Werner dans la haute Silésie. Il y commandoit un corps de troupes; & il avoit ordre d'empêcher l'invasion dont on étoit ménacé par le Général Beck des Impériaux.

Mon régiment étoit de deux bataillons; & je conduisois encore quatre autres bataillons de grenadiers que le Roi avoit détachés pour renforcer le corps de Mr. de Werner. Je trouvai ce Général à Ratibor.

Nous marchames aussitôt pour aller attaquer le Général Beck: mais à nôtre approche, il se retira en Moravie.

Je fus détaché pour m'emparer de la ville de Teschen, dont la garnison étoit de trois cents hommes. Je m'en rendis maitre sans beaucoup d'efforts, & j'y pris poste. D'après mon rapport, le Général Werner

y vint avec le reste de ses troupes & il m'ordonna d'entrer en Moravie, pour tirer du pays quelques contributions. Cette commission étoit, selon ma façon de penser, la plus désagréable qu'il pût me donner. Je le priai d'en charger quelqu'autre qui s'en acquitteroit très sûrement beaucoup mieux que moi: mais, soit qu'il crut qu'en ma qualité d'officier de bataillons francs, je ferois très bien les fonctions de pillard, soit qu'il me regardât comme plus désinteressé que bien d'autres, il exigea que j'obéïsse.

J'obtins seulement que dans cette affreuse expédition on me donnât un commissaire de guerre, plus habile que moi dans ces sortes d'affaires, qui, dans les différentes villes ou villages par lesquels nous passerions, courut, la liste & la taxe à la main, se faire payer des sommes prescrites, & qui eut assez de dureté dans le caractère, pour enlever aux pauvres habitans tout ce qu'ils auroient de bestiaux & de chevaux.

Je fus reduit, par cet arrangement, à conduire ma troupe, à régler à mon grè sa marche & à la défendre de toute insulte.

Nous parcourumes ainsi une grande partie de la Moravie. On enleva sans pitié, & les bestiaux & l'argent du pays. La fureur & l'atrocité étoient alors, dans cette guerre, portées à tel point, qu'on ne se bornoit pas à faire aux troupes tout le mal possible, à

enfermer les prisonniers & à les traiter durement; mais qu'on dépouilloit les habitans eux mêmes de tous leurs effets; & cette conduite inhumaine étoit malheureusement reciproque.

Je ne me rappelle encore qu'avec douleur l'affreux spectacle que m'offrit cette expédition. Les paysans, avec leurs femmes & leurs enfans, s'obstinoient à suivre leurs troupeaux; & rien n'étoit capable de les leur faire abandonner. Ils poussoient des cris lamentables & versoient des torrens de larmes.

Nous nous arrêtames un jour dans un village pour nous y reposer. Le château appartenoit à une Dame de qualité; Elle me reçut, ainsi que nos officiers, avec beaucoup de politesse. Sa maison étoit très bien montée; Elle nous offrit une très bonne table.

Cependant mon commissaire de guerre avoit été chez son homme d'affaires, pour lui demander mille Ducats de contribution, de même que tous les chevaux & tous les bestiaux du village & du château. Celui-ci se hâta d'en avertir sa maitresse.

A cette nouvelle, elle vint à moi, les larmes aux yeux, & se plaignit de cette cruauté. Je lui déclarai qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de rien changer aux repartitions. Elle me répondit qu'elle payeroit volontiers la somme qu'on exigeoit d'elle, pourvû qu'on laissât à ses pauvres vassaux leurs bestiaux, qui étoient tout leur bien & tout leur trésor. J'avoue que dans

ce moment j'avois le cœur navré, autant qu'elle. Ses discours étoient entrecoupés de sanglots; & ce qui ajoutoit à l'horreur que j'éprouvois intérieurement, c'étoit de voir à ses côtés ses deux charmantes filles, qui pleuroient amérement, à l'exemple de leur respectable & sensible mere.

Il n'est rien que je ne fusse alors capable de faire pour obliger ces aimables enfans, sur-tout: leurs larmes rendoient à mes yeux leur beauté encore plus touchante. Je cherchai quelque expédient pour diminuer, au moins, leur affliction, & pour leur prouver que je n'étois pas cruel & barbare. „Madame, dis-je à leur mere: calmez-vous: ordonnez à vos gens de suivre leurs troupeaux; & laissez moi faire. Vous aurez bientôt lieu d'être contente de moi."

Après l'avoir quittée, j'ordonnai que les bestiaux qui lui appartenoient & à ses vassaux fussent, pendant le reste de nôtre expedition, separés de cette énorme quantité d'autres bestiaux dont nous nous étions emparés.

Mon expédition réussit parfaitement; & lorsque j'eus rejoint Mr. de Werner, il m'en temoigna sa satisfaction. Je saisis ce moment pour remplir la promesse que je venois de faire. „Mon général, lui dis„je, vous voyez que je vous apporte bien des choses; „mais j'espére que vous ne me refuserez pas un pré„sent, comme ayant été le chef de l'expédition. Ce

„n'eſt pas de l'argent que je vous demande (je ſçavois d'ailleurs qu'il avoit la permiſſion du Roi de le garder pour lui, & qu'il n'étoit pas l'homme du monde le moins ſenſible à l'appas de l'or) „je borne mes préten„ſions à obtenir ces beſtiaux que j'ai défendu de con„fondre avec les autres. Je vous les accorde de tout „mon cœur, me répondit-il."

Auſſitôt j'appellai tous les gens de ma bonne Dame, & je leur annonçai, qu'ils pouvoient ramener tranquillement leurs beſtiaux à leur village. Je les fis accompagner par un trompette, afin qu'ils arrivaſſent ſans accident. Leur Dame fut tellement touchée de ce procédé de ma part, qu'elle chargea tous les parens qu'elle avoit en Siléſie, de m'en temoigner toute ſa gratitude. Je ſentis alors véritablement, qu'après le plaiſir de faire le bien, il n'en étoit pas de plus doux que celui d'obliger des cœurs ſenſibles & reconnoiſſans.

Nôtre marche avoit été auſſi fatiguante que périlleuſe, & nous avions grand beſoin de repos: mais, dès le lendemain de mon retour, le Général Werner reçut l'ordre de rejoindre le Prince de Bevern, qui avoit été détaché à Troppau avec un autre corps de troupes, & d'y attendre les ordres ultérieurs de Sa Majeſté.

Quelle ne fut pas nôtre ſurpriſe, lorſqu'en arrivant à Troppau, nous apprimes la grande revolution dans la quelle Pierre III, avoit perdu la vie, & l'Impé-

ratrice, sa femme, mise en possession du trône sous le nom de Catherine II. Le Général Czernichef avoit, à cette occasion, reçu les ordres de sa Cour de quitter l'armée du Roi & de retourner sans délai, avec les trente mille Russes qu'il commandoit. Ainsi, nous fumes obligés d'aller remplir le vuide produit par ce départ précipité & inattendu.

Cette revolution fut, dans ces circonstances, un événement très malheureux pour le Roi, sur-tout, en ce qu'il le reduisoit encore à ses propres ressources.

Nous joignimes l'armée du Roi à Peterswalde entre Schweidnitz & Reichenbach, où sa Majesté avoit établi son quartier général. Le Duc de Bevern prit son camp entre Reichenbach & le village de Beil sur les hauteurs, avec tout le corps qu'il avoit ramené, à l'exception de mon régiment & de cinq cent hussards, avec lesquels le Roi m'ordonna d'occuper le village de Langenbiel, qui est situé à un demi mille en avant de Peterswalde.

Les Impériaux étoient campés tout près de nous sur les hauteurs; & comme ils s'étendoient jusqu'à la gorge de ce village, il y eut journellement de petites affaires entre les deux armées: mais la position que le Roi avoit prise leur ayant fait pressentir, que son dessein étoit d'assiéger Schweidnitz, ils se préparerent bientôt à porter du secours à cette place.

Le Général Beck, qui avoit aussi joint l'armée du Maréchal Daun, fut détaché pour prendre le Duc de Bevern en flanc; mais il fut repoussé.

Le Général Brentano descendit par la gorge où j'étois posté. Je lui disputai le terrain pas à pas, quoique je lui fusse très inférieur: Mais le Roi, qui vit que tout se disposoit à une affaire sérieuse, me fit dire de marcher vers Peterswalde.

Je fus vivement attaqué de toutes parts, au moment où je voulus retirer mes postes & les quatre pièces de campagne que j'avois dans une flêche élevée à côté du village; & j'eus toutes les peines du monde à resister à l'ennemi. Je faisois cinquante pas précipitamment, & je m'arrêtois pour rallier ma troupe & pour empêcher les Impériaux de nous mettre entièrement en déroute. Un coup de feu me cassa le bras; je continuai néanmoins à faire ma retraite en assez bon ordre, malgré tous les boulets de canons qui pleuvoient sur nous, & tout le feu de la mousqueterie qui étoit extrêmement vif. Enfin nous parvinmes à Peterswalde.

J'étois si grièvement blessé, que je ne pouvois plus me tenir à cheval. On me mit le premier appareil, & les chirurgiens ne me dirent rien de bien consolant: mais je connoissois la force de ma constitution, & je me tranquillisai.

Le Roi, qui fut informé de mon état, me fit dire d'aller à Breslau pour me faire guérir. Il expédia même des ordres à son premier médecin Cothenius, qui y veilloit sur les hopitaux, de prendre lui-même soin de moi.

J'envoyai chercher ma voiture & mes équipages pour partir. En attendant j'appris que les colonnes Impériales descendoient des hauteurs, & s'avançoient pour attaquer le Roi; que Sa Majesté, à son tour, venoit de faire prendre les armes, & qu'elle se mettoit en ordre de bataille, pour les bien recevoir. Je n'étois pas trop en état de remonter à cheval: mais la curiosité, l'envie de voir par moi-même qu'elle seroit l'issue de cette journée, sembla me donner de nouvelles forces.

Le Maréchal Daun fit avancer sa cavalerie, qui déboucha dans la plaine, suivie de l'infanterie. Le Roi ordonna au Prince de Würtemberg de tomber dessus sur le champ, avec quatre régimens de dragons & de hussards qui étoient à portée; & cette attaque se fit avec tant d'impétuosité & de vigueur, que la cavalerie ennemie fut obligée de retrograder en désordre, & qu'en reculant, elle culbuta son infanterie qui étoit dans les défilés, par les quels elle devoit passer.

Je n'entreprendrai pas de donner ici les détails de cette brillante journée: car, ma situation ne me permettoit pas de suivre tous les mouvemens des deux

armées; & d'ailleurs on peut aisément les trouver dans les différens mémoires qui ont été publiés sur cette guerre & les campagnes du Roi. J'observerai seulement, que Daun fut forcé de renoncer à son projet de porter du secours à Schweidnitz & de se retirer dans les montagnes; & que le Roi continua & acheva tranquillement le siége de cette place.

Je me rendis à Breslau pour y travailler à la guérison de mon bras. On voulut d'abord m'en faire l'amputation: mais je priai avec de si vives instances le chirurgien major, qui étoit avec moi, de me le conserver, s'il étoit possible, qu'il se contenta de couper, de trancher à sa volonté, & de me reduire au régime le plus rigoureux. Trois mois suffirent à mon entière guérison.

Le Prince Henri commandoit en Saxe l'armée du Roi; & il avoit affaire aux armées combinées de l'Empire & des Impériaux sous les ordres du Général Haddick. Serbelloni & le Prince de Stollberg avoient obligé les Prussiens de quitter leur poste de Freyberg.

Le Roi, après avoir emporté Schweidnitz, se mit en marche, pour aller joindre le Prince Henri, avec le renfort necessaire pour se maintenir en possession de la Saxe. Mais avant que Sa Majesté arrivât à l'armée, le Prince, son frere, livra la bataille de Freyberg, dans laquelle il s'égala aux plus grands capitaines: la perte

les alliés fut de trois mille morts, ou bleſſés; de quatre mille priſonniers, de vingt huit canons & de neuf drapeaux.

La Cour de Vienne demanda la paix; & comme le Roi ne formoit pas de vœux plus ardents que celui de la procurer enfin à ſes peuples, les négociations furent bientôt entamées à Hubertsbourg. La France & l'Angleterre avoient fait leur paix à Fontainebleau, le 29 Novembre 1762. A leur tour, l'Autriche la Saxe & la Pruſſe conclurent la leur, le 15 Fevrier 1763. Chacune de ces trois puiſſances rentra en poſſeſſion de tout ce que le ſort des armes lui avoit fait perdre; & par conſéquent, la Saxe fut reſtituée au Roi de Pologne.

Ainſi finit cette guerre à jamais fameuſe, & dont la durée fut de ſept ans entiers; qui couta à la cour d'Autriche cent vingt ſix millions d'écus, & au Roi cent quatorze; qui répandit la dévaſtation & la miſère dans tant de pays, & dans laquelle périrent tant de milliers d'hommes & une multitude d'officiers & de généraux diſtingués.

Dès le commencement du printemps, on ne ſongea plus qu'à s'en retourner chez ſoi; & tous les régimens reprirent le chemin de leurs garniſons. Le Roi vint à Berlin, où une abſence de ſept années lui avoit préparé bien de la beſogne à expédier.

Mon régiment ſuivit la colonne de Poméranie. J'étois preſque entièrement retabli de ma bleſſure: Je quittai Breslau pour l'aller rejoindre pendant ſa marche; & j'écrivis au Roi pour lui demander ſes ordres ſur nôtre deſtination.

Nous devions nous rendre à Stettin: mais à nôtre dernière ſtation, avant d'arriver à cette ville, le Major-Général Ramin, qui avoit la conduite de cette colonne, m'exhiba les ordres de Sa Majeſté: ils portoient, que mon régiment ſeroit incorporé dans ceux de la Poméranie, & que les officiers ſeroient licentiés. Il eſt peu d'événemens dans ma vie qui m'aient cauſé de plus vifs chagrins. Je fus d'autant plus ſenſible à celui-ci, que je m'y attendois moins. Nous mimes bas les armes, au nombre de quinze cent hommes. J'avois pris tant de ſoin de ce régiment, qu'il étoit en auſſi bon ordre, & peut-être en meilleur état, que beaucoup d'autres vieux corps militaires. On incorpora les ſoldats: & mes officiers & moi, au nombre de quarante, dont les deux tiers au moins portoient les marques honorables de leur bravoure, nous fumes déclarés libres de nos engagemens, ou pour m'exprimer plus laconiquement, renvoyés.

Cependant le Général Ramin nous fit aſſigner des quartiers à Stettin, en attendant de nouveaux ordres du Roi ſur nôtre deſtination. J'étois ſans doute

fort désolé: mais mes pauvres officiers l'etoient encore bien plus que moi-même. J'écrivis au Roi à peu-près en ces termes.

SIRE,

„Dès mon arrivée à Damm avec le régiment dont „j'avois l'honneur d'être chef, j'ai mis bas les armes, „conformément aux ordres de Vôtre Majesté adressés „à Mr. le Général Ramin; les soldats devant être in„corporés dans les autres régimens de la Poméranie: „Mais sensible autant que je dois l'être, au sort de mes „officiers, je prends la liberté de mettre aux pieds de „Vôtre Majesté mes respectueuses représentations à „leur sujet, & de lui rappeller, que le 20 Avril 1758 „Elle m'avoit promis qu'ils seroient conservés à la paix. „C'est à cette promesse que j'ai du l'avantage d'avoir „dans mon régiment un corps d'officiers, qui, par sa „conduite, son Zéle, sa valeur, s'est montré digne de „servir un aussi grand Monarque. Daignez, Sire, „honorer de vôtre bienveillance ces braves gens. En „les renvoyant, ils seroient reduits, pour la plûpart, „à la necessité de demander l'aumone. Quant à moi, „je supplie très humblement Vôtre Majesté d'aggréer „ma demission, & de me permettre de me retirer dans „quelque coin de ses Etats, où je puisse attendre paisi„blement la fin de ma carrière.

„Je ſuis avec le plus profond reſpect,

„SIRE,

„de Vôtre Majeſté,

„à Stettin le 21 Mars 1763.

„le très humble & très „obéïſſant Serviteur."

Deux jours après, une eſtafete m'apporta une lettre du Roi, qu'il m'avoit écrite en partant pour Berlin, mais à laquelle on avoit, par mépriſe, fait faire le tour de la Siléſie & de la Saxe.

Sa Majeſté, dans cette lettre, m'ordonnoit de me rendre en droiture à Berlin.

Je fus au deſeſpoir de ne l'avoir pas reçue plutôt. Elle m'auroit exempté du chagrin d'aſſiſter à l'incorporation de mon régiment, & d'eſſuyer tous les déſagrémens qui en furent les ſuites néceſſaires.

Je me hâtai de répondre au Roi, que je n'avois reçu ſes ordres qu'après mon arrivée à Stettin; & que ma ſanté étoit ſi mauvaiſe, qu'il ne m'étoit pas poſſible de me mettre en voyage. Mais, comme je ne voulois pas que Sa Majeſté put me croire du nombre de ces hommes inconſtans & irréſolus, qui changent ſans motifs d'opinion d'un moment à l'autre, je la ſuppliai de m'honorer d'une réponſe ſur le contenu de ma lette du 21 Mars.

Je ne fus pas longtemps à l'attendre. Sa Majesté m'écrivit très gracieusement, qu'elle n'avoit pu se dispenser d'incorporer mon régiment dans les anciens qui avoient besoin d'être complêtés; & que mes officiers seroient mis à la pension, jusqu'à ce que l'occasion de les placer se présentât: Quant à ce qui me concernoit, en particulier, Elle ne me répondit rien sur l'article de ma démission; mais elle m'ordonna de venir à Berlin, dèsque ma santé me le permettroit, & de m'y établir; ajoutant que le brevet de Major-Général m'y attendoit, avec la pension attachée à ce grade.

Je fis, enconséquence, tous les arrangemens convenables avec ma femme & mon fils, conformément aux ordres que j'avois reçus.

Le Roi s'y trouvoit encore: il m'accueillit de la manière la plus flatteuse, & me nomma Major-Général dans ses armées avec une pension de trois mille Ecus. Il partit peu après pour Potsdam; & comme j'avois besoin de prendre les bains à cause de mon bras estropié, je me déterminai à aller à Freyenwalde.

A mon retour, Sa Majesté m'appella auprès d'elle, & me retint jusques vers le 20 de Décembre, temps où elle est dans l'usage de se rendre tous les ans à Berlin pour le Carnaval.

Jamais les fêtes, qui ont lieu alors dans cette Capitale, n'ont été ni plus fréquentes ni plus magnifiques. Il y eut une multitude d'étrangers de différen-

tes nations; & des Miniſtres de preſque toutes les cours de l'Europe y vinrent féliciter le Roi ſur l'heureux événement de la paix.

Celui que le Grand-Seigneur envoya pour le même objet fit ſon entrée à cheval, ſous la conduite de l'aide-de-camp du Roi, qui avoit été le recevoir aux frontières & le défrayer dans tout le reſte de ſa route. Un nombreux cortége le précéda, & le ſuivit auſſi à cheval, juſqu'à l'hotel qu'on avoit préparé pour ſon logement. On eut ſoin, pour lui faire honneur, & en même temps, pour prévenir tout déſordre, de lui donner une garde de cinquante hommes, commandée par un officier de la garniſon. Le lendemain de ſon arrivée, il fut conduit à l'audiance du Roi, par le premier chambellan, Baron de Pöllnitz, dans un caroſſe à ſix chevaux, ſuivi de quelques autres pour les gens de ſa ſuite. Quand il parut dans la ſalle, le Roi ſe plaça à côté du trône, & ſe tint de bout, s'appuyant d'une main ſur une table. Il mit ſon chapeau ſur ſa tête; & le Baron de Pöllnitz ayant fait la préſentation, un truchement expliqua la harangue de l'ambaſſadeur.

Il régna le plus grand ſilence au commencement de cette cérémonie: mais tout à-coup, les gens de la ſuite de l'ambaſſadeur, à qui l'on n'avoit pas voulu permettre d'entrer dans la ſalle, afin que la preſſe n'y fut pas exceſſive, forcèrent les portes avec fraças & en

criant, qu'il falloit qu'ils viſſent le Roi. On les laiſſa paſſer. Ils ſe rangèrent derrière l'ambaſſadeur.

Le bruit ceſſa; & le Comte de Finck, premier Miniſtre du Roi, répondit à la harangue Turque par l'entremiſe du même truchement.

L'ambaſſadeur, au lieu de ſe retirer, monta les dégrès du trône, & s'approchant du Roi ſans autres formalités, il lui baiſa le bras; ce qui n'amuſa pas peu tous ceux qui étoient préſens. Le Roi lui-même ne pût s'empêcher de ſourire.

Après quoi, l'ambaſſadeur fit les revérences uſitées, & ſe retira avec les gens de ſa ſuite, qui ne paroiſſoient pas moins contens que lui d'avoir vu le Roi. Le Baron de Pöllnitz le reconduiſit à ſon hôtel, où l'attendoit un très grand diner, que Sa Majeſté lui avoit fait préparer, & pluſieurs de nous y aſſiſtèrent, d'après les ordres que nous avions reçus.

Nos mets ne furent pas de ſon goût. Il voulut nous faire manger de ceux qu'avoient apprêtés ſes cuiſiniers: mais nous en fumes bien plus dégoutés encore. Ainſi, chacun ſe ſervit à ſa guiſe; & nous fimes tous également bonne chere.

La porcelaine & le deſſert plurent néanmoins beaucoup à ce miniſtre Ottoman. Il s'en empara ſans façon & les fit emporter par ſes gens, en diſant que cela lui appartenoit. Le lendemain il fit remettre au Roi les préſents du Grand-Seigneur. Ils con-

fiftoient en quelques pièces d'étoffes turques & une douzaine de très mauvais chevaux, qu'il avoit, dit on, achettés en Pologne, pour remplacer ceux de Sa Hautesse, qu'il avoit vendus à son profit. Il étoit d'une avidité incroyable pour l'argent. Aussi, pendant les quatre mois qu'il séjourna à Berlin, il coûta au Roi quarante mille écus; & les présens magnifiques dont il fut chargé pour le Grand-Seigneur, en valoient bien au moins autant.

Ce fut, vers ce temps là, que mon frere m'écrivoit de Suéde, qu'on s'y préparoit pour une nouvelle diète ou assemblée des Etats; que la nation, en général, étoit très mécontente de l'administration; qu'on ne l'étoit guères moins de la guerre qu'on venoit de faire au Roi de Prusse, à la persuasion de la Cour de France; qu'on n'envisageoit, qu'avec indignation, les dépenses énormes auxquelles cette guerre avoit donné lieu, & sans qu'on en eut retiré aucun avantage; qu'enfin on étoit autant indigné qu'humilié de la conduite honteuse de l'armée Suédoise, puisqu'à l'exception de quelques braves officiers, qui avoient fait quelques belles actions à la tête de petits détachemens, tout le reste ne s'étoit distingué que par son ignorance & son irrésolution.

Son avis étoit que je devois maintenant agir pour mes intérêts & profiter des bonnes dispositions de nôtre nation. Il m'assuroit qu'elle avoit ouvert les yeux sur les événemens antérieurs; mais que néanmoins,

malgré toutes ſes demarches, il n'avoit encore pu lui-même obtenir qu'un ſeul point, relativement à moi, c'étoit de faire revoquer l'ordre, donné aux Miniſtres Suédois dans les cours étrangéres, de me reclamer & de me pourſuivre à outrance par tout où je ſerois.

Cette eſpéce de retraction ſe fit ſingulièrement. On déclara que le crime dont j'étois atteint & convaincu, étoit de nature à ne pouvoir jamais être pardonné: mais, qu'en conſidération de ma famille on vouloit bien me laiſſer en repos en pays étranger. Je retranche de cette déclaration les termes injurieux dans leſquels elle étoit conçue.

D'après la lettre de mon frere, je ſuppliai Sa Majeſté Pruſſienne d'ordonner à ſon miniſtre, le Baron de Coccej, qui étoit déja parti pour Stockholm, de s'employer pour ma réhabilitation. J'eus recours, en même tems, à quelques amis que j'avois en Ruſſie; &, à leur prière, l'Impératrice chargea le Comte d'Oſterman, ſon envoyé à Stockholm, d'appuyer de tout ſon pouvoir les demarches que feroit pour moi, le miniſtre de la Cour de Berlin. L'intérêt que daignoient prendre à mon ſort deux grandes puiſſances, devoit naturellement en impoſer à mes aveugles ennemis, qui me haïſſoient ſans motif perſonel, & j'oſai me flatter de quelque ſuccès. Le Baron de Coccej ne tarda pas à m'informer que la Diète venoit de s'ouvrir; que le Comte d'Oſtermann lui avoit communiqué les ordres

de sa Souveraine à mon sujet; qu'ils avoient déjà remis, l'un & l'autre, au département des affaires étrangères, un mémoire concernant l'objet de mes voeux; mais que ce mémoire étoit très superflu; qu'il ne se trouvoit à la diète qu'une douzaine d'individus, de l'ordre de la noblesse, qui conservassent encore leur animosité, leur rage contre moi; que tous les autres membres de cette assemblée avoient unanimement resolu d'effacer des Annales de la Suéde les horribles événemens de la diète de 1756; d'ensevelir le passé dans un éternel oubli, d'accorder une amnistie à tous ceux qui avoient été malheureux dans ce temps, & de leur restituer tout ce dont on les avoit pourlors dépouillés; enfin, puisqu'on ne pouvoit rendre la vie à ceux à qui on l'avoit otée, de rétablir du moins leurs familles dans la possession de leurs biens & de leur honneur.

Ainsi se termina, pour ma consolation, une affaire dans laquelle j'avois plus d'une fois couru le risque de perdre la tête. J'adressai mes sincères remercimens à tous ceux qui s'étoient aussi généreusement employés pour moi; & je formai la ferme resolution de consacrer le reste de mes jours au service du Roi de Prusse, mon premier bienfaiteur.

Je m'établis à Berlin, où toutes mes occupations se bornèrent à assister aux revues que le Roi y fait, tous les ans, de ses troupes, dans le mois de May, & à me

rendre aux manœuvres de Potsdam, au commencement de l'Automne.

Berlin eſt, ſans contredit, l'une des plus belles villes de l'Europe. On y trouve une ſocieté tres aimable. La nobleſſe & les étrangers de diſtinction ſont toujours ſûrs d'être bien accueillis à la Cour de la Reine, Princeſſe infiniment reſpectable par ſa piètè, ſon humanité, ſa charité envers les malheureux, la douceur, la politeſſe, l'égalité de ſes mœurs: & tous les Princes & Princeſſes de la maiſon Royale, ne contribuent pas moins aux agrémens de ce charmant ſéjour. Mais j'ai toujours eu tant de goût pour l'œconomie rurale, que je me déterminai à achetter une campagne dans les environs de cette Capitale. J'y paſſai avec ma femme, une partie de l'été; & j'ameliorai ſi bien le terrain qui m'appartenoit, que j'en augmentai du double le revenu.

Cette vie patriarchale, ſi conforme à mes inclinations, ne fut pas néanmoins de longue durée; & lorſque je m'attendois le moins à l'abandonner, le Roi m'écrivit pour me propoſer d'aller faire un voyage en Suéde. Sa Majeſté avoit alors des liaiſons fort étroites avec la Cour de Ruſſie; & comme cette Cour s'étoit apperçue que celle de Suéde avoit aveuglement adopté les ſyſtêmes & les intérêts de la France, on crût que je ſerois peut-être plus propre qu'un autre à y opérer quelque changement dans les eſprits. La Reine

de Suéde avoit le plus grand aſcendant ſur le Roi; & l'on ſçavoit que cette Princeſſe avoit eu autrefois beaucoup de confiance en moi.

J'acceptai cette eſpéce de miſſion politique, avec d'autant moins de répugnance, que j'avois dans les provinces limitrophes, des parens, des amis & des terres, que je déſirois fort de revoir: mais je ſuppliai le Roi de me diſpenſer d'aller à Stockholm même, dans le cas où je jugerois que ma négociation ſeroit inutile. Je ne voulois pas m'expoſer à être froidement accueilli dans une cour livrée à la France; & d'ailleurs la playe de mon cœur n'étoit pas entièrement fermée. Sa Majeſté me laiſſa libre d'agir ſelon les circonſtances.

Je partis avec ma femme, &, dèsque j'arrivai ſur les terres de Suéde, je vis que mes ſoupçons n'étoient que trop fondés. Je me bornai à écrire à Sa Majeſté Suédoiſe, que j'étois venu dans ma patrie pour mes affaires domeſtiques; mais qu'étant obligé de retourner inceſſamment à Berlin, j'étois privé de l'honneur de me mettre à ſes pieds.

Elle me fit une réponſe très gracieuſe: & Elle y joignit le grand cordon de l'ordre de l'épée.

J'allai voir mes parens, & pluſieurs de mes anciens amis. Je pris quelques arrangemens par rapport à mes terres qui, depuis dix ans, étoient adminiſtrées par des domeſtiques; & enſuite, ma femme & moi, nous retournames fort tranquillement à Berlin, où

nous reprimes nôtre façon de vivre & nos occupations ordinaires.

Cependant, le Prince Henri conçut le dessein d'aller voir la Reine de Suéde, sa sœur, qu'il aimoit beaucoup. Il m'en parla, & il désira même que je me chargeasse d'en faire l'ouverture. J'écrivis, en conséquence, au grand Maréchal de la Cour de Stockholm, le Comte de Biellke, qui me répondit, que Son Altesse Royale devoit être bien convaincue, que sa sœur, le Roi, toute la famille Royale & tous les Suédois seroient aussi flattés que transportés de joye, s'ils avoient le bonheur de La voir & de La posséder pendant quelque temps.

D'après cette lettre, le Prince resolut d'entreprendre le voyage de Suéde, & il demanda au Roi, son frere, de me permettre de l'accompagner. Il prit encore à sa suite deux aides-de-camp, deux des Cavaliers de sa Cour, un sécrétaire & un médecin.

Nous partimes de Berlin au cœur de l'été. Lorsque nous passâmes à Anclam, qui est la dernière ville des Etats du Roi & sur les frontières de la Suéde, le Prince fit une visite à la Comtesse de Schwerin, douairière du Maréchal qui avoit été tué à la bataille de Prague; & pendant que nous prenions un déjeuner qu'elle nous fit servir, on annonça un Colonel Suédois qui venoit recevoir son Altesse Royale & la conduire jusqu'à Stockholm.

Nous partimes pour Greifswalde, où le Gouverneur de la Poméranie Suédoise, le Comte de Lieven, reçut le Prince & lui donna à diner.

Au sortir de table, nous allames voir l'académie & la bibliothèque; & vers le soir nous entrames dans Stralsund, au bruit du canon. On rendit au Prince les mêmes honneurs militaires qu'au Roi lui-même; & c'est ainsi que Sa Majesté avoit ordonné de le recevoir partout où il passeroit.

Le Contre-Amiral, Comte de Wrangel, arriva avec un vaisseau de ligne de soixante & dix canons & deux frégattes, pour le transporter en Suède. On avoit envoyé, en même temps, le Maréchal de Cour, Comte de la Gardie, & deux Chambellans.

Le Prince reposa deux jours à Stralsund, où il logea chez le Gouverneur; & dès-lors, ce fut le Roi de Suéde qui fit tous les fraix du voyage, & qui pourvût à ce que nous eussions partout une très bonne table.

Nous nous embarquames sur le vaisseau de l'amiral, ou l'on avoit préparé & meublé convenablement un appartement pour le Prince. Nous y fumes aussi bien logés. Les voitures & les équipages furent mis sur les deux frégattes. La nuit, on leva les ancres; & nous partimes par un vent favorable, mais si doux, que nous fumes deux jours en mer.

L'amiral, pour amuser le Prince durant la traversée, fit faire quelques manœuvres aux trois vaisseaux; & le troisième jour, nous abordames à Carlscrone. En entrant dans le port, l'amiral annonça l'arrivée de son Altesse Royale par un coup de canon; & toute la flotte Suédoise y répondit. Elle tira plus de mille coups de canons.

Nous jettames nos ancres: & aussitôt nous vimes avancer plusieurs chaloupes pour mettre à terre le Prince & toute sa suite. Le Comte de Wrangel me prévint, que le Feld-Maréchal, Comte de Fersen, venoit complimenter le Prince sur son arrivée, de la part du Roi, & qu'il étoit dans la première chalouppe. Dèsqu'il fut monté dans nôtre vaisseau, j'allai à sa rencontre pour l'embrasser. Je n'ignorois pas qu'il avoit montré beaucoup d'animosité contre moi; & que la sentence de mort, portée à la diète de 1756, avoit passé par ses mains: mais, par le bon accueil que je lui fis, & auquel il ne s'attendoit peut-être pas, je voulus le convaincre que j'avois tout à fait oublié le passé, & que mon cœur étoit incapable de conserver de l'animosité & de la rancune.

Nous fumes depuis, bons amis: il me donna sa confiance; & il ne s'est jamais démenti. C'est une justice que je dois lui rendre, ainsi qu'à beaucoup d'autres, avec qui ce voyage me mit dans le cas de renouveller connaissance & amitié. Je m'empressois de les

prévenir en toute rencontre; & j'allois au devant de tout ce qui pouvoit leur être agréable.

Je conduisis le Comte de Fersen chez le Prince pour le lui présenter. Son Altesse Royale se trouva dans la salle du vaisseau, avec toute sa suite, pour le recevoir. Le Maréchal lui adressa une très jolie harangue; & le Prince lui répondit avec cette aménité & cette délicatesse charmante qu'on lui connoit.

Nous quittames le vaisseau qui nous avoit transportés; & lorsque le Prince passa dans la chaloupe, Mr. l'amiral fit tirer cent coups de canons.

Nous entrames dans la ville à travers une foule prodigieuse. Les amiraux, les officiers de la marine, la garnison, & une quantité de Seigneurs, qui étoient venus de leurs provinces, pour faire leur cour au Prince, se trouvèrent sur son passage.

Le Sénateur, Comte de Sainclair, le reçut à la porte de la maison qu'on avoit préparée pour le loger; & lui adressa une courte harangue de la part de la Reine, sa sœur.

Nous nous arrêtames deux jours à Carlscrone, & jusqu'à ce qu'on eut retiré les voitures & les équipages qui avoient été dispersés dans les vaisseaux & qu'on les eut remis en état. Le Prince profita de ce temps, pour voir tous les arrangemens de la marine Suédoise & la situation admirable du port.

Je ne crois pas qu'il en existe de plus avantageux. Le bassin, où mouille la flotte, peut contenir deux cent vaisseaux de guerre; & le port est construit de manière qu'à la faveur d'un pont, auquel tous les vaisseaux sont amarrés, on passe dans celui que l'on veut. Deux forts parallèles défendent l'entrée de ce bassin, qui, à cet égard, ressemble beaucoup au détroit des Dardanelles, mais qui lui est fort supérieur du côté de la construction & de l'arrangement, si l'on en juge d'après les mémoires du Baron de Tott. La distance de l'un à l'autre fort fait à peu près la portée d'un boulet de canon; & des deux côtés est une batterie, à fleur d'eau, de cent pièces de vingt quatre livres de balle, couverte par de bons remparts par derrière.

La ville de Carlscrone est bâtie sur un rocher; & en détruisant les ponts, qui sont établis pour la communication avec la terre ferme, c'est une place imprénable.

On a pratiqué dans le roc des retraites, où les vaisseaux peuvent entrer, & d'où ils peuvent sortir par des écluses, quand ils ont besoin d'être radoubés.

Ce qu'il y a de plus admirable c'est un enclos immense, qu'on a construit sur le bord de la mer, & dans lequel quarante vaisseaux peuvent être montés, & rester à sec jusqu'à ce qu'on veuille les équiper & s'en servir. Alors, on ouvre les écluses; & l'eau qui entre par des canaux, éléve par dégrès les vaisseaux, & les

poussé en pleine mer de l'endroit où ils ont été construits. C'est vraîment un ouvrage digne du génie des anciens Romains. Nous le parcourûmes, ayant les eaux de la mer à plus de trente pieds au dessus de nos têtes.

Le Prince expédia un de ses cavaliers pour aller complimenter de sa part le Roi & la Reine; & dèsque nos équipages furent en ordre, nous continuames nôtre route. Le Comte de Sainclair & le Maréchal de Fersen nous accompagnèrent jusqu'à Stockholm.

Le Maréchal de la Cour eut soin de nous faire trouver par tout une excellente table, & de nous faire toujours descendre chez quelque bon gentil-homme, plutôt que dans les maisons de poste, où nous n'aurions pû être logés aussi commodement. Quelques uns même de ceux qui nous reçurent sur nôtre route, avoient des maisons dont l'arrangement, la richesse & le goût des ameublemens ne le cédoient en rien à ce qu'on voit ailleurs.

La Reine vint à la rencontre du Prince, à nôtre dernière station, où ils dinèrent ensemble.

La Cour étoit à Drottningholm, où elle passe ordinairement la belle saison. Nous y arrivames vers le soir. Les Princes, les Princesses, une foule de grands seigneurs s'y trouvèrent, à la reception du Prince. La Reine conduisit alors son frere dans l'appartement du Roi; & ensuite, on nous y introduisit

pour être présentés à nôtre tour. Je fus, en mon particulier, très gracieusement accueilli du Roi, de la Reine & de toute la famille Royale.

Les fêtes, les spectacles, les promenades, tout fut employé, pour rendre le séjour de Drottningholm agréable au Prince, & pour varier ses plaisirs.

Il étoit décidé qu'on y passeroit quatre Semaines; & qu'après ce temps, on se rendroit à Stockholm, d'où le Prince s'étoit proposé de retourner, vers l'hyver, à Berlin par le Dannemarck: Mais on fut bientôt obligé de faire d'autres arrangemens.

L'Impératrice de Russie, ayant appris que le Prince Henri étoit en Suéde, avoit écrit au Roi de Prusse, que, comme son frere se trouvoit dans son voisinage, Elle espéroit de le voir aussi chez Elle: Et le Roi n'avoit pas plutôt reçu cette lettre d'invitation, qu'il l'avoit expédiée par un courier à Son Altesse Royale; desorte qu'il ne fut plus question de retourner par le Dannemarck, mais de faire le tour de la Baltique.

L'Impératrice avoit encore fait offrir, par son Ministre à Stockholm, le Comte d'Ostermann, d'envoyer Elle-même des vaisseaux pour transporter le Prince à St. Petersbourg; mais la Cour de Suéde & la Reine, en particulier, qui ne voyoit qu'avec chagrin approcher l'époque du départ de son frere, voulurent fournir tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage.

On quitta donc l'agréable sejour de Drottning-holm; & l'on rentra dans la Capitale pour faire les préparatifs du prochain départ de Son Altesse Royale.

Comme ce soin rouloit sur moi principalement, j'en conférai avec les officiers de la marine. La saison étoit avancée, & il y avoit à craindre, que les vaisseaux ne fussent arrêtés par les glaces, ou que les tempêtes, qui sont très fréquentes en Automne sur la Baltique, ne nous jettassent dans quelque île, sans qu'il nous fut possible d'atteindre à la terre ferme. Il fut résolu de passer en Finlande sur des galères, & là, de poursuivre nôtre route par terre jusqu'à St. Petersbourg.

Nous nous arrêtames encore quatre semaines à Stockholm, où l'on continua de donner au Prince des fêtes, des spectacles, des bals, & de lui procurer journellement tous les amusemens qui pouvoient être de son goût, & le distraire de la pensée, qu'il alloit bientôt se séparer d'une sœur, qui lui étoit si chère. On fit manœuvrer devant lui le régiment des Gardes: on eut soin de lui montrer en détail, tout ce qu'il y avoit de remarquable dans cette capitale; & le Prince Royal l'accompagna à Upsal, qui est à dix milles de Stockholm, & dont il désira de voir l'Académie.

Vers la fin du mois de Septembre nous partimes de Stockholm sur deux galères. Le Prince Royal, & le Prince *Frédéric* voulurent y passer la première journée de nôtre navigation avec leur oncle. Le Duc de

Sudermanie voyageoit alors dans les pays étrangers & se trouvoit en France.

Le lendemain de nôtre départ il s'éleva un violent orage. Le vent contraire nous obligea de chercher un port. Nous passames deux jours dans une île, que nous quittames, dèsque le temps nous le permit; & après une navigation de quarante huit heures, nous abordames à Abo, Capitale du Duché de Finlande.

Cette ville a un Evêque & un tribunal de justice; & le Gouverneur de la province y réside: mais elle est peu peuplée. On y voit encore les tristes vestiges des ravages & des devastations qu'occasionnèrent dans tout le royaume, les guerres sanglantes & opiniâtres entreprises par Charles XII.

En général, la province de Finlande a toujours été, depuis, malheureuse; & il est certain qu'elle pourroit avoir trois fois autant de population & de denrées, qu'elle en a aujourd'hui.

Aussitôt que nos voitures furent en ordre, nous poursuivimes nôtre route, toujours défrayés par la Cour de Suéde; & nous fimes cinquante milles sans nous arrêter: c'est la distance qu'il-y-a d'Abo à Hellsingfors.

Le Feldt-Maréchal, Comte d'Erenswerd reçut le Prince, dans cette dernière ville, au bruit des Canons: Il le conduisit à la forteresse, qu'il avoit fait construire sur un rocher, pour couvrir le bassin où se retirent

les galères Suédoises; & voulant rendre à Son Altesse Royale tous les honneurs dus à son rang & à ses éminentes qualités, il déploya, en cette occasion, une magnificence extraordinaire: car, du moment que le Prince entra dans la forteresse, deux cent pièces de canons de vingt quatre & de trente six livres de balles, tirèrent à la fois; & l'explosion fut si terrible, que partout ailleurs que sur un rocher, on eut pû craindre un tremblement de terre.

Le cortége Suédois nous accompagna jusqu'aux frontières de la Russie: Mais là, nous trouvames un chambellan de l'Impératrice, qui étoit envoyé pour recevoir Son Altesse Royale, & lui offrir tout ce dont Elle avoit besoin poûr le reste de son voyage.

Nous passames à Fredrickshamm, & de Fredrickshamm à Wibourg; & les gouverneurs de ces villes reçurent également le Prince au bruit des canons: Enfin, le quatrième jour de nôtre départ des frontières de la Russie, nous arrivâmes à St. Petersbourg.

Le Lieutenant-Général Bibikoff étoit venu complimenter Son Altesse Royale, de la part de sa Souveraine, à nôtre dernière station, & nous conduire au palais qu'on avoit préparé pour nous loger.

Nous y trouvames le Grand Chancelier, Comte de Panin, que l'Impératrice y avoit aussi envoyé, pour temoigner de sa part au Prince toute la joye qu'elle avoit de son arrivée. Je fus chargé d'aller sur le champ

complimenter Sa Majeſté Impériale. Le Comte Panin que j'avois autrefois connu en Suéde, me prit avec lui, & voulut me préſenter lui-même à l'Impératrice, qui dans ce moment étoit au ſpectacle françois, où l'on jouoit le *Tambour nocturne.* Je fus introduit dans ſa loge; & tandisque je lui adreſſe ma petite harangue, on bat la caiſſe ſur le théâtre. Je m'interromps, m'imaginant que le feu a pris dans la ſalle. L'Impératrice & tous ceux qui ſont auprès d'elle, éclattent de rire. J'en fais de même, en voyant ma mépriſe; & je laiſſe la harangue que j'avois à peine commencée.

Le Comte Panin me conduiſit enſuite chez le Grand Duc, qui étoit dans ſon appartement; & après l'avoir complimenté de la part du Prince, je revins à nôtre palais, où l'on nous ſervit un ſouper des plus ſplendide.

Le lendemain vers midi, le Prince Henri ſe rendit à la Cour, ſuivi de pluſieurs voitures à ſix chevaux, & d'une multitude de pages, d'écuyers & d'autres perſonnes à cheval. Les gardes lui firent les mêmes honneurs qu'à l'Impératrice: Mais après cette première audience & un très grand diner, que cette illuſtre Souveraine lui donna, ce jour là, à la Cour, il ne fut plus queſtion entr'eux, ni d'étiquette, ni de cérémonie. Le Prince dinoit & ſoupoit avec l'Impératrice, quand il vouloit; & dans ſon palais, que nous y fuſſions, ou non, la table étoit, le matin & le ſoir, toujours égale.

ment bien servie. Sa Majesté Impériale avoit tout arrangé, de manière que le Prince pouvoit s'amuser à son grè & sans gêne.

Elle lui donna des spectacles & des fêtes dans tous les genres.

La magnificence de cette Cour est infiniment au dessus de l'idée qu'on s'en fait communement. On en jugera par la fête qui fut donnée alors au Prince dans le château de plaisance de Czarkozelo, qui est à quatre lieues d'Allemagne de St. Petersbourg.

Après avoir diné à la cour, l'Impératrice se mit dans un immense traineau, qui étoit attelé de seize chevaux, couvert, tout entourré de glaces, ce qui reproduisoit l'image de tous les objets, pour ainsi dire, à l'infini. Le Prince, le Grand Duc, plusieurs Dames & plusieurs Seigneurs de la Cour, étoient, dans ce petit palais portatif, rangés autour de l'Impératrice, au nombre de seize personnes; & j'eus l'honneur d'en être.

Nôtre traineau ouvrit la marche, dèsque le jour disparut. Comme on avoit invité à cette fête tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction à la Cour & à la ville, plus de deux mille traineaux suivirent le nôtre, à la file les uns des autres. Tout le monde étoit masqué en *domino*.

A la distance d'environ mille pas de St. Petersbourg, nous trouvâmes un arc de triomphe très grand & prodigieusement éclairé, sous lequel nous passâmes.

On avoit fixé une nouvelle ſtation après chaque autre mille; & à meſure qu'on s'en approchoit, on appercevoit, d'un côté, une pyramide fort éclairée, & de l'autre une guinguette, dans la quelle danſoient des payſans & des payſannes. C'étoit, dans chaque guinguette, une nation différente, que ſon coſthume particulier, ſes danſes & ſa muſique, faiſoient aiſément reconnoître. On voyoit, à la tête de chaque troupe, deux nouveaux mariés, come dans les nôces de payſans.

Enfin, à quelque diſtance du château de Czarkozelo, étoit une montagne aſſez haute, repréſentant le Véſuve, du haut de laquelle s'élevoit un feu artificiel & préparé de manière qu'il continua, ſans interruption, juſqu'à ce que tous les traineaux euſſent défilés.

Nous entrâmes dans le château, où l'éclat des bougies nous éblouit. On danſa dans deux vaſtes salles, des menuets, des polonoiſes & des angloiſes, pendant deux heures, & à la fin du bal, on tira cent coups de canons, à côté du château.

Alors, on éteignit toutes les bougies, ce qui fut fait en moins d'une minutte; & on nous invita à nous placer dans les croiſées, d'où nous vimes tirer un feu d'artifice des plus magnifique, qui dura à peu près une heure, & qui finit par une nouvelle décharge de cent coups de canons.

Les bougies furent rallumées; & l'on dansa encore jusqu'à minuit, où l'on se mit à table. Le souper répondit à la magnificence du reste de la fête. Le nombre des couverts fut de plus de cinq cent; Ensuite l'on recommença à danser jusqu'à quatre heures du matin.

L'Impératrice se retira dans son appartement. Le Grand Duc, le Prince Henri & sa suite, plusieurs Dames & Seigneurs de la Cour, à qui l'on avoit préparé des chambres dans le château, disparûrent en même temps; & tous ceux qui ne purent être logés, repartirent pour St. Petersbourg. On se reposa le lendemain; & le jour d'après, nous retournâmes à la ville, où de nouveaux plaisirs nous attendoient encore.

Le Prince dinoit, presque tous les jours, à la Cour; mais il soupoit ordinairement avec l'Impératrice dans l'appartement, que cette Illustre Souveraine appelle *son hermitage.*

Il embrasse toute une aîle du château Impérial, & consiste en une galerie de tableaux, en deux grandes chambres où l'on joue, & en une autre où l'on mange à deux tables de confidence; & à coté de ces différentes pièces, est un jardin d'hyver, couvert & bien éclairé. On se proméne dans ce jardin entre les arbres & une prodigieuse quantité de pots de fleurs: on y voit, on y entend chanter des oiseaux de toutes les sortes & des canaris principalement. On chauffe par des

fourneaux fouterrains; & malgré toute la rigueur du climat, on y jouit toujours de la plus douce température. Auffi, y a-t-il des ananas, des oranges, des citrons, des fleurs de toutes les espèces.

Cet appartement, déja fi agréable par lui même, l'eft encore plus par la liberté qui y régne. On y eft fans gêne: l'Impératrice en a banni toute étiquette. On fe proméne, on joue, on chante & chacun fait ce qui eft le plus de fon goût. L'Impératrice ne foupe pas: mais pendant le fouper, elle caufe ordinairement avec ceux qui fe mettent à table.

J'avois fouvent l'honneur de m'entretenir avec elle: & c'eft dans une de ces converfations familières, qu'elle eut la bonté de me conter, un foir, l'hiftoire de la dernière revolution. Ses discours, fes yeux, fon vifage, fon attitude, tout alors peignoit la vive émotion que cette grande Princeffe éprouvoit au fond de fon cœur. Je voyois la candeur, la bonne foi, la verité, la fimplicité dans tout fon recit.

Ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de l'approcher & d'aprofondir fes véritables fentimens, lui rendent la juftice qu'Elle mérite: mais le public, dont les apparences feules déterminent les opinions; mais les méchans, qui ne croyent point à la vertu & qui ne voyent par-tout que des crimes & des atrocités; mais les nations étrangères, à qui les refforts fecrets & les vraies caufes des événemens ne font fouvent connus que

fort tard; & quelque fois même après bien des siécles, l'ont jugée avec une rigueur excessive. La postérité, plus équitable & plus impartiale, se bornera sans doute à la plaindre.

Pierre III. n'étoit point un de ces princes, dont le génie puisse suffire à l'administration d'un aussi vaste empire que celui de la Russie. Cependant (& j'ai été moi-même temoin de sa conduite dans les commençemens de son régne) il ne fit d'abord rien que de très sage, rien qui n'annonçat un Souverain qui aime ses peuples & qui s'occupe de leur bonheur; rien qui ne lui attirât l'amour de ses sujets & l'estime des autres nations.

S'il se trompoit, il souffroit que les personnes qu'il honoroit de sa confiance, l'en fissent appercevoir, & il revenoit de ses erreurs de très bonne foi, bien loin de faire consister sa gloire à se montrer toujours infaillible. Jen ai la preuve dans plusieurs faits importans qu'il ne m'est pas permis de citer.

Il étoit capable de s'attacher très fortement; & dans ceux mêmes qu'il n'aimoit pas, ou dont il croyoit avoir à se plaindre, il reconnoissoit hautement & avec franchise, les bonnes qualités & les services qui les rendoient recommandables à ses yeux & à ceux du public.

Aussi, fut-on très content de lui dans les premiers temps; & la comparaison qu'on faisoit de sa condui-

te avec celle d'Elisabeth à la quelle il avoit succédé, étoit entièrement à son avantage. On s'estimoit heureux de l'avoir pour souverain, & l'on s'attendoit à toutes sortes de prosperités sous son régne. Mais il ne tarda pas à se démentir. Il avoit, comme je l'ai dit ci-devant, la Comtesse de W.... pour maitresse; & insensiblement il se livra à tous ses caprices, sans garder aucune mesure. Il s'adonna à la boisson. Tous les jours se passoient au milieu des fêtes & des plaisirs. Il ne vivoit que dans le petit cercle de ses favoris de l'un & de l'autre sexe, qui partagoient ses inclinations & ses goûts.

L'Impératrice ne pouvoit que concevoir de la jalousie; & il étoit bien difficile qu'elle renfermat tout à fait, audedans d'elle même, son indignation & son juste ressentiment. Les esprits s'aigrirent de plus en plus. L'Empéreur étoit devenu intraitable au sujet de sa maitresse; &, pour satisfaire plus librement ses passions, il forma la resolution de se defaire tout à la fois, & de l'Impératrice & du Grand Duc, son fils, au sujet du quel il se permettoit des propos qui n'étoient rien moins que décens & dignes d'un Souverain.

On sçut que son dessein étoit de les reléguer au fond de la Sibérie, & de les y faire enfermer, & ensuite d'épouser sa maitresse. Le Comte de Panin, gouverneur du Grand Duc, que l'Empéreur traitoit assez mal depuis quelque temps, & sa nièce la Princesse

d'Aschkow, quoique sœur de la favorite, furent les premiers qui conçurent l'idée & qui formèrent le plan d'une revolution. Bientôt une foule de mécontens ou plutôt de personnes qui étoient attachées à l'Impératrice, se joignirent à eux

Les deux Orlow, qui ne manquoient ni de hardiesse ni de courage, se servant, en cette occasion, de tout l'ascendant qu'ils avoient sur l'esprit de l'Impératrice, l'entrainèrent, pour ainsi dire, malgré elle, & la forcèrent de consentir à ce qu'on pourvût à sa sûreté & à celle de son fils.

L'Empéreur, enfermé avec son sérail à Oranienbaum, fit une espèce de capitulation. Il renonça au trône & s'engagea seulement à se retirer dans le Duché de Hollstein, son pays héréditaire: Mais ceux qui avoient conduit cette affaire, reflèchirent ensuite sur leurs intérêts personels. Ils craignirent que, s'ils laissoient partir tranquillement ce Prince, il ne revint, un jour, soutenu par quelque grande puissance, se remettre en possession du trône qu'on lui auroit fait quitter; & qu'alors il ne les fit périr eux mêmes ignominieusement sur un échafaut. Ils resolurent donc de s'en defaire, & sa mort fut annoncée comme l'effet d'une colique hemorroïdale ou d'un coup d'apoplexie. Je tiens ces particularités en partie de ceux qui ont été, ou les acteurs ou les temoins oculaires de la malheureuse catastrophe de Pierre III.

C'eſt depuis, que Catherine II. occupe le trône de Ruſſie; & jamais cet empire immenſe n'a été gouverné par une Princeſſe plus digne de l'admiration de l'Europe & de l'amour de tous ſes ſujets. Que n'a t-elle pas fait juſqu'ici? Et par combien d'actions éclatantes & d'établiſſemens utiles n'a t-elle pas déja conſacré la gloire de ſon régne? Si le Ruſſe de nos jours ne reſſemble plus en rien au Ruſſe des ſiécles paſſés, c'eſt à Pierre I. c'eſt à Catherine II. ſur-tout, qu'il faut rapporter ce changement prodigieux & inconcevable.

Cette Auguſte Princeſſe ne négligea rien de tout ce qui pouvoit rendre agréable au Prince Henri ſon ſéjour à St. Petersbourg. Elle lui donnoit chaque jour quelque nouvelle fête ou lui procuroit quelque nouvel amuſement.

Elle célébra le 18 Ianvier, ſon jour de naiſſance; & à cette occaſion, elle lui envoya un très gros brillant que les connoiſſeurs évaluèrent à quarante mille Ecus: le portrait de Sa Majeſté Impériale étoit enfermé dans la bague.

Elle lui fit beaucoup d'autres riches préſens, tels que l'ordre de St. André, dont la plaque étoit toute couverte de très beaux brillants; La collection complète des médailles de Ruſſie en or, de ſuperbes peliſſes de martre Zibeline & de renards noirs, & divers autres effets de grand prix.

La générosité de l'Impératrice s'étendit à tous ceux qui avoient accompagné le Prince dans son voyage ou qui étoient à son service. Ie reçus une Zibeline & une tabatière d'or, garnie de diamans. Les aides-de-camp & les cavaliers du Prince reçurent aussi de magnifiques boëtes, de même que son Secrétaire & son médecin; enfin ses domestiques eurent mille ducats qu'on partagea entr'eux.

Avant que de quitter la Russie, Son Altesse Royale désira de voir la ville de Moskow, qui est éloignée de St. Petersbourg de cent milles d'Allemagne. L'Impératrice ordonna sur le champ tout ce qui pouvoit lui procurer de l'agrèment dans ce voyage; & les arrangemens furent si bien pris, qu'en moins de quatre jours le Prince arriva à Moskow. Son Altesse Royale y séjourna quinze jours, pendant lesquels on ne cessa de lui donner les fêtes les plus brillantes. Elle y vit tout ce qui étoit digne de sa curiosité & de son attention; & Elle s'en retourna ensuite avec la même vitesse qu'en y venant. Ie ne fus point de ce voyage, à mon grand regret: une maladie me retint à St. Petersbourg. Ie fus obligé de garder la chambre pendant quelques jours: mais, désque je fus rétabli, l'Impératrice me fit inviter à venir à la Cour; & j'y passai mon temps fort agréablement.

Le Prince, à son retour, fut reçu de Sa Majesté Impériale avec les mêmes temoignages d'estime &

d'attachement; & les fêtes recommencèrent: Mais tout le temps ne fut pas consacré aux plaisirs. Les affaires politiques eurent aussi leur tour: & c'est alors que fut concerté & arrangé ce fameux traité du partage de la Pologne, qu'on a vu, depuis, s'éxecuter avec un succès étonnant, & sans qu'aucune puissance ait pu y apporter le moindre obstacle.

Personne n'ignore, en quoi consiste le démembrement qui s'est fait de la république de Pologne, entre l'Autriche, la Russie & la Prusse.

Que doit-on en penser? Je ne puis ni ne veux discuter cette question politique. Je dirai seulement, que tout Etat, où régnent les divisions, les guerres intestines, ne peut manquer de tomber tôt-ou-tard dans l'anéantissement ou de devenir la proye de ses voisins; & pour le bonheur de la nation Polonoise, je me contenterai de faire des voeux pour qu'elle parvienne un jour à reformer son ancienne constitution. Comment prospéreroit un pays, où le Souverain, avec les intentions les plus droites & les plus pures, est presque entièrement depourvu de moyens; où la puissance monarchique & la puissance républicaine se tempèrent bien moins qu'elles ne se croisent & ne se traversent sans cesse; où tout est grands Seigneurs ou serfs, où enfin les divisions intestines sont éternelles & toujours renaissantes!

Le Prince voulut encore voir, avant son départ la fameuse île de Cronstadt, qui est à quatre milles d'Allemagne de St. Petersbourg. C'est-là que Pierre I. établit la marine Russe. Le batiment peut contenir cinquante vaisseaux de ligne: mais celui de Suéde lui est fort supérieur. Les galères sont placées dans un autre endroit. Toute prévention nationale à part, je trouvai que les Russes étoient encore bien loin de se mettre de niveau avec nous, relativement à tout ce qui concernoit la marine.

Nous partimes enfin de St. Petersbourg vers la fin du mois de fevrier. L'hyver étoit très rigoureux: mais nous avions d'excellens traineaux. Les voitures furent mises sur des patins; & tous ceux qui avoient servi le Prince pendant son séjour en Russie, le suivirent jusqu'aux frontières de la Courlande, où le Duc reçut son Altesse Royale avec la plus grande magnificence.

Nous vîmes à Mittau le fameux Duc de Biron, pere du Duc régnant, qui avoit fait tant de bruit sous le regne de l'Impératrice Anne. Il avoit été détenu en Sibérie jusqu'à l'évènement de Pierre III. au trône, qui le fit revenir avec tous ceux qui avoient été les victimes des revolutions passées.

Il étoit alors âgé de plus de quatre vingt ans; & cependant il conservoit un air de fraicheur & une présence d'esprit bien rare à cet âge. Il venoit de résigner le Duché à son fils, du consentement de l'Impératrice

de Russie & du Roi de Pologne. Il vivoit dans une retraite tranquille, avec sa femme qui avoit partagé avec lui autre fois sa faveur & ses disgraces.

Le Prince Henri ne s'arrêta qu'un jour à Mittau; & nous poursuivimes nôtre route par Memel & Könisgberg, toujours en traineaux, jusqu'à dix lieues de Berlin, où nous remimes les voitures sur leurs roues.

Dèsque nous fumes de retour, le Prince se rendit à Potsdam chez le Roi; & y resta deux jours. J'y fus aussi appellé; & comme les manœuvres du printemps approchoient, Sa Majesté me retint auprès d'Elle.

Ie recommençai le même train de vie qu'avant le voyage de la Russie, en partageant mon temps entre mes occupations favorites à ma campagne, & les sociétés de Berlin & de Potsdam.

Le Prince Henri se retira, comme à son ordinaire, à son château de Rheinsberg; & ce ne fut pas sans le plus vif regret que je me séparai de ce Prince, avec qui je vènois de faire un voyage si agréable, qui m'avoit honoré de sa confiance & comblé de tant de bontés, & dont la conversation toujours instructive, m'avoit fait passer de si doux momens. Mais, quinze jours après son départ, son Altesse Royale m'envoya par la poste un paquet, & m'écrivit, de sa propre main, une lettre charmante & conçue dans les termes les plus gracieux. Ie trouvai, dans ce paquet, une superbe tabatière d'or garnie de diamans; & ce qui fut infini-

ment plus précieux à mes yeux, cette tabatière étoit enrichie du portrait de ce grand Prince. Il me disoit dans sa lettre.

„Vous m'avez fait le plaisir de vous charger en „Suéde & en Russie, de distribuer les divers présens „que j'avois à y faire: il est juste que je vous envoye en„fin le mien. Je désire que ce foible gage de mes sen„timens pour vous, vous fasse autant de plaisir que „j'en ai moi-même à vous l'offrir.“

Jl m'invitoit en même temps à l'aller voir à Rheinsberg, toutes les fois que mes occupations me le permettroient; & c'est ce que j'ai toujours fait, depuis, avec un égal empressement; rien ne m'étant plus agréable que de trouver des occasions de lui faire ma cour.

Rheinsberg est l'un des plus délicieux séjours que je connoisse. Le château n'est pas grand: mais il est admirablement situé. Jl seroit difficile de trouver ailleurs des points de vue plus enchanteurs. D'un coté, est un lac d'une vaste étendue; & vis-à-vis, des jardins à l'angloise, que l'art & la nature ont également embellis. Jl y régne la plus grande variété & un goût exquis dans la distribution des allées, des berceaux de verdure, des grottes, des pavillons.

Le parc ou le bois, dans lequel on entre au sortir des jardins, n'est pas moins remarquable, soit par le choix & la beauté des arbres, soit par la longueur & la direction des allées, soit par la quantité de maisons

rustiques, qu'on y trouve de distance en distance: Mais ce qu'on préfère à tous les divers agrémens de ce charmant séjour, c'est l'accueil qu'on est toujours sûr d'y recevoir de la part de son Altesse Royale.

On ne connoit à Rheinsberg, ni gêne ni étiquette. Le Prince veille lui même à ce que les personnes qui sont chez lui, ayent tout ce qui peut servir à leur commodité & à leur plaisir: & il mêle toujours dans ses procédés & ses attentions, tant de délicatesse que tout paroit naître de la nature du lieu qu'on habite, & non de la reflexion du grand Prince qui vous reçoit.

Sa conversation est si intéressante, qu'on ne se lasse pas de l'entendre. Elle roule le plus souvent sur les divers objets de la politique & de l'administration des Etats, les intérêts des differentes puissances de l'Europe entr'elles, le caractère des grands hommes des siécles passés ou des hommes qui sont aujourd'hui à la tête des affaires, les causes & les évenemens les plus importans des guerres dernières, les mœurs, les usages, la législation, le commerce, l'industrie, les forces, les richesses des principales nations, enfin les arts, les sciences, la littérature ancienne & moderne. On voit, que non seulement ce Prince a beaucoup lu, beaucoup observé, beaucoup médité; mais qu'il est difficile de juger de tout avec plus de sagesse & d'impartialité.

Il a l'élocution très facile: l'expression propre ne lui manque jamais; & rien ne prouve mieux la clarté, la netteté de toutes ses idées.

Ce fut dans ce temps que le Roi de Suède mourut; & que le Prince Royal, son fils & son successeur, qui avoit fait un voyage en France, avec le Prince Frédéric, son frere, voulut s'en retourner par le Brandenbourg & séjourner quelque temps à Berlin, pour connôitre le Roi, son oncle, & toute la famille Royale de Prusse.

Le Roi m'ordonna d'aller à sa rencontre, de prendre soin de tous les détails de son voyage, & de m'informer de quelle maniere il désiroit d'être reçu.

Le Prince Royal me déclara qu'il quitteroit l'*incognito*, dont il n'avoit plus besoin vis-à-vis de son oncle. Il me chargea seulement de prier Sa Majesté de lui permettre, en arrivant à Potsdam, d'aller directement chez Elle pour lui présenter l'hommage de son respectueux attachement, ainsi que son frere.

Je remplis sa commission, & pour cela je fis ensorte d'être rendu à Potsdam quelques heures avant l'arrivée du nouveau Monarque Suédois.

Tous les généraux & tous les officiers de l'état major de la garnison de Potsdam se trouvèrent au château pour le moment de sa reception. Je pris la liberté de rappeller à Sa Majesté Prussienne la prière de son neveu: mais, au lieu de rentrer dans son appar-

tement pour l'y attendre, Elle sortit, pour le recevoir à la descente de son carosse.

Flatté, autant que surpris, d'une reception aussi amicale, le Roi de Suéde s'élança, pour ainsi dire, hors de sa voiture. Le Prince Frédéric en fit autant: les deux Rois s'embrassèrent avec tendresse, & Sa Majesté Prussienne conduisit ses neveux dans sa chambre, où ils passèrent ensemble une demi-heure.

On servit le diner; & au sortir de table, le Roi de Prusse conduisit lui même son neveu dans l'appartement qu'il lui avoit fait préparer; & ensuite, le Prince Henri, qui étoit venu à Potsdam pour voir ses deux neveux, qu'il connoissoit déjà depuis son voyage en Suéde, alla leur faire voir tout ce qu'il y a de remarquable, soit dans la ville, soit à Sans-souci & au Nouveau-Palais.

Le lendemain on se reposa: mais le troisième jour, le Roi fit manoeuvrer la garnison devant ses neveux. Les troupes eurent ordre, en défilant, de saluer Sa Majesté Suédoise & de lui rendre tous les honneurs qui sont d'usage en pareil cas. Le quatrième jour, nous partimes pour Berlin. Le Roi de Prusse, à cette occasion, sortit de sa chambre, le matin, à huit heures; & me trouvant dans son antichambre, il m'ordonna de le suivre. Nous passâmes de l'autre côté du château où logeoit son neveu; & comme il n'y avoit personne dans l'anti-chambre de son appartement, le

Roi s'arrêta. Il ne voulut pas que j'entrasse pour avertir Sa Majesté Suédoise de sa visite. Nous nous promenâmes donc ensemble plus d'une demi-heure, sans voir ni entendre qui que ce fut. Mais, enfin, le Sénateur Comte de Scheffer, qui accompagnoit le Roi de Suéde, ouvrit la porte; & surpris de voir le Roi de Prusse, qui se promenoit tout seul avec moi, se hâta d'aller éveiller Sa Majesté Suédoise, qui en moins de dix minutes, fut hâbillée & vint faire ses excuses à son oncle & lui temoigner son regret de n'avoir pas sçu qu'il se trouvoit dans son anti-chambre.

Cette anecdote si indifférente par elle-même, sert néanmoins à prouver, combien peu on est esclave des étiquettes dans la cour du Roi de Prusse, ou pour mieux dire, combien on les méprise. J'ai eu l'honneur depasser bien des années auprès de Sa Majesté; & j'en pourrois citer une multitude d'autres, non moins remarquables.

Le Roi de Suéde ne fut pas moins bien accueilli à Berlin, de la Reine, sa tante, & de toute la famille Royale. Son oncle, qui l'y avoit accompagné, fit aussi manœuvrer devant lui les régimens de la garnison. Ils passèrent encore quelques jours ensemble; & ensuite, le Roi de Suéde partit pour Rheinsberg, où le Prince Henri l'invita à venir le voir, avant son départ pour Stockholm.

Je suivis Sa Majesté Prussienne à Potsdam, pour assister aux manœuvres, selon ma coutume.

Peu de temps après, la Reine douairière de Suède, sœur du Roi, qui venoit de perdre son époux, & qui, depuis sa mort, étoit plongée dans la plus profonde tristesse, arriva, à son tour, & vint passer quelques mois dans le sein d'une famille qui lui étoit si chère & qui ne l'affectionnoit pas moins. Le Roi envoya le grand Maréchal de sa Cour, le Comte de Reuss pour la recevoir sur la frontière, & pour la conduire à Berlin.

Elle y fut accueillie avec toutes les démonstrations de la joye la plus vive & de l'amitié la plus sincère, ainsi que la Princesse, sa fille, qu'elle avoit amenée. On la logea au château où elle trouva sa cour établie. Le Roi m'ordonna d'avoir soin qu'elle fut bien servie.

Elle passa quelques jours à Potsdam chez le Roi, son frere, & ensuite, elle se rendit à Rheinsberg chez le Prince Henri, pour qui Elle a conservé, jusqu'au dernier moment de sa vie, toute l'estime & toute la tendresse possibles.

Vers le printemps, Elle s'en retourna en Suède; mais, avant son départ, le Roi, son frere, pour lui donner une nouvelle preuve de son amitié, nomma la Princesse Royale de Suède, sa fille, Abbesse de Quedlinbourg, en survivance de la Princesse Amélie de Prusse.

tionnèrent la gloire de concourir au bien de l'État & du pere de la patrie: l'autre a immortalisé, & le Souverain, qui a enchainé les passions & les vices destructeurs du bien public, & le grand homme qui l'a soutenu dans cette entreprise par ses conseils & par sa prudence. Enfin la même puissance étrangère, qui fit manquer la première révolution, a dirigé les ressorts secrets qui ont heureusement consommé la dernière.

Tel est le monde: tels sont les jeux ou les caprices de la fortune. Je ne les envisage aujourd'hui que d'un œil stoïque; & le seul vœu que je me permets encore de faire, c'est que ma patrie, que j'ai toujours aimée, dans le temps même où elle mettoit ma tête à prix & me poursuivoit avec acharnement de contrée en contrée; puisse à jamais se maintenir dans l'heureux état où la mise la revolution dont je parle.

La puissance monarchique & illimitée dégénère souvent en despotisme: je ne le vois que trop, & par l'histoire des siécles passés, & par celle du siécle présent: mais les autres formes de gouvernement me paroissent sujettes à de plus grands vices encore; & rien n'est plus dangereux à mes yeux, que la licence & l'anarchie, source féconde & principe de tous les maux.

Le Roi de Suéde, en donnant à sa mere la nouvelle de la revolution qu'il venoit de faire, la pria de recevoir, à Stralsund, en son nom, les hommages de la Poméranie Suédoise. Cette Princesse se conforma à ses intentions; & après, elle s'embarqua pour Stockholm.

Pendant les revues, qui se font à Berlin, vers la fin du mois de May, le Roi me déclara Lieutenant-Général de ses armées, de même que Mr de Möllendorff, aujourd'hui gouverneur de cette capitale, qui se félicite & s'honore de le posséder en cette qualité.

Cette promotion me fit d'autant plus de plaisir, que je ne l'aurois pu obtenir en meilleure compagnie. Toute l'Europe connoit les talens militaires de ce général; & sa réputation, déjà si brillante & si bien méritée, ne peut que s'accroître, si jamais les circonstances nous le font voir à la tête de grandes armées.

Nous fumes les seuls officiers que Sa Majesté, à cette revue, daigna élever au grade de Lieutenant-Général. Quelque temps après, le Roi me conféra le Gouvernement de Spandau vacant par la mort du Lieutenant-Général de Bulow; & il augmenta mes appointemens de quinze cent Ecus.

Un autre avantage que me procura ma nomination à cette place honorable, ce fut celui de pouvoir aller, aussi souvent que je voulois, à ma campagne, qui étoit située entre Spandau & Potsdam; & ce n'étoit pas une petite jouissance pour moi. Mais, comme gouverneur, j'étois souvent obligé de visiter la forteresse & les prisons, où gemissent tant de malheureux. La plûpart sont, sans doute, coupables de crimes dignes de punition exemplaire. Il en est néanmoins toujours, dont les fautes sont plus légères, ou, que de fausses apparences ont fait condamner avec trop de sévérité. La nature m'a donné une ame sensible; & les maux que j'ai soufferts dans ma vie, m'ont appris à compâtir aux misères de mes semblables. Je n'entrois jamais dans ces lieux d'horreurs, d'ailleurs nécessaires à la sûreté publique, sans qu'il m'en coutât infiniment. Cependant j'ai osé m'intéresser quelque fois pour ceux des prisonniers dont les fautes me sembloient peu graves; & j'ai joui de la satisfaction d'obtenir leur grace.

Le Roi fut informé par ses ministres, que les dispositions de la Cour de Russie n'étoient plus les mêmes, & que ses ennemis avoient travaillé à altérer les sentimens de confiance & d'amitié que l'Impératrice avoit jusques là manifestés en toute occasion pour lui. Il désira donc, que le Prince Henri, pour qui il n'igno-

roit pas que cette illustre Souveraine avoit toujours conservé le plus sincère & le plus vif attachement, fit un nouveau voyage à St. Petersbourg; persuadé, comme il devoit l'être, que personne n'étoit plus propre que lui à entretenir la bonne harmonie qui regnoit entre les deux cours, & à dissiper les prèjugés contraires à ses intérêts, que d'autres cours avoient pû donner à celle de Russie.

Ce Prince me demanda, de nouveau, au Roi, pour l'accompagner; & j'en reçus l'ordre de Sa Majesté. J'avois déja fait tant de voyages en ma vie, & j'avois vu faire, en ces sortes d'occasions, tant de démarches intéressées & peu honorables, soit pour obtenir des présens, soit pour exercer impunément des rapines plus odieuses encore, que j'étois fort éloigné d'ambitionner, une seconde fois, l'honneur d'être de la suite d'un si grand Seigneur. Mais je ne pouvois me refuser aux ordres du Roi; & je devois encore moins désobliger un Prince, qui m'avoit comblé de tant de bontés, & dont la confiance est si flatteuse pour qui en sent tout le prix.

Nôtre voyage fut fort heureux; & nous arrivames à St. Petersbourg, la veille du jour de Paques, vers l'entrée de la nuit. Le Prince fut logé & reçu comme la première fois.

Je devois encore aller complimenter l'Impératrice de la part de son Altesse Royale; Mais sa Majesté Im-

périale s'étoit couchée de fort bonne heure, pour se lever à deux heures du matin, & assister au service divin. Le Lieutenant-Général de Kaskein, qui étoit à la tête des officiers de la maison du Prince, convint avec moi, qu'il viendroit me prendre à cette heure là, & qu'il me conduiroit à la cour.

Un coup de canon fut le signal qu'on devoit se rendre à l'église. Mon conducteur entra chez moi, & me mena à la chapelle qu'on avoit prodigieusement éclairée. La messe étoit commencée. L'Impératrice étoit dans sa tribune, tenant dans sa main un cièrge allumé, ainsi que le Grand Duc & toutes les personnes qui s'y trouvoient; tout le monde étoit en habits de gala, & les diamans brilloient de toutes parts.

Aussi tôt que Sa Majesté Impériale m'apperçut dans la foule, Elle me fit dire qu' Elle étoit charmée de me revoir; & que, comme Elle supposoit que mon dessein étoit de lui parler, je devois saisir le moment, où, le service fini, les évêques & tous les autres écclésiastiques s'approcheroient pour la féliciter.

J'assistai tranquillement à l'office, &, après la messe, ou *Te Deum*, qui fut chanté sans accompagnement d'aucune sorte d'instrumens de musique (ils sont exclus par le rit grec) quand les prêtres s'avancèrent vers l'Impératrice, je les suivis à la tribune.

Je fus admis, comme eux, à l'honneur de lui baiser la main. Elle daigna m'accueillir fort gracieu-

ſement, & me chargea de temoigner au Prince toute la ſatisfaction qu' Elle avoit de le poſſéder encore.

Elle ſortit de l'égliſe vers quatre heures du matin; & avant que de partir, Elle me dit encore qu' Elle attendoit le Prince à diner. „Mais, lui répondis-je, Vô„tre Majeſté Impériale entend ſans doute le ſouper, & „non le diner, puis qu'ayant conſacré la nuit à des actes „de dévotion, Elle ſera bien aiſe de repoſer le jour?" „Non, me repliqua-t-elle: Venez ſeulement à l'heure „ordinaire: le plaiſir de revoir le Prince me dédommagera de tout."

Nous parumes à la cour vers une heure. L'Impératrice étoit déjà habillée. Tout ſe paſſa ſans cérémonie, tant à la reception, qu'au diner.

Au ſortir de table le Prince alla faire ſa viſite au Grand Duc, & à la Grande Ducheſſe, née Princeſſe de Darmſtadt, & ſœur de la Princeſſe de Pruſſe.

Nous trouvâmes la Grande Ducheſſe prête d'accoucher; &, en effet, il n'y avoit pas huit jours que nous étions à St. Petersbourg, que ce cruel moment arriva, & pour la mere & pour l'enfant que le même tombeau réunit.

Cette jeune Princeſſe accoucha dans les plus affreuſes douleurs: mais elle mourut avec une réſigna-

tion & une constance héroïques, qui ne firent qu'accroître le regret qu'on avoit de la perdre. L'Impératrice fut au desespoir; & tout l'empire prit d'autant plus de part à sa juste douleur, qu'il se voyoit privé à la fois d'une Princesse, qui lui étoit chère, & d'un Prince, qui seroit peut-être un jour devenu son maitre.

L'Impératrice se retira au château de Czarkozelo, dèsque la Grande Duchesse eut expiré. Elle prit le Grand Duc dans son carosse; & Elle pria le Prince Henri devenir les y joindre.

Nous y allâmes le lendemain: il n'y avoit que très peu de monde; & nous ne rentrâmes plus en ville, jusqu'au temps de nôtre départ pour la Prusse. Le Prince fit tous ses efforts pour dissiper la tristesse profonde, dans laquelle L'Impératrice étoit plongée.

Enfin, les premières douleurs se calmérent un peu; & c'est alors qu'Elle s'occupa du soin important de donner une seconde femme au Grand Duc. Elle en parla sans détour au Prince Henri, & lui déclara que son désir seroit que son fils épousât sa niêce, la Princesse de Würtemberg.

Cette Princesse étoit promise au Prince Héréditaire de Darmstadt; & il s'agissoit de la dégager de ses liens, pour venir jouer en Russie le rôle qui lui étoit destiné.

Le Prince Henri expédia tout de ſuite un courier au Roi, ſon frere, pour lui faire part des bonnes intentions de l'Impératrice; & nous attendimes la réponſe de Sa Majeſté avec d'autant plus d'impatience qu'elle ne pouvoit arriver qu'après ſix ſemaines, à cauſe de la diſtance qu'il y a de St. Petersbourg à Berlin.

Tous les matins, on ſe promenoit à pied, ce que l'Impératrice a toujours beaucoup aimé. On déjeunoit dans le jardin; & après le diner, on alloit en voiture parcourir les environs de Czarkozelo. Quelque fois le Grand Duc, qui eſt bon cavalier, montoit à cheval, & ſur-tout, lorſque le temps eut un peu affoibli l'extrême ſenſibilité qu'avoit excitée en lui la perte qu'il avoit faite; & alors nous allions déjeuner dans quelque hameau du voiſinage. Cette eſpéce de retraite, dans laquelle nous vivions, me laiſſoit tout le loiſir de reflêchir ſur les différens changemens qui s'étoient faits à la cour. Dans nôtre premier voyage, le Prince Orlow étoit dans la plus haute faveur; & dans celui-ci, le Prince Potemkin avoit pris la place de cet ancien favori, qui, à la vérité, n'étoit pas disgracié, mais qui néanmoins ne jouoit plus qu'un rôle ſecondaire.

On me conta, à leur ſujet, une anecdote vraiment plaiſante.

Mr. de Potemkin montoit, un jour, l'escalier du château, pour aller chez l'Impératrice; & le Prince Orlow le descendoit, pour se retirer chez lui. Le premier, pour n'avoir pas l'air d'un homme décontenancé, adresse la parole à son prédécesseur; & ne sçachant trop que lui dire: „quelle nouvelle y a-t-il à la cour?" lui demanda-t-il: „rien, lui répond froidement, le Prince Orlow, si non que vous montez, & que je descends." J'appris encore, au sujet de ce dernier, un trait de courage & d'intrépidité, qui lui fait infiniment plus d'honneur, que tous les bons mots qu'il a jamais pu dire.

La peste regnoit à Moskow, & causoit le plus grand ravage dans cette immense ville. Le Prince Orlow, qui alors étoit en faveur, rassemble tout ce qu'il peut trouver de médecins & de chirurgiens: Il part de St. Petersbourg suivi de tous ses esculapes; arrivé à Moskow, se jette au milieu des quartiers les plus infectés & les plus dévastés par la contagion, & il établit tant d'ordre, il prend de si sages mésures, qu'au bout de quelques semaines, la peste cesse, & cette ancienne Capitale de la Moscovie est entièrement délivrée de ce fléau.

C'est à de pareilles actions qu'on reconnoit les hommes qui ont de l'énergie dans le caractère; & les hommes de cette trempe sont malheureusement très

rares dans tous les pays. On ne rencontre presque partout que des égoïstes, & que des ames froides & insensibles.

Le Prince Orlow me raconta lui-même une bien singuliere histoire; & le fait dont il s'agit, se passa à Moskow, dans le temps même qu'il y étoit à l'occasion de la peste. L'archevêque de cette ville, qui étoit un bon & respectable vieillard, fit un jour transporter dans un couvent quelques tableaux réprésentans des Saints, qui se trouvoient en trop grande quantité dans l'une de ses églises. La populace, qui partout est ignorante & superstitieuse, mais qui n'est peut-être nulle part plus fanatique qu'en Russie, où les lumières ne sont, pour ainsi dire, que de naître, prend cet enlévement ou plutôt cette translation d'images, pour un acte d'irréligion & d'impiété: Elle s'attroupe, se livre à toute sa fureur, & résout de faire porter à son archevêque la peine de cette prétendue profanation. Ce bon homme s'enfuit de sa maison, se refugie dans l'église d'un couvent, & va se cacher dans le sanctuaire, où, suivant le rit grec, les écclésiastiques seuls ont le droit d'entrer. Malheureusement, un jeune enfant l'avoit vu passer, & se hâte de l'aller dénoncer. La populace accourt, pénétre dans l'église, se jette sur ce vénérable pasteur, & le traine jusqu'à la porte pour l'y massacrer. L'infortuné vieillard, qui voit la mort inévitable, conjure ses bourreaux de lui permettre au moins,

de passer à l'autel, pour communier encore une fois. La populace y consent; & pendant cette pieuse cérémonie, elle regarde avec la plus grande tranquillité cette déplorable victime de la superstition & du fanatisme, qu'elle s'apprête à immoler. Ensuite, elle va s'élancer de nouveau sur le malheureux vieillard, l'entraine, comme auparavant, hors de l'église, & le hâche en mille morceaux. Les gardes & les officiers de la police arrivèrent trop tard pour le sauver: mais les principaux auteurs de cet horrible assassinat furent arrêtés, enchainés, conduits en prison, & bientôt après, ils furent tous pendus ou roués, selon qu'ils étoient plus ou moins coupables.

Cependant le courier, que le Prince Henri avoit envoyé au Roi son frere, revint à Charkozelo, & apporta la réponse de Sa Majesté, qui fut telle qu'on pouvoit la désirer.

Le Prince Héréditaire de Darmstadt s'étoit trouvé à Potsdam, précisément lorsque ce courier y étoit arrivé; & le Roi entama & conduisit si bien la négociation dont il étoit chargé, que, sans humilier ce jeune Prince, il le fit consentir de lui même à céder sa promise, malgré l'inclination & l'amour qu'il avoit pour elle.

Quant à l'agrément des parens de la Princesse de Würtemberg & aux différens arrangemens qu'il y au-

roit à prendre pour le mariage, le Roi écrivit qu'on devoit entièrement se répofer de ce soin sur lui.

Il fût donc resolu, que Berlin seroit le lieu du *rendez-vous* du Grand Duc & de la Princesse de Würtemberg, & que, s'ils se plaisoient l'un à l'autre, ils viendroient ensemble se marier à St. Petersbourg.

Le Prince Henri se chargea bien volontiers de conduire Son Altesse Impériale à Berlin, & en même temps l'Impératrice assigna quarante mille écus pour le voyage de la Princesse de Würtemberg & de ceux de ses parens qui désireroient de l'accompagner.

Cette Illustre souveraine a toujours montré la plus vive tendresse pour son fils; & jamais peut-être ses sentimens maternels ne se sont manifestés avec tant d'éclat qu'en cette occasion. Elle étoit tranportée de joye & ne cessoit de temoigner au Prince Henri, la reconnoissance qu'elle devoit à ses soins & à ceux du Roi, son frere.

Elle manda le Maréchal, Comte de Romanzow, qui alors étoit en Ukraine, où il résidoit comme Gouverneur de cette province; & ce fut pour lui ordonner d'accompagner le Grand Duc dans son voyage.

Tandis qu'on s'occupoit de tous les préparatifs nécessaires, le Prince Henri & le Grand Duc resolu-

rent d'aller ensemble à Peterhoff, château de plaisance que Pierre I. avoit fait bâtir sur les côtes de la mer Baltique, & qui est éloigné de sept milles d'Allemagne de St. Petersbourg.

Ce château n'est pas grand, & il a été fort négligé. L'Impératrice Elisabeth, fille de Pierre I. qui ne s'y plût jamais, avoit fait construire celui de Zarkozelo pour y passer la belle saison; & c'est ce que fait encore l'Impératrice actuelle. Cela n'empêche pas que Peterhoff ne soit extrêmement agréable. La situation en est très belle. Le jardin est magnifique, & les jets d'eau sur-tout, ne le cédent en rien à ceux de Versailles.

Depuis St. Petersbourg jusqu'à Peterhoff, on ne rencontre que châteaux & jardins appartenans à différens particuliers. On jouit sur toute cette route des points de vue les plus ravissans.

Nous vimes aussi, à une lieue de Peterhoff, le château d'Oranienbaum, qui sera à jamais fameux dans l'histoire de Russie par la catastrôphe de Pierre III. Il est très bien bâti & beaucoup mieux situé encore que celui de Peterhoff.

On ne voit peut-être nulle part deux endroits où il soit possible de se procurer plus d'agrémens pen-

dant l'été. Mais la belle ſaiſon eſt toujours ſi courte en Ruſſie & le climat ſi rude, qu'on n'eſt jamais que très paſſagérement à la campagne.

Lorſque nous fumes de retour à Czarkozelo, tout étoit déja arrangé & prêt pour nôtre départ. Le Grand Duc prit les devants, & alla nous attendre à Riga. Le Prince Henri le ſuivit vingt quatre heures après.

L'Impératrice parut également touchée de cette double ſéparation. Elle recommanda ſon fils au Prince, avec des expreſſions qui prouvoient à la fois, & la bonté de ſon cœur, & toute la ſenſibilité de la plus tendre mere.

Elle avoit préparé pluſieurs lettres pour le Roi de Pruſſe & la famille de Würtemberg: mais la triſteſſe qu'elle éprouva au depart du Grand Duc & du Prince Henri, ne lui permit pas alors de les expédier; & elle ſe détermina à nous les envoyer enſuite par un courier.

Ce courier nous joignit, en effet, le troiſième jour & remit à Son Alteſſe Royale le paquet qui contenoit les lettres. Mais l'Impératrice y avoit ajouté une lettre particulière, qu'elle avoit écrite de ſa propre main au Prince Henri; & comme cette lettre ne fait pas moins d'honneur à cette Auguſte Princeſſe qu'au Prince à qui elle étoit adreſſée, je vais la tranſcrire ici en entier.

Monſieur, Mon couſin.

„Je prends la liberté d'envoyer à Vôtre Alteſſe „Royale les quatre lettres dont je lui ai parlé, & dont „elle a bien voulu ſe charger. La première eſt pour le „Roi, ſon frere, & les autres pour les Princes & Prin- „ceſſes de Würtemberg. J'oſe la prier (ſi le cœur de „mon fils ſe détermine pour la Princeſſe Sophie Doro- „thée, comme je n'en doute pas) d'employer les trois „dernières ſelon leur deſtination, & de les appuyer de „l'éloquence perſuaſive dont Dieu l'a douée.

„Les preuves convaincantes & réïtérées qu' Elle „m'a données de ſon amitié, la haute eſtime que j'ai „conçue pour ſes vertus, & l'étendue de la confiance „qu'elle m'a inſpirée, ne me laiſſent aucun doute ſur „le ſuccès d'une affaire qui me tient tant au cœur. „Pouvois-je la mettre en de meilleures mains?“

„Vôtre Alteſſe Royale eſt aſſûrèment un négocia- „teur unique: qu'elle pardonne cette expreſſion à mon „amitié. Mais je ne crois pas quil y ait d'exemple d'une „affaire de cette nature traitée comme celle-ci. Auſſi, „eſt-ce la production de l'amitié, & de la confiance „la plus intime.“

„Cette Princeſſe en ſera le gage. Je ne pourrai „la voir, ſans me reſſouvenir comment cette affaire „a été commencée, menée & finie, entre la maiſon „Royale de Pruſſe, & celle de Ruſſie. Puiſſe-t-elle „perpétuer les liaiſons qui nous uniſſent.“

„Je finis, en remerciant bien tendrement Vôtre „Altesse Royale de tous les soins & de toutes les pei„nes qu'elle s'est donnés; & je La prie d'être assurée, „que ma reconnoissance, mon amitié, mon estime, „la haute considération que j'ai pour Elle, ne fini„ront qu'avec ma vie."

„Monsieur, mon Cousin,"

„De Vôtre Altesse Royale,"

„A Czarkozelo, le 11 Juin 1776.

„La bonne Cousine & amie,"

„*Catherine.*"

Cette lettre, si naive, si affectueuse, & en même temps aussi bien écrite que bien pensée, doit peindre aux yeux de la postérité l'ame de cette Illustre & magnanime Princesse.

Nous trouvâmes le Grand Duc à Riga, où nous nous arrêtames un jour; & où nous vimes un camp qui étoit tout près de la ville.

Jl étoit composé de deux régimens de cavalerie & de quatre d'infanterie. Le Grand Duc les passa en revüe, & leur fit faire quelques manoeuvres devant le Prince Henri.

De Riga, nous allâmes à Mitau, où le Duc de Courlande reçut les deux Princes avec beaucoup de magnificence. Le Grand Duc y passa la nuit: mais le Prince Henri prit les devants, pour recevoir lui-

même ſon Alteſſe Impériale, à ſon entrée dans les Etats du Roi.

Nous trouvâmes à Memel tous ceux qui devoient former ſa cour, & tous les cuiſiniers, ainſi que les proviſions en boiſſons & en coméſtibles, qui étoient néceſſaires pour le reſte de la route.

Le Grand Duc y arriva vingt quatre heures après nous; & nous y reſtâmes encore un jour pour prendre quelque repos. Nous en partimes tous enſemble. Le Roi avoit pourvu à ce que le Grand Duc fut reçu partout, avec tous les honneurs qui étoient dûs à l'héritier préſomtif du trône de Ruſſie, ſon alliée.

On s'arrêta deux jours à Koenigsberg en Pruſſe; & la garniſon, compoſée de dix eſcadrons de dragons & de ſix bataillons d'infanterie, manœuvra en préſence de ſon Alteſſe Impériale.

La foule fut prodigieuſe par tout où nous paſſâmes. De tous côtés, s'offroient de jeunes filles, très élégamment habillées, qui venoient jetter des fleurs à pleines mains dans la voiture des Princes; & dans les villes de garniſons, les chefs des régimens s'empreſſèrent tous, à l'envi les uns des autres, de donner à ſon Alteſſe Impériale les petites fêtes militaires qui pouvoient l'amuſer.

Rien ne manqua à la reception que lui fit à Schwedt le Margrawe Henri. Mais ſon entrée à Berlin fut, ſur-tout, très brillante. On en a publié, dans

le temps, tous les détails; & je me dispense de les repèter ici.

Le Roi reçut le Grand Duc, qu'accompagnoit le Prince Henri, à l'entrée de son appartement; & leur entretien fut d'environ une demie heure. Ensuite, les deux Princes se rendirent chez la Reine, où toutes les Princesses & toutes les Dames de la cour & de la ville étoient rassemblées.

La Princesse de Würtemberg plût infiniment au Grand Duc; & dès le soir même, en se retirant après le souper, il le déclara au Prince Henri, qui, le lendemain fit les demandes aux quelles il étoit autorisé par les pleins pouvoirs de l'Impératrice, & remit les lettres dont il s'étoit chargé.

Les arrangemens furent bientôt conclus. On passa quelques jours en fêtes & en rejouissances. Le Prince Ferdinand, frere du Roi, en donna une très belle à son château de Fridrichsfelde. Le Grand Duc & la Princesse de Würtemberg profitoient de tous les moments pour s'entretenir; & l'on s'appercevoit aisément, que leur amour mutuel augmentoit d'un moment à l'autre. Le Roi donna un très grand diner à Charlottenbourg: & le soir de ce même jour on partit pour Potsdam.

Toute la Cour se réunit au nouveau palais de Sans-Souci, où, pendant tout le temps qu'y passa le

Grand Duc, on ne vit que fêtes, ſpectacles & illuminations.

Sa Majeſté fit manœuvrer la garniſon de Potsdam devant ſon Alteſſe Impériale, & ce qui n'étoit pas moins flatteur pour Elle que pour le Maréchal de Romanzow, la manœuvre ſe fit par pluſieurs quarrés, à l'imitation de la bataille de Kayal, où les Ruſſes avoient défaits les Turcs pendant la guerre dernière.

Le Roi fit préſent au Grand Duc de douze chevaux de ſelle, qu'il avoit fait choiſir exprès dans les haras de Pruſſe, & d'un ſuperbe ſervice de porcelaine de la fabrique de Berlin.

Tous les Seigneurs de la ſuite de Son Alteſſe Impériale reçurent auſſi des préſens magnifiques; & le Grand Duc, à ſon tour, en donna à tous ceux d'entre nous qui avoient été employés à le ſervir.

C'eſt à cette occaſion, que je vis encore ſe renouveller toutes les baſſeſſes que produit une vile cupidité. Je n'en citerai qu'un exemple.

Le Grand Duc, qui m'honoroit de ſa confiance, m'avoit montré tous les préſens qu'il ſe propoſoit de faire. Or l'une des perſonnes à qui ils étoient deſtinés, ayant reçu une tabatière, vint, de très mauvaiſe humeur, ſe plaindre à moi de ce qu'elle n'étoit pas aſſez magnifique. Indigné de ſes murmures, & ſachant le prix de la tabatière, je lui en offris Mille écus, s'il étoit d'avis de me la céder. Il rougit

de honte, mit ſon préſent dans ſa poche & ſe tût.

On détermina à Sans-Souci, de quelle manière le Grand Duc s'en retourneroit en Ruſſie; & il fut réglé qu'il prendroit les devants avec les perſonnes de ſa ſuite, & que la Princeſſe de Würtemberg & ſes illuſtres parens, le ſuivroient.

Le château de Rheinsberg ſe trouvant ſur leur chemin, le Prince Henri les invita d'y paſſer quelques jours. Ils s'y rendirent, & ſon Alteſſe Royale leur donna, pendant quatre jours, les fêtes les plus brillantes, les plus variées & les mieux ordonnées.

J'y fus auſſi par invitation du Prince, & je revins à Potsdam dèsque le Grand Duc eut pris congé du Prince Henri. Leur ſéparation fut vraiment touchante; & tous ceux qui en furent temoins, applaudirent également aux marques de tendreſſe & de confiance qu'ils ſe donnèrent l'un à l'autre. On eut dit, que l'un étoit un pere tendre, qui ne voyoit qu'avec douleur le fils le plus chèri s'éloigner de lui, & que celui ci ne s'arrachoit à ſes embraſſemens que pour céder à la neceſſité & avec la crainte de ne plus le revoir.

Le Grand Duc, avant de me quitter, me tira à l'écart, & ſe promena tout ſeul avec moi pendant quelques momens. Il me fit alors ſes adieux dans les

termes les plus affectueux. Cette scène est l'une de celles qui m'ont le plus ému dans ma vie.

Si jamais ces mémoires passent sous ses yeux, je Le supplie de se souvenir des vœux sincères que je fis dans ce moment là pour son bonheur, pour la prospérité de son régne, si la Providence le faisoit un jour monter sur le trône, & pour la continuation des sentimens de confiance, d'attachement & de reconnoissance, dont je le voyois pénêtré envers la maison Royale de Prusse.

Il partit le lendemain; & le jour d'après la Princesse de Würtemberg se mit elle-même en route. Ses parens la conduisirent jusqu'à Memel, où Elle trouva tous ceux de sa cour que l'Impératrice avoit envoyés pour la recevoir.

Le Prince & la Princesse de Würtemberg en repartirent, pour retourner à Monbeillard, où ils font leur résidence ordinaire. Le Prince Henri resta à Rheinsberg.

Je revins ensuite à Berlin rejoindre ma pauvre femme, qui depuis quelques années, étoit très incommodée.

Une hydropisie de poitrine me l'enleva; & ce fut pour moi une séparation bien cruelle. Nous vivions ensemble depuis trente ans; & nous n'avions cessé de nous aimer bien sincérement. Elle avoit par-

tagé avec moi tous les malheurs, dans lesquels j'avois été entrainé par la revolution de Suéde en 1756; & je dois lui rendre cette justice, qu'elle les avoit supportés toujours avec une fermeté, une constance, un héroïsme de sentimens, presque sans exemple parmi les personnes de son sexe.

Privé des douceurs de sa société, je trouvai ma nouvelle situation bien triste. Je devins sombre, mélancolique.

Heureusement pour moi, le Roi me procura quelque soulagement, en me menant avec lui aux revues de Silésie. Ce voyage me dissipa un peu.

Ie retournai à Potsdam avec Sa Majesté qui me retint chez Elle, jusqu'au 20 Decembre, où Elle vint passer à Berlin le carnaval.

L'Electeur de Baviére mourut dans ce temps là. Le Roi n'apprit point cette nouvelle sans inquiétude: car il avoit déja des soupçons, & même des probabilités assez fortes, qu'il existoit, entre ce Prince & la Cour de Vienne, une convention sécrète, en vertu de laquelle une grande partie de la Baviére, après la mort de l'Electeur, tomberoit en partage à la maison d'Autriche.

Sa Majesté étoit très intéressée à empêcher le démembrement de cet Electorat & ces accroissemens de

puissance pour une cour rivale & presque toujours son ennemie. Aussitôt Elle s'y opposa formellement par une déclaration; & prévoyant la nécessité où elle seroit sans doute d'employer bientôt la force ouverte, Elle expédia des ordres à toutes ses troupes de se tenir prêtes à marcher. Elle fit lever, en même temps, des bataillons francs; & en particulier, je fus chargé de former un régiment, tel que celui que j'avois commandé dans la précédente guerre.

J'y travaillai avec tant d'ardeur & de zèle, que, quand nous partimes de Berlin pour l'ouverture de la campagne, mes deux bataillons étoient, non seulement complets, mais encore tout-armés & tout-habillés.

Dès le mois de May, le Roi se rendit en Silésie pour se mettre à la tête de l'armée, qui devoit pénétrer en Bohême de ce côté là; Et le Prince Henri rassembla à Berlin la seconde armée qui devoit aussi entrer en Bohême par la Saxe, avec les troupes de cet Electorat.

Je fus du nombre des Lieutenants-Généraux qu'on destina à servir dans cette dernière.

La Cour de Vienne voyant tous les préparatifs que le Roi faisoit pour renverser ses plans, proposa les voyes de la conciliation. Les négociations furent entamées à Berlin entre les ministres du Roi & le Comte de Cobenzl, alors Ministre d'Autriche près

nôtre cour. Elles sembloient d'abord prendre une bonne tournure: mais bientôt les conférences furent rompues; & la guerre devint inévitable.

Le Prince Henri nous fit annoncer, que nous marcherions le lendemain; & afin que rien ne transpirât de ses ordres, & que les ministres des cours étrangères ne pussent expédier des couriers pour en donner avis, il fit fermer toutes les portes de la ville, au même instant où la disposition de la marche nous fut remise.

Toute la ville fut en grande rumeur, par ce qu'on ignoroit le motif de cette précaution: mais le Comte de Cobenzl, qui s'en doutoit, voulut s'en éclaircir. Je lui avois toujours prêté de mes chevaux de selle, quand il avoit envie de se promener. Il m'en fit donc demander un, dans cette occasion. Je lui fis répondre, que j'étois bien faché de le lui refuser; mais que j'en avois moi même besoin. Il sçut alors à quoi s'en tenir: & cependant, les portes de la ville étant fermées, il prit son parti, comme tous les autres ministres étrangers, & se tint tranquille chez lui.

Le lendemain, au point du jour le Prince Henri monta à cheval; & nous marchâmes avec tous les régimens de la garnison. Tous les autres, qui devoient composer son armée, nous joignirent, chemin fai-

ſant; & à Dresde nous reçumes les troupes Saxones.

L'entrée de Son Alteſſe Royale en Bohême a été célébrée avec raiſon, comme un chef d'oeuvre de l'art.

On a publié, ſur cette petite guerre, pluſieurs journaux & différens mémoires. Je me diſpenſerai donc d'en parler: D'ailleurs il ne ſe paſſa pas beaucoup de faits intéreſſans & que je croie néceſſaires de rapporter.

Ie me borne à dire que le Roi avec une armée de cent mille hommes, & le Prince Henri, avec des forces à peu près pareilles, aprés avoir ſéjourné en Bohême, auſſi longtemps qu'il leur fut poſſible de tenir la campagne, ſe retirèrent, & prirent leurs quartiers d'hyver, l'un en Siléſie, & l'autre en Saxe.

Ie ſuivis le Prince Henri à Dresde. Les négociations recommencèrent ſous la médiation de la France & de la Ruſſie. Le traité de paix fut conclu à Teſchen, & chacun retourna chez ſoi, après une abſence d'environ un an.

Ie revins à Berlin, où je demeurois ordinairement. Ma ſanté avoit été fort altérée, dans les montagnes de la Bohême, par l'exceſſive rigueur du climat,

J'y avois été souvent détaché; & bien des fois j'avois été obligé de camper sous la toile. Un rhumatisme s'étoit jetté sur le bras anciennement blessé; & j'en fus cruellement tourmenté.

A mes indispositions, se joignirent encore des chagrins, des mécontentemens, dont la cause, surtout, m'étoit très sensible; desorte que mon esprit & mon corps étoient également en souffrance.

Je pris le parti de me retirer du service, & d'autant mieux, que, selon toutes les apparences, il n'y auroit plus de guerre de longtemps. Je suppliai le Roi d'agrèer ma démission: Sa Majesté fut d'abord un peu irritée contre moi: mais, après quelques mois de délais, pendant lesquels je réïterai mes instances, Elle consentit à ma retraite.

Dès ce moment, je ne dépendis plus de personne; & je ne songeai plus qu'au retablissement de ma santé. Je partis pour Aix-la-Chapelle & Spa.

Ce voyage assûra ma guérison. Les bains d'Aix me firent beaucoup de bien; & le séjour que je fis ensuite à Spa, ou je m'amusai beaucoup, me procura le plus parfait retablissement, dans l'espace d'environ six semaines.

Je redevins gai, & je resolus d'aller rester quelque temps à Paris. Je voulus voir la cour de Versailles, que je ne connoissois encore que d'après les recits d'autrui.

Je passai par les Pays-Bas, où je renouvellai connoissance avec beaucoup de personnes que j'avois fréquentées anciennement, lorsque je servois dans l'armée des Alliés. Je parcourus les différens endroits où l'on avoit livré des batailles aux quelles j'avois assisté; & ce fut avec d'autant plus de satisfaction, que depuis, j'avois acquis assez de lumières, pour apprécier les fautes de nôtre armée qui les avoit perdues.

Avant que de me rendre à Paris, je fus bien aise de voir Chantilly, château de plaisance du Prince de Condé. Ce Prince étant absent, j'eus toutes les facilités que je pouvois désirer, pour tout examiner & tout admirer en détail. Il n'est guères possible de rencontrer ailleurs de château, où tout annonce davantage la demeure d'un grand Seigneur.

J'arrivai à Paris, sous le nom du Baron de Stein. Je ne voulus pas y être connu de trop de personnes, pour conserver plus de liberté; & je craignis que, si je m'annonçois comme général Prussien, je ne fisse naître des soupçons ou une curiosité qui me seroit à charge.

Les amis & les perſonnes de connoiſſance que j'y trouvai, me comblèrent de politeſſes, eurent des attentions infinies pour moi, & me procurèrent toutes les facilités que je pouvois déſirer pour bien voir un pays, qui, aux yeux d'un voyageur éclairé, eſt, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion, *un abrégé de toute la terre*.

Je fus attaqué de la jauniſſe, le troiſième jour de mon arrivée. Prévenu, ſans ſçavoir pourquoi, contre les médecins françois, j'avois beaucoup de répugnance à me mettre entre leurs mains: mais mes amis, qui voyoient mieux que moi, que ma fiévre devenoit ſérieuſe, m'en amenèrent un d'eux-mêmes & ſans m'en avertir. Je n'eus pas de peine à le reconnoître, lorſqu'il entra, à ſon habit noir, à ſa grande perruque, & à ſa longue canne à pomme d'or. Il avoit préciſément le coſthume qu'ont tous les médecins au Théatre Italien. Cependant, après avoir fait ſa connoiſſance, je fus obligé de rendre juſtice à ſes lumières & à ſon aménité. Il avoit une converſation agréable; & rien en lui n'étoit marqué au coin de la pédanterie, qu'on reproche pour l'ordinaire aux gens de cette profeſſion. Il me tira d'affaires, en moins de quinze jours & ſans me tourmenter par toutes ſortes de remédes, comme font preſque tous ſes confreres.

Dèsque je fus retabli, je me fis présenter à la cour comme Baron de Stein; & profitant de la liberté qu'on y accorde aux étrangers, je vis, dans cet immense château de Versailles, tout ce qui pouvoit mériter mon attention & contenter ma curiosité.

Je revins à Paris, où mes amis s'empressèrent de me conduire par tout où quelque objet intéressant m'appelloit. Je m'arrêtai sur-tout avec complaisance à l'hôtel des Invalides, monument unique de la grandeur & de la magnificence de Louis XIV. Je trouvai, dans une galerie de ce vaste bâtiment, les modèles de toutes les forteresses de France, & de toutes celles que les François ont assiégées & prises dans les pays étrangers, depuis le commencement de ce siécle. Ces modèles me parurent de l'exécution la plus parfaite.

Je vis dans l'église de l'Ecole Royale Militaire, Monsieur, frere du Roi, recevoir un Evêque chevalier de l'ordre de St. Lazare; & cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe. Le Commandant du bataillon des Gardes Suisses, qui y étoit, me connoissant sous mon vrai nom, eut la politesse de faire manœuvrer devant moi ce bataillon, après la cérémonie de la réception du prélat.

Le Comte d'Artois permit que j'allasse à son château de *Bagatelle*, qui est dans le bois de Boulogne.

Il a été bâti en moins de six semaines; mais c'est l'art seul qui a tout fait en cet endroit.

Je visitai successivement les promenades publiques, les églises, les spectacles. L'opera est très imposant. On y jouoit l'Iphigènie du Chevalier Gluck. La musique, les ballets, les décorations du théâtre, tout m'y enchanta. La comédie françoise & la comédie Italienne m'amusèrent beaucoup: mais j'avouerai ingénûment, que j'ai souvent rencontré, dans d'autres pays, d'aussi bons acteurs que ceux qu'occupoient alors ces deux Théâtres.

Mes amis m'introduisirent dans bien des maisons, &, entr'autres grands Seigneurs dont ils me procurèrent la connoissance, ils me présentèrent au Prince de Monbarrey, qui étoit alors ministre de la guerre. Je trouvai chez lui plusieurs femmes aimables. Sa fille me parut aussi intéressante par sa beauté que par sa jeunesse. Elle venoit d'épouser le Prince de Nassau Saarbrück. Je lui dis, que je croyois avoir eu l'honneur de voir, à Berlin, il y avoit quelques années, le Prince son époux, comme Colonel au service de France, & d'avoir diné avec lui chez le Roi de Prusse. „Ce ne peut-être que mon beaupere," me répondit elle en souriant; „car mon mari est encore au collége. Je fus fort étonné: mais j'appris que ces sortes de mariage précoces ne sont pas rares en France.

Je paſſai mon temps fort agréablement à Paris, en gardant toujours *l'Incognito*; & il y a toute apparence, que, malgré toutes les recherches de la police, on ignora qui j'étois. Un matin, on m'annonça le Sécretaire de Mr. le Comte de Vergennes, qui demandoit à me parler. Je le fis entrer. Il m'étoit envoyé, pour ſçavoir, ſi je ne connoîtrois pas une Comteſſe de Stein, qui avoit paſſé, il y avoit trois mois, à Thionville, s'étoit logée avec deux jeunes filles dans une auberge, avoit diſparu quelques jours après, ſous prétexte d'aller conſulter les médecins de Paris ſur ſa ſanté, &, en attendant, avoit laiſſé ſes deux filles à ſon hôteſſe, en la priant d'en avoir ſoin juſqu'à ſon retour.

Ce ſécretaire ajouta, que cette Dame n'avoit jamais donné de ſes nouvelles, qu'on ne ſçavoit ce qu'elle étoit devenue; que les deux petites orphelines ſe trouvoient ainſi abandonnées, & l'hoteſſe, dupe de ſa bonne foi.

La queſtion étoit embaraſſante. Je répondis, que je ne connoiſſois aucune Comteſſe de Stein; mais que j'aurois l'honneur de me rendre, le lendemain, chez Mr. le Comte de Vergennes, pour lui donner moi même la réponſe.

J'allai le voir, en effet. Je lui découvris qui j'étois, & pourquoi j'avois pris le nom de Stein. Je

le priai, en même temps, de me permettre de continuer à le porter. Quant à la Dame de Stein, j'ai appris, dans la ſuite, qu'on n'a jamais pu découvrir, où elle s'étoit enfuie; Et que le Roi de France avoit fait placer les malheureux enfans de cette cruelle mere dans une penſion, où elles doivent être élevées à ſes fraix.

Enfin, je quittai Paris, & revins à Berlin, d'où mon deſſein étoit d'aller encore, avant l'hyver, en Suéde. Depuisque je m'étois rendu indépendant, & que j'étois entièrement retabli de mes maux, je demeurois toujours indécis ſur le choix du lieu, où je me fixerois pour le reſte de mes jours. Tantôt, l'amour de la patrie prévaloit dans mon cœur; & tantôt je penchois à m'établir définitivement à Berlin, où je vivois depuis plus de vingt ans, & où je n'avois ceſſé de jouir de toutes ſortes d'agrémens.

J'étois dans cette indéciſion, lorſque pluſieurs de mes amis me dirent, que le bruit général étoit que j'allois me remarier. Ces propos me frappèrent d'autant plus vivement, que la Dame, qu'on me donnoit pour épouſe, ne m'étoit rien moins qu'indifférente depuis longtemps. Je répondis, que le mariage en queſtion étoit à moitié fait, puiſque j'y conſentois de tout mon cœur.

Cependant cette idée flatteuſe me ſuivoit partout, & me tourmentoit. Je réſolus donc de ſaiſir la première occaſion qui s'offriroit de découvrir mon ſécret à l'aimable Dame, que le public avoit la bonté de me deſtiner. Elle ſe préſenta: ma propoſition fut agrèée & j'eus le bonheur d'épouſer une femme qui fait aujourd'hui le bonheur de ma vie.

Par ce mariage la Providence mit encore le comble à mon bonheur, en me faiſant jouir des biens très conſidérables que ma femme poſſédoit: & je crois devoir ajouter ici une petite anecdote peut-être unique dans ſon genre.

Une Seigneurie en Saxe lui étoit tombée en partage, dans ce temps, par la mort de ſon oncle. Comme j'aime beaucoup la campagne & l'œconomie rurale, je me rendis à cette terre, pour y faire quelques arrangemens néceſſaires. Je parcourus les villages qui en dépendent; & quelle ne fut pas ma ſurpriſe de trouver dans l'un de ces villages, préciſément l'endroit où j'avois été fait priſonnier de guerre par les Ruſſes, il y avoit vingt deux ans. Cet endroit m'étoit pour lors bien funeſte, & ſembloit me pronoſtiquer une ſuite de malheurs, comme je l'ai expoſé ci devant. A préſent j'en ſuis le Seigneur, & j'en diſpoſe comme bon me ſemble.